

PAGES
MANQUANTES

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Étranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Editeurs-Propriétaires,

209, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

L'Arbre de Noël

QUELLE est l'origine de l'arbre de Noël?

Voilà une question que l'on ne se pose guère lorsque l'on installe le savant édifice de jouets destinés à réjouir le cœur des bambins; nous l'avons tous connu comme nos parents eux-mêmes l'ont connu et cela nous suffit.

Il semblerait toutefois que l'arbre de Noël, ainsi que son nom l'indique, dût avoir à peu près la même date d'apparition que le christianisme.

Dix-neuf siècles pourraient en effet lui constituer un passé déjà respectable, mais l'arbre de Noël est né à une époque encore bien plus reculée.

Il est vrai qu'alors il ne portait pas le même nom.

C'est aux temps de l'ancienne Égypte qu'il faut remonter pour en retrouver l'origine; c'est du moins ce que nous apprennent les anciennes légendes irlandaises.

Il paraît qu'au temps des Pharaons, il était de coutume, à la fin de chaque an-

née, de disposer, à l'occasion de fêtes de famille, une branche de palmier portant douze feuilles représentant les douze mois de l'année.

Ceux écoulés ou ceux à venir? La légende est muette sur ce point.

Cet usage se serait perpétué, en se modifiant quelque peu au cours des siècles et voilà comment il se ferait qu'aujourd'hui pour la plus grande joie des bébés, nous érigeons à Noël un véritable échafaudage, de sucreries qui leur barbouilleront le cœur ou de jouets plus ou moins bruyants qui énerveront le papa et feront pester les voisins...



Avant de se généraliser, pourtant, la coutume des arbres de Noël a dû être oubliée fort longtemps ou tout au moins se localiser dans certains pays.

En Angleterre, par exemple, cette mode n'est que de très récent importation et elle ne remonte qu'à l'époque de la feuë Reine Victoria.

Ce fut en effet son mari le prince consort Albert qui suivit en cela l'usage d'Allemagne.

Depuis, l'arbre de Noël est devenu très en faveur; durera-t-il longtemps? Espérons-le, car cette coutume est assez charmante.

Roger Francoeur.

AVIS AUX ABONNES

Parfois des abonnés nous écrivent dès les premiers jours de chaque mois pour réclamer leur numéro de la REVUE POPULAIRE dans la crainte d'être oubliés. Nous les informons que le service postal est régulièrement fait à tous, du 5 au 12 de chaque mois.



ROSEES DE NOEL

Noël fait pleuvoir des roses
Sur la tombe de gazon
Qui renferme ta prison,
Sur la tombe où tu reposes.

Il fait pleuvoir des baisers
Sur la rose de ta bouche,
Afin que le temps n'y touche,
Des baisers de coeurs brisés!

Il fait pleuvoir des sourires
Dans l'ombre de tes cyprès
Et des parfums faits exprès
Pour les fleurs que tu respires!

Il fait pleuvoir de l'amour,
Et les âmes séraphiques
Bercent de leurs doux cantiques
Ton sommeil aveugle et sourd!

Noël fait pleuvoir des larmes,
Jolis yeux ensevelis,
Dans votre linceul de lis,
Noël fait pleuvoir des larmes!

Agante D'OLLON.



LES TROIS MONTS ST-MICHEL

— o —
Par F. de Verneuil
— o —

On a dit que la nature ne se répétait jamais et que tous ses chefs-d'oeuvre étaient uniques.

Habituellement il en est ainsi et il est rare que telle curiosité naturelle que l'on peut admirer dans un pays ait son exacte reproduction dans un autre.

Il y a cependant des exceptions à cette règle; exceptions d'autant plus curieuses à signaler qu'elles sont plus rares.

Celle qui fait l'objet de cet article mérite peut-être plus qu'aucune autre de fixer l'attention.



Il est peu de personnes même sur notre continent qui n'aient entendu parler du Mont St-Michel et de son splendide monastère. On le cite volontiers comme la huitième merveille du monde et, de fait, le

touriste qui le visite ne s'en retourne pas déçu dans son attente et dans son enthousiasme d'admirateur satisfait, il suppose et dit volontiers qu'un tel site est unique au monde.

Et pourtant dans deux autres endroits il est possible de trouver, sinon une répétition exacte, du moins un rocher abrupt présentant une grande ressemblance avec le Mont St-Michel français.

L'un est le St. Michael's Mont, dans la Mount's Bay, comté de Cornouailles, Angleterre, et l'autre, l'île Orpheline située sur le Yang-Tse ou Fleuve Bleu, à 150 milles de Han-Kéou dans le pays qui a vu naître les "laundrymen" et les fabricants de "chop suey" à la peau jaune bien connue au Canada.



Le premier et le plus beau, le Mont St-

Michel attire tous les ans une foule de visiteurs venus un peu de tous les points du monde.

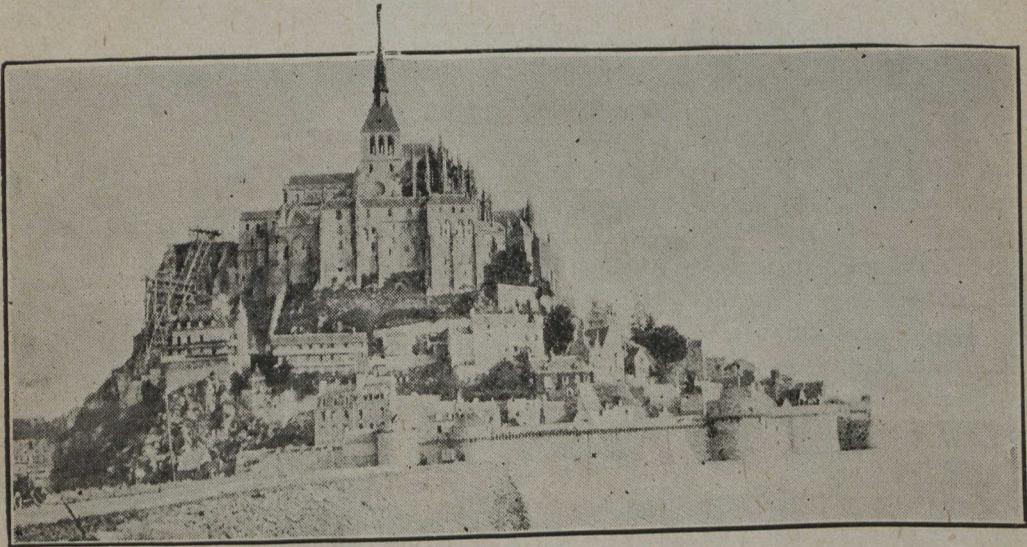
Il est bâti sur un roc de trois cents pieds de hauteur et d'une circonférence d'environ trois mille pieds rattaché à la terre ferme par une digue depuis l'année 1875.

Jadis une grande forêt, la forêt de Scissey l'entourait, mais en l'an 709 une grande marée l'engloutit et transforma en

des marées, grâce à la digue sur laquelle roulent fréquemment de nombreuses et superbes automobiles.

En l'an 966, le duc de Normandie Richard Ier établit des moines bénédictins pour desservir l'église. Plus tard, Philippe Auguste et St-Louis firent des dons importants grâce auxquels le monastère prit à peu près l'aspect qu'il a aujourd'hui.

Il fut à la fois abbaye et place forte et



Vue générale du Mont St-Michel, en France

une île le mont qui portait alors le nom de "Tumba".

L'année précédente, St-Aubert, évêque d'Arranches, avait fait creuser dans le granit du mont une chapelle dédiée à St-Michel, chapelle qui après la destruction de la forêt, fut plus que jamais visitée par les pèlerins et donna son nom au Mont lui-même.

L'endroit fit donc tour à tour partie du continent, pour devenir ensuite une île et finalement aujourd'hui une presqu'île, lors

subit sans faiblir les assauts des anglais à diverses reprises, en 1417, 1423 et 1434.

Au XVIIe siècle, on le transforme en lieu de détention pour prisonnier d'état; on dit que le gazelier Dubourg y fut enfermé par ordre de Louis XIV dans une cage où il servit de pâture aux rats.

Aujourd'hui, l'ancienne résidence monacale avec son musée sert surtout de lieu de visite aux touristes.

L'ensemble du Mont St-Michel comprend, outre le monastère, un village d'en-

viron 230 âmes, entouré de fortifications.

L'Eglise qui domine le Mont est des plus curieuses à visiter mais ce qui retient surtout l'attention, c'est la "Merveille", longue et haute construction gothique tout en granit qui servait de logement aux moines.

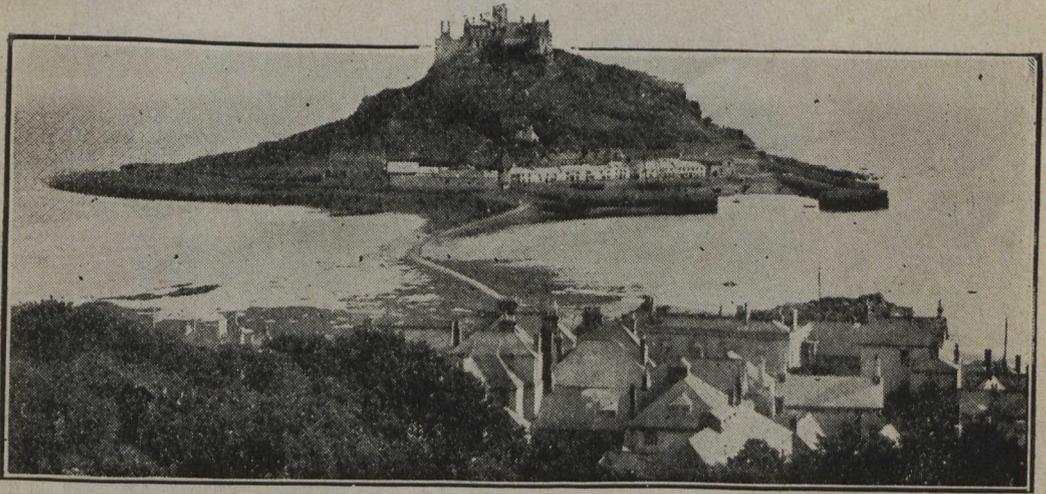
Elle s'étend sur le flanc nord de l'église et comprend à l'étage inférieur le Cellier et l'Aumônerie, au second étage c'est le dortoir et la salle des Chevaliers rapportée par trois rangées de colonnes. A l'étage supérieur, c'est le cloître pro-

lard, l'aimable hôtelière chez qui défilent des légions de touristes affamés par le grand air.



Le St. Michael's Mount, du comté de Cornouailles présente une grande analogie avec le Mont St-Michel français.

A tous deux se rattache la même légende qui veut que ce soit sur l'ordre de St-Michel lui-même que la construction



Le St. Michael's Mount, en Angleterre

prement dit, entouré d'une double rangée de cent-vingt colonnettes et le réfectoire.

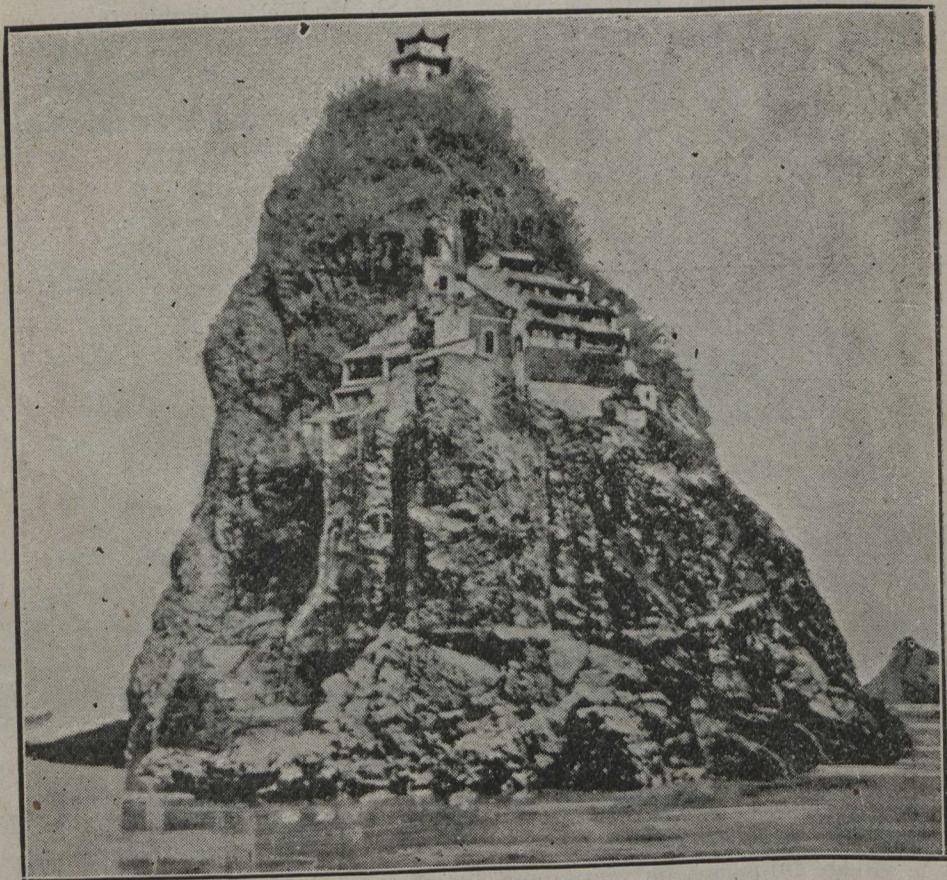
Dans le village lui-même, on remarque également une autre église du XVI^e siècle, d'anciennes maisons parmi lesquelles les restes de celles de Tiphaine Ragueneel, épouse du fameux du Guesclin.

Ceux qui ont fait le voyage peuvent se souvenir aussi d'un détail plus prosaïque mais qui a néanmoins une assez grande importance, gastronomiquement parlant : les fameuses omelettes de la mère Pou-

d'une église en son honneur ait été décidée à l'endroit désigné; quant au rocher lui-même et à l'apparence générale des constructions, la ressemblance est frappante.

Le St. Michael's Mount est relié également à la côte par une digue d'environ un demi-mille de longueur.

Jadis, alors que le nom saxon du Mont signifiait: "Le rocher gris des bois" c'était un lieu de sacrifice pour les Druides; aujourd'hui, à l'endroit où s'érigeait le



Un temple Chinois haut placé; c'est en quelque sorte un troisième Mont St-Michel

dolmen sanglant, s'élève un important château entretenu avec un soin minutieux.

C'est la propriété actuellement de Lord St. Levan qui y réside en permanence.



Le troisième "Mont St-Michel" est situé un peu plus loin que les deux autres. Pour le visiter, il faut aller jusqu'en Chine, remonter le Yang-Tsé, le plus considérable fleuve de cette contrée jusqu'à 150 milles à l'est de Han-Kéou.

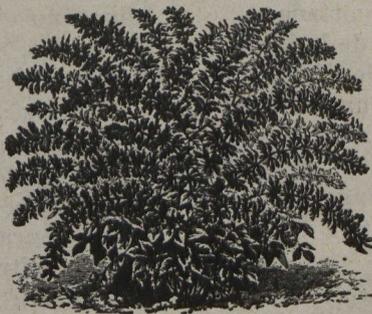
Le voyage s'accomplit entre des rives escarpées, au milieu de gorges d'une effrayante profondeur, puis après avoir passé de nombreux rapides, on voit le fleuve s'élargir, il traverse alors des lacs et des marécages, sur les rives des quantités de bateaux continuellement habités forment un véritable village sans fin dont le fleuve serait l'unique rue; enfin on arrive à la fameuse "Ile Orpheline".

Bien plus escarpé que le Mont St-Mi-

chel ou que le St. Michael's Mount, ce rocher a des parois presque verticales, quelques constructions ont été édifiées à moitié du parcours dans le sens de la hauteur et, là-haut, tout au sommet, l'oeil aperçoit une de ces bizarres bâtisses avec deux toits à angles relevés. c'est une sorte de pigeonnier auquel il semble impossible d'accéder autrement qu'en ballon ou en aéroplane et cependant de multiples fidèles y rendent fréquemment visite par la voie terrestre.

C'est en effet un temple chinois qui est perché à cette hauteur.

Il est à croire que jamais une automobile n'ira heurter ses murailles; le chemin, d'ailleurs, pour y accéder, est étroit et difficile. Les Chinois qui se nomment eux-mêmes les Fils du Ciel ont peut-être l'illusion de remonter à leur origine en gravissant les pentes de la colline sacrée, mais ils doivent surtout veiller aux faux pas car si la montée est longue et difficile, la descente court assurément le risque de se faire d'une manière plus rapide qu'agréable.





La Mort de l'Aigle

— o —

Nous empruntons la curieuse anecdote suivante aux mémoires de madame de Sartrouville, lectrice de Madame Mère :

Le 5 mai 1821, à six heures du soir, l'Empereur Napoléon rendait le dernier soupir à Sainte-Hélène.

Sa mère, Mme Laetitia, vivait alors dans son palais de Rome. Elle n'avait pas cessé de correspondre avec son fils, soit par lettres, soit par l'intermédiaire d'émissaires secrets.

Or, le 5 mai 1821, dans l'après-midi, un inconnu de bonne apparence se présenta au palais de Madame Mère et manifestait le désir d'être admis en sa présence.

Le concierge lui ayant demandé s'il avait une lettre d'audience, l'étranger répondit qu'il n'en avait point sollicité, mais qu'il avait le devoir absolu de voir la mère de l'Empereur pour lui faire une communication de la plus haute importance.

Lt concierge refusa encore de le laisser passer ; mais en présence de l'autorité avec laquelle insistait l'inconnu, il se décida à le conduire jusqu'à l'antichambre où il chargea un serviteur de prévenir Madame qu'un seigneur étranger réclamait l'honneur d'entretenir Son Altesse d'une affaire des plus graves.

Le valet de chambre s'approche à son tour du personnage et lui demande son nom. Mais celui-ci, manifestant une vive impatience, répond qu'il ne se fera con-

naître qu'à Madame en personne.

La mère de Napoléon avait en ce moment son chambellan, Colonna, et une dame de compagnie, Mme Mellini. Après s'être informée de ce qui se passait dans l'antichambre, elle se décide à recevoir l'étranger.

L'inconnu est alors introduit dans le salon. Il salue Madame Mère avec respect et déclare qu'il désire lui parler sans témoins. Sur un signe de Mme Laetitia, Colonna et la dame de compagnie sortent

Mme Mellini

aussitôt, et se retirent dans une chambre voisine, prêts à répondre au premier appel.

L'inconnu s'approche alors de la mère de Napoléon, et, après lui avoir parlé de l'Empereur comme s'il venait de la quitter, il ajouta :

— Au moment même où je parle à Votre Altesse, Napoléon est délivré de tous ses maux, il est heureux.

En prononçant ces paroles, il porta la main à la poitrine.

Mme Laetitia, croyant tout d'abord qu'il va saisir un poignard, s'apprête à appeler ; mais ses craintes sont vite dissipées. L'étranger tire de dessous son vê-

tement un crucifix et dit d'une voix solennelle :

—Altesse, embrassez le Rédempteur et le Sauveur de votre fils bien-aimé. Ce fils, objet de vos lamentations, vous le reverrez dans quelques années ; mais d'ici là plusieurs changements de gouvernement se produiront en France ; il y aura des guerres civiles ; des fleuves de sang seront répandus, et l'Europe tout entière sera en feu. Mais Napoléon le Grand reviera au milieu du peuple français, et tous les pays d'Europe ressentiront son influence. Telle est la grande oeuvre que, par ordre du Roi des rois, Napoléon le Grand est destiné à accomplir.

Celui qui s'exprimait ainsi semblait être un prophète inspiré par Dieu et envoyé par lui pour annoncer à une mère ses immuables desseins au sujet de son fils.

Madame l'écoutait encore, dans une sorte d'extase, lorsqu'il se retira, la laissant en proie à une profonde émotion.

Cette singulière visite, — racontait Colonna quelques années après — semblait avoir ranimé Madame Mère à tel point qu'elle fit faire de nouvelles livrées pour les serviteurs de sa maison.

Son espérance fut plus vive encore le second aumônier de Sainte-Hélène, l'abbé Vignali, vint, trois mois après, lui annoncer que le jour et à l'heure même où l'étranger lui avait été présenté, l'empereur

succombait dans l'île où il était prisonnier.

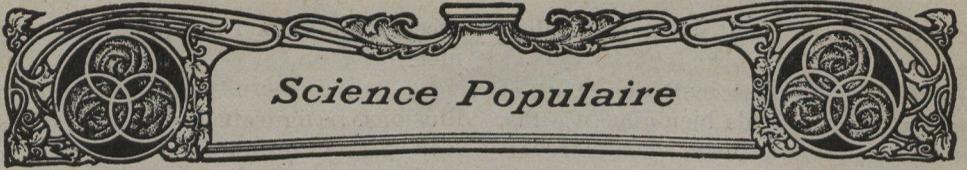
La pauvre mère, s'abandonnant à ses illusions, se figurait que la mort de Napoléon n'était qu'une feinte, que son fils avait pu quitter l'île où les Anglais le tenaient captif, et elle s'attendait de jour en jour à apprendre la nouvelle de son débarquement sur les côtes de France.

Quand, plus tard, on lui dit que son fils était réellement mort dans sa prison perdue au milieu de l'Océan, quand il ne lui fut plus possible de garder aucun espoir, sa pensée se reporta vers le mystérieux personnage qui, l'heure même où l'Empereur rendait le dernier soupir, à quatre mille lieues de l'Europe, était venu, en style prophétique, l'instruire de cet événement et lui apporter la nouvelle qui ne pouvait être connue en Europe que soixante jours plus tard.

Madame Mère, ajoute Mme de Sartrouville dans ses "Mémoires," m'a bien des fois raconté cette étrange visite, et Colonna lui-même m'a souvent dit que le personnage mystérieux avait la voix de l'Empereur, sa physionomie, son air imposant, et lui ressemblait extraordinairement.

Toutes les recherches qui furent faites à Rome et dans les environs pour retrouver l'inconnu furent vaines ; il avait disparu comme une ombre sans laisser aucune trace.





LE COMPAS DES AVIATEURS

Par LE CHERCHEUR

Ce serait répéter une vérité archi-con nue que de dire que les aviateurs sont, à chaque instant, exposés à la plus affreuse des morts.

Quoique certains écrivains aient pré tendu que la mort par chute était très agréable, je doute que cet agrément soit le but de ceux qui courageusement font concurrence aux oiseaux avec leurs gigantesques ailes de toile.

Et puis, en supposant que ce soit vrai et qu'une chute de quelques centaines ou quelques milliers de pieds ne soit pas dénuée de plaisir, je ne sache pas que ce soit là l'opinion des aviateurs eux-mêmes et, de plus, quand on les ramasse, eux ou plu tôt leurs débris, ils ne sont plus guère en état de communiquer leurs impressions.

L'art de la construction des aéroplanes se perfectionne sans cesse et il faut espé rer qu'un jour viendra où tous les acci dents ser vent, sinon totalement supprimés, du moins réduits au minimum.

C'est dans le but d'atteindre ce résultat qu'un ingénieur constructeur, nommé Lemkoviez, a imaginé un compas d'incli naison bien simple mais par le fait même de sa simplicité, toujours prêt à fonction ner régulièrement.

On sait que lorsqu'un aéroplane veut s'élever, tourner ou descendre, il doit

prendre une position plus ou moins incli née d'avant en arrière ou d'un côté à un autre.

Là est le danger, car si l'inclinaison est trop forte, l'appareil "capote" ou se re tourne, vide son contenu et se précipite lui-même à une vitesse croissante sur le sol pour s'abîmer dans un fracas sinistre.

Il faut, on le conçoit, une grande habi tude de l'aviation pour juger de l'instant où l'inclinaison dangereuse est atteinte et faire preuve de sang-froid afin de ne pas la dépasser. Le jour, c'est encore relative ment facile quoique les points de repère environnants manquent, mais la nuit?

C'est au contrôle impossible la nuit de l'exacte inclinaison que l'on attribue la chute de tant d'aviateurs comme récem ment Howard Gill et si ces hardis explo rateurs de l'air avaient été munis de l'appareil de Lewkoviez, peut-être n'aurait-on pas leur mort à déplorer.

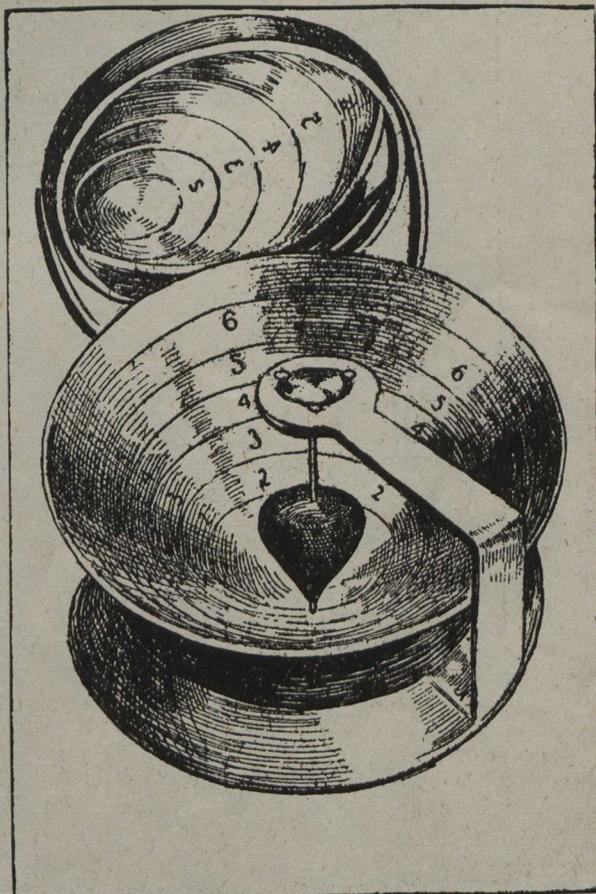
Qu'est-ce donc que cet instrument mer veilleux destiné à sauvegarder la vie des hommes-oiseaux? Je l'ai dit, c'est un ins trument très simple: une sorte de portion de sphère creuse au centre de laquelle est suspendu un pendule formé d'une lourde balle de plomb conique et pouvant osciller dans tous les sens. Tel est le principe de ce compas.

Son fonctionnement s'explique de lui-même. La portion de sphère creuse est divisée par des lignes circulaires dont l'éloignement les unes des autres a été soigneusement calculé.

Lorsque l'aéroplane monte, par exemple, le pendule de plomb se déplace en arrière du compas et sa pointe vient affleu-

aux inclinaisons à droite ou à gauche et toujours contrôle exact de la situation par l'aviateur.

On comprend dès lors que l'invention de ce compas quoique au premier abord paraissant n'être qu'un perfectionnement sans importance est destiné au contraire à jouir d'une faveur justement méritée.



Grâce à cet appareil, les chûtes en aéroplanes deviendront plus rares

rer une des lignes numérotées. D'un coup d'oeil l'aviateur contrôle son inclinaison et sait s'il peut encore l'augmenter ou s'il doit s'empresse de la diminuer.

Que l'aéroplane veuille descendre, l'inclinaison du pendule se produit en sens inverse ; même mouvement correspondant

A mon avis Lewkviez a fait plus pour l'aviation que ceux qui ont trouvé les superbes moteurs légers qui permettent de faire du cent milles à l'heure.

Il est beau d'aller vite assurément, mais il est mieux encore d'aller sûrement.



ROSES DE NOEL



Un Joli Tour de Ficelle

Voici un joli tour qui surprendra certainement ceux devant qui vous le ferez ; il est simple et cependant paraît impossible au premier abord.

Vous avez les mains jointes et les poignets fortement liés par un mouchoir de poche.

On fait passer entre vos bras, derrière le mouchoir une cordelette longue de quatre à cinq verges, et dont les extrémités sont tenues solidement (voyez la figure 1).

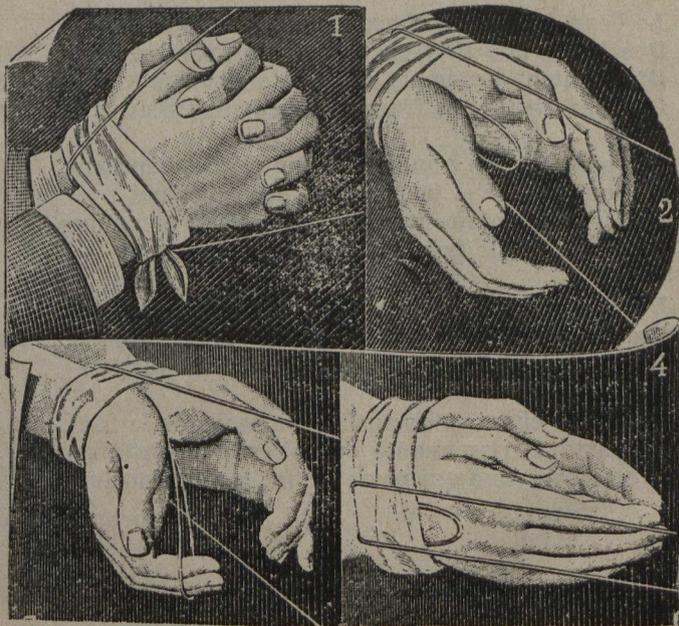
Il semble que dans ces conditions il vous soit impossible de vous dégager ; et cependant, au bout de quelques secondes, la

corde n'est plus entre vos bras ; elle n'est pas coupée, on n'en a point lâché un seul instant les deux bouts, vos mains sont dans la même situation qu'auparavant, les poignets toujours fortement liés.

Notre dessin vous donne l'explication du mystère.

La figure 2 vous montre comment, par un frottement d'avant en arrière des deux poignets l'un contre l'autre, on a réussi à faire sortir entre les deux mains une partie du milieu de la corde.

La figure 3 fait voir la main droite passant à travers la boucle ainsi obtenue, et



la figure 4 vous dit quel chemin prend la corde lorsqu'on tire dessus, au moment où les mains vont reprendre leur position première.

Tous ces mouvements, qui se font en un clin d'oeil, sont dissimulés par un va et vient des bras, de droite à gauche, et par une série de pas, exécutés en même temps et alternativement en avant et en arrière.

Mais plus on est habile et moins on se dèmène ; les plus malins, avant même qu'on ait eu le temps de songer à surveiller leurs manoeuvres, et tout en recommandant de tenir fortement les extrémités de la corde, savent fort bien amener celle-ci à peu près dans la position de la figure 4, alors qu'on la croit encore disposée comme on l'avait placée. On ne peut donc

plus voir qu'un simple mouvement de traction opéré sur la corde et il est impossible de deviner de quelle manière le problème a été résolu ; les moins incrédules viennent s'assurer avec soin, deux fois plutôt qu'une, que la corde n'est pas rompue.

N'employez pas une ficelle trop mince ; c'est plus facile pour donner suffisamment de prise aux poignets.

Remarquez aussi que plus la corde sera tendue, plus vous aurez de facilité à en saisir le milieu.

Faites ce tour devant vos amis et si vous êtes quelque peu adroit, ils seront longtemps à deviner de quelle manière vous pouvez ainsi vous échapper d'une corde sans la briser.

LE JARDIN DU PASSE

Le beau jardin fleuri par l'Amour et les Ans
Que les larmes souvent ou la Joie arrosèrent,
Où chantent les émois et les anniversaires
Que nos coeurs ont frappés de leurs marteaux pesants.

Le jardin qu'on voudrait tranquille et reposant,
Lui qui semble si doux à nos pas solitaires,
Où l'on va lentement, sans bruit, et qu'on vénère
Et qu'on quitte parfois comme un agonisant.

Voici donc que, malgré les regrets et les larmes,
En ces chemins discrets, j'éprouve un nouveau charme,
Car j'aime ses parfums, ses rosiers et ses buis.

L'onde y chante en sourdine au coeur de la fontaine,
Et partout frissonnante ou voisine ou lointaine
C'est notre âme qui passe et qui soupire en lui.

ROBERT DE FAY.



ROMAN COMPLET

UN LYS DANS LA NEIGE

Par VICTOR TISSOT

— 0 —

I

Le Berceau vide

Quand le marchand Lind, ruiné par la mauvaise foi de ses confrères de Christiansund, fonda un comptoir de pelletteries en une bourgade presque inconnue de la Norvège septentrionale, il comptait un peu sur la naïveté des Lapons, ses nouveaux compatriotes, pour rétablir sa fortune.

En effet, un an après avoir ajusté les solives de sapin qui composaient le chalet confortable, sinon luxueux, où reposaient à l'abri de la neige les coupons de soie voyante et la précieuse petite personne de Mme Lind, le marchand possédait une vingtaine de rennes, sans compter les ballots de fourrures qui, pour n'être pas sur ses reins, lui permettaient de supporter plus aisément le climat du pays.

Le marchand Lind était un honnête marchand ; mais, tout en faisant bon poids et bonne mesure, soit qu'il vendît du café, soit qu'il mesurât des étoffes, il n'en achetait pas moins, une peau de renard le tiers

de ce qu'elle valait effectivement. A part ce petit travers, c'était un excellent homme, craignant Dieu, aimant sa femme, incapable de voler un bonnet de fourrure à ses voisins.

Il est vrai que le brave homme souffrait beaucoup de voir la toute mignonne Mme Lind enfouie dans un grossier paquet de peaux de bêtes. Et l'ancien commerçant de Christiansund était presque excusable de faire de fructueux échanges dans un aussi désagréable climat.

Une trentaine de huttes coniques entourant l'église, pittoresque amas de poutrelles en saillie, hérissée comme une pelote d'aiguilles, formaient le village de Karasjok, bâti en un cirque étroit au pied d'une montagne dentelée le pins.

A Karasjok régnait un vieux maître d'école, qui était à la fois marguillier, gendarme, juge et collecteur d'impôts. Il avait parlé autrefois le norvégien, mais l'avait à peu près oublié, ses administrés se refusant à parler une langue autre que le lapon. Il représentait un gouvernement qui était là-bas, tout au sud, on ne savait

où au juste.

On lui faisait cadeau de jambons, de rennes en guise de contributions et il déclarait la loi satisfaite si de bonnes peaux de loups gardaient ses vieilles jambes des intempéries. Quand il ne buvait pas du café sous sa tente, quand il n'allait pas cueillir du bois mort dans la forêt proche, il enseignait la Bible aux petits. C'était un excellent homme, oublié par le gouvernement dans les neiges de Karasjok. Et, comme il ne possédait ni rennes ni traîneau, les voleurs — car il y a des voleurs, même chez les Lapons — avaient beau jeu pour éviter les foudres de sa justice.

L'église de Karasjok n'avait pas de pasteur.

Une fois par an, un homme de Dieu venait de Koutokaeino, ville située à deux cents kilomètres, mettre en branle la clochette accrochée au sommet de ce singulier édifice construit comme un nid de corbeau, sans souci d'aucune donnée architecturale. Aussi voyait-on d'impatientes fiancées, venues des champs de neige sur leur traîneau attelé d'un renne blanc, frapper en vain aux planches mal jointes de la porte et regagner leur hutte, désespérées.

Les Lapons qui mouraient pendant la longue absence du missionnaire attendaient dans des cavernes leur sépulture en terre sainte. Les nouveau-nés attendaient patiemment aussi leur immersion dans les fonts baptismaux.

Quinze mois après son arrivée à Karasjok, la toute gracieuse Mme Lind donna le jour à une petite fille qui faillit coûter la vie au brave et honnête commerçant.

Dans sa joie d'être père, le marchand de fourrures commit tant de folies que ses voisins le vénérèrent pendant quinze jours comme un être merveilleux, "touché" par l'esprit des anciens dieux lapons.

Il versait à boire à tout venant, offrait des miroirs de poche à toutes les jeunes laideurs qui, voulant sourire, allaient faire des grimaces à la jeune Mlle Lind.

Elle était toute mignonne, mais si frêle, la petite Norvégienne, dans ses langes de peaux douces dans l'ouate des fourrures blanches où ses deux yeux fleurissaient comme des myosotis pâles, que Mme Lind, fort pieuse, résolut de la porter, vite, sur les fonts de Koutokaeino.

Le négociant prétextait en vain qu'une course de deux cents kilomètres, à Noël à travers les plaines glacées, n'était pas et pour donner de la robustesse et de la santé au corps menu, délicat de cette petite fille des villes. Sa femme lui répondit qu'il ne comprenait rien aux raisons qui la poussaient à entreprendre ce voyage et l'assura, d'ailleurs, que l'enfant serait soigneusement protégée du froid.

Elle ajouta :

— Si nous attendons la venue du ministre, nous avons tout à craindre, dans ce vilain pays où seuls les petits oursons et les petits Lapons peuvent espérer vivre jusqu'au printemps prochain. Consacrée à Dieu, Dieu nous la gardera.

Très volontaire et très obéie, Mme Lind ordonna aussitôt à une jeune Laponne, sa domestique, de préparer le berceau, le "komse" où devait reposer l'enfant. Le "komse" est à peu près le seul meuble qui orne les intérieurs lapons. C'est un tronc de bois évidé portant à une de ses extrémités une capote destinée à protéger la tête de l'enfant. Des lanières de cuir tendues de la capote aux pieds du bébé supportent une couverture qui garde l'enfant du froid et de la neige. Une courroie fixée aux deux extrémités du berceau permet à la mère de porter son fardeau sur la hanche, à la façon des joueurs de vielle chargés de leur instrument.

Le petit "sabot" lapon est le plus pratique sinon le plus élégant de tous les berceaux inventés par les mères humaines. On peut le suspendre aux branches des pins ou le déposer dans un traîneau attelé de bêtes indomptées sans craindre pour l'oiselet qui dort dans son nid de bois.

Non contente de veiller à la sécurité de son enfant, la mère laponne cherche encore à l'amuser pendant les longues courses sur la neige. Elle attache à la capote des anneaux en bois, des osselets qui bruissent et tentent les mains du tout petit, beaucoup moins criard que nos bébés occidentaux. Autrefois, elle suspendait au chevet de son fils des arcs et des flèches, armes minuscules qui devaient lui donner l'amour de la chasse et une âme courageuse. Autrefois aussi elle paraît le berceau de sa fille de plumes de perdrix blanche destinées à rendre la petite Laponne propre et active.

Aujourd'hui les Laponnes ne croient plus à l'influence des plumes blanches sur le caractère des nourrissons, mais elles savent capitonner le nid de leur petit tout aussi bien que les mères oiselles.

Mme Lind surveillait Magia, la servante laponne, qui étendait une couche de mousse au fond du "komse."

—La mousse est-elle bien sèche, Magia?

—Sèche? on n'en trouverait pas de semblable dans tout le Diljeffeld.

—Et les peaux de rennes sont bien préparées?

—Maîtresse, ce sont les peaux de petits rennes.

Cependant le marchand Lind avait fait atteler quatre traîneaux qui devaient emporter la caravane jusqu'à Koutokaeino. Les rennes au pelage gris cendré étaient des bêtes superbes portant des bois vigoureux; des sangles de cuir ornées de clochettes d'argent et de pompons rouges

pendaient sur leurs flancs évidés. Ils grattaient la neige du bout du sabot pendant que sursautaient les rosaces de laine rouge. L'un d'eux, tout blanc, les naseaux carminés, était attelé au traîneau de Mme Lind, traîneau luxueux aux couvertures d'hermine brodée d'un cordonnet de soie rouge. En Laponie, une femme élégante ou riche ne consentirait pas à se montrer dans un traîneau remorqué par un renne gris, ou un renne plébéen.

Les quatre traîneaux étaient reliés les uns aux autres par une solide lanière. L'équipage de tête devait être conduit par Lars, le plus habile dresseur de rennes de Karasjok, que le marchand avait pris à son service. Le second et le troisième étaient destinés à Lind et à sa femme.

Magia, portant le berceau sur ses genoux, prendrait place dans le dernier véhicule derrière lequel était attelé un vieux renne dressé à ralentir l'allure de ses jeunes compagnons sur les pentes dangereuses. Les rennes, impatients, s'éclaboussaient le poitrail de neige en l'attente du coup de sifflet qui les lancerait sur la plaine unie. Le domestique déposa dans son traîneau un quartier de viande gelée et un vase destiné à la confection de la soupe de sang, puis s'assura que les bêtes étaient bien attelées.

—Attention! cria-t-il, les guides en mains.

Il sauta dans son véhicule et les rennes firent neige des quatre pieds.

Il faisait un temps froid et sec quand la famille Lind partit pour Koutokaeino. Une neige fine, tombée le matin même, permettait une facile glissée sur la blanche surface durcie. Autour des voyageurs le champ blanc s'étendait immense, coloré de rose pâle par une aurore boréale qui peignait des décors de rêve au-dessus de l'horizon pourpre. La neige coupée par les

éperons des traîneaux bruissait. Excités par la musique de leurs clochettes, les rennes, d'abord bondissants, obéissaient aux claquement de langue du Lapon et allongeaient leurs jambes grêles en une allure rythmée, comme mécanique.

Quand les bêtes furent lassées par quelques heures de course rapide, le domestique détacha la lanière qui reliait des traîneaux, et les voyageurs conduisirent leur renne à leur guise.

Mme Lind dirigeait son équipage avec une grâce aisée. En l'immobilité de ses fourrures elle maintenait par un haussement d'épaule ou une imperceptible ondulation du buste l'équilibre de son véhicule glissant sur un étroit patin de bois. Lars se livrait à mille clowneries. Il conduisait la tête en bas, les jambes en l'air, tout en harcelant son renne de tous les jurons connus en Laponie. Sachant l'importance de sa mission, Magia, le "komse" sur ses genoux, maintenait sa bête à une vitesse régulière. D'ailleurs, les grands yeux inquiets de Mme Lind tournait à chaque instant vers le petit "sabot," l'invitaient à la prudence. Le marchand, lui, dirigeait son équipage comme il pouvait, c'est-à-dire plus mal que bien.

Nos voyageurs cheminaient depuis six heures sans trop de fatigue quand Lars donna le signal de l'arrêt.

—Maître, dit-il, nous n'avons fait que cinq lieues et il nous faut deux heures de marche rapide, si nous voulons atteindre, ce soir, la hutte que les voyageurs ont construite à mi-chemin de Koutokaeino. Laissons reposer nos rennes.

Dételées, les bêtes se mirent à fouir la neige, cherchant leur nourriture (une mousse épaisse et courte) pendant que Lars faisait fondre la glace pour mettre le pot-au-feu.

—Magia, donne-moi mon enfant, deman-

da Mme Lind.

La mère, après avoir enlevé la couverture qui protégeait le visage de la petite fille, allait la sortir de son nid de fourrures quand la servante laponne se précipita vers elle :

—Ne fais pas cela, maîtresse. Prends garde !

—Qu'avez-vous, Magia !

—Il ne faut pas exposer l'enfant au froid. La pauvre petite gelinotte en mourrait, sûr !

Après le repas, la caravane reprit sa course vers Koutokaeino. Le sol devint bientôt trop inégal pour permettre au comique Lars d'amuser ses maîtres par ses prouesses d'équilibriste.

Plus loin le chemin longea un torrent et le domestique dut rattacher de nouveau tous les véhicules à la lanière de sûreté, recommandant la prudence et observant que le moindre heurt pouvait précipiter un voyageur dans l'abîme.

—Magia, demanda Mme Lind, donne-moi ma fille.

—Ne crains rien, maîtresse ne crains rien. Je veille sur mon trésor blanc.

Cependant Lars secouait les guides et lançait son renne à toute allure.

—Lars, ne cours pas si vite, cria le commerçant, surpris de ce redoublement de vitesse.

Lars se retourna et dit en lapon, langue que ne comprenait guère Mme Lind :

—Fais beaucoup de bruit, maître, beaucoup de bruit pour exciter nos rennes.

Il ajouta :

—Regarde là, sur la neige. Tu vois leurs traces, n'est-ce pas ! Les loups viennent de passer... les loups viennent de passer!... Il ne faut pas effrayer maîtresse. La cabane est proche et nous l'atteindrons avant qu'ils nous aient flairé. Mais, vite ! vite !

Comme il achevait ces recommandations, le renne qu'il conduisait s'arrêta brusquement, tourna la tête vers le ravin où coulait le torrent, et fit un brusque écart qui faillit renverser le traîneau. Aussitôt apparut une bande de loups se ruant vers la caravane, la langue pendante, semblable à un lambeau de velours rouge accroché à leurs crocs formidables, les yeux ardents, les oreilles aiguës comme des fers de lance.

Les rennes poussèrent un mugissement d'effroi, soufflèrent bruyamment, puis s'élançèrent en une détente de leurs grandes jambes, insensibles aux recommandations amicales de Lars, rebelles à la pression des guides. Fous de terreur, ils gravirent une pente semée de troncs d'arbres. Les traîneaux, derrière eux, sursautaient comme des coques de noix embarquées sur un torrent. Accrochés aux parois de leurs véhicules, les voyageurs oubliaient de les diriger. Bientôt la lanterne de sûreté se rompit. La course devint plus folle, les heurts plus violents, pendant que, sur la neige, les loups accouraient soufflant des jets de buée par leurs narines qui semblaient déjà ensanglantées. Dominant les aboiements des fauves, le bruissement de la neige, les mugissements des rennes, une voix cria :

—Magia! Magia! ma fille!

Les guides enroulées autour de sa main droite, la servante laponne pressait de l'autre main le petit sabot sur sa poitrine. Brusquement son traîneau heurta un tronc de pin à moitié dissimulé sous la nappe blanche, et le choc la projeta sur la neige, inanimée. Le berceau roula sur la pente, vers le torrent, pendant que Magia, entraînée par les lanières enroulées autour de son poignet, glissait sur la neige à côté de son traîneau.

Reprenant ses sens, elle put voir la ban-

de de loups se lancer à la poursuite de ses deux rennes qui, attachés l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du véhicule, cherchaient à fuir dans des directions différentes, offrant une proie facile aux fauves affamés.

Emportés par leurs équipages plus vifs que celui de Magia, les époux Lind et leur domestique ne s'aperçurent pas de la chute de la servante. Aussi furent-ils tout étonnés de ne pas voir le traîneau de la Laponne quand ils purent arrêter leurs rennes encore tremblants de peur.

—Magia! Magia! appela la mère inquiète, pendant que Lars, les mains arrondies autour de la bouche, modulait tous les cris d'appel en usage chez les pasteurs de rennes.

La nuit succédait rapidement au jour gris, terne, des hivers polaires. Après une longue attente qui ne fit qu'augmenter les affres de Mme Lind, Lars proposa :

—Nous ne sommes qu'à un quart d'heure de la hutte. Allons jusque-là. Magia est une vraie Laponne et nous allons la voir revenir toute fière d'avoir dépisté ces fils du diable, ces démons habillés en loups.

—Je t'accompagnerai à sa recherche si elle ne nous rejoint pas, dit résolument Mme Lind.

—N'y songe pas, maîtresse, c'est impossible. Je ne suis pas certain pour ma part, de pouvoir conduire ma bête, dans la nuit, tant elle est effrayée. Et regarde ton renne b'anc, il tremble comme une feuille de bouleau sous le souffle brutal du vent.

—Je veux mon enfant! Je veux mon enfant!

—Magia nous attend peut-être dans la hutte! prend patience, maîtresse.

Ils repartirent. Les rennes s'étaient un peu calmés. Dès qu'ils aperçurent la cabane faite de branches entrelacées où gisent les voyageurs qui se rendent à Kuotokaino, Lind et son domestique crièrent

—Magia! Magia!

Ce fut en vain. Alors Mme Lind se laissa choir en un coin de la hutte, éplorée et tremblant de fièvre, pendant que Lars dirigeait son équipage vers le plateau où les loups avaient assailli la petite caravane.

Arrivé près du torrent il héla la Laponne.

Une voix monta jusqu'à lui du fond du ravin :

—Ici, Lars, ici. Je cherche petite maîtresse.

Le domestique se laissa choir sur ses skiss jusqu'auprès de Magia qui errait sur les rives encombrées de glaçons à la recherche du berceau.

Elle lui conta sa chute, sanglota.

—J'étais comme morte! J'ai lâché le "komse" sans savoir... Je te dis que j'étais comme morte... Il aura roulé dans la rivière... Pauvre petite maîtresse! pauvre petite gélinotte blanche!... Elle connaissait déjà Magia, petite maîtresse.

—Les loups...

—Non, Lars, les loups ont poursuivi les rennes, j'en suis certaine. Ne dis pas que les loups l'ont mangée!

L'obscurité était telle que, les yeux brouillés de larmes, ils se saisissent les mains en tâtonnant sur le sol, en quête du berceau.

Après deux heures de recherches :

—Rentrons, dit Lars.

—Je n'ose pas.

—Viens! Demain nous serons plus heureux.

Quand la sonnaïles des clochettes annonça aux époux Lind le retour de leurs domestiques, la pauvre mère courut à leur rencontre.

—Magia! mon enfant!

La Laponne, le geste désespéré, ne sut que répondre. Alors, Lars raconta l'accident, s'efforçant de rassurer ses maîtres.

—Puisque tu dis que ma fille ne peut pas être morte, descendons tous dans le ravin et nous saurons bien l'y retrouver, supplia Mme Lind.

—Impossible, maîtresse! impossible de distinguer un renne blanc d'un renne gris. Demain!

—Demain ma fille sera morte! Les loups... oh! partons.

On la transporta dans la hutte sur un lit de fourrures où elle sanglota toute la nuit, caressée de mots berceurs et enfantins par son mari penché sur sa couche. Magia, assise en un coin, de crainte d'attirer l'attention sur elle, pleurait derrière la peau de renne dont elle se voilait la face.

Le lendemain, à l'aube, nos voyageurs, arrivés près du tronc d'arbre qu'avait heurté le traîneau de Magia, aperçurent sur la neige la trace laissée par le berceau roulant vers l'abîme.

—Le "komse"! le "komse"! cria soudain, joyeuse, la pauvre mère.

Et elle se précipita vers le petit sabot, aperçu par elle seule, enclavé entre deux glaçons à dix mètres de la rive.

Puis elle s'affaissa sur le sol.

Le berceau était vide.

Les bandelettes lacérées, les langes de peaux éparpillées, étaient maculés de taches rouges. Autour du petit sabot, la neige durcie ressemblait à une mousse sanglante. Émportant comme une relique le berceau dévasté, les voyageurs regagnèrent Karasjok. Pendant le trajet Mme Lind ne proféra pas une plainte, mais ses grands yeux tristes de femme du Nord étaient endeuillés par le voile de larmes qui, pour toujours, assombrit le regard des mères ayant perdu leur petit.

La douleur de sa maîtresse, la vue du sang répandu troublèrent si fort le domestique Lars, qu'il n'aperçut pas près du

berceau, les zébrures imprimées sur la neige par la course d'un homme glissant sur ses "skiss."

II

La Mort du Loup

Ladjé était un des plus riches pasteurs de rennes de Finmark. Il possédait un troupeau de cinq cents bêtes que gardaient une douzaine de domestiques et plus de cinquante chiens.

Le plus robuste de ses valets se faisait appeler Ya. Ya n'était pas Lapon. Il était venu autrefois en Norvège à la suite d'un barnum qui rendait à leurs neiges une collection de Nordlandais exhibés à travers les capitales de l'Europe. Ya était Français.

Quarante ans, une haute stature, un visage dur masqué de poils poussés en toute liberté, un regard brillant sous les sourcils comme une couleuvre sous un fourré de ronces, Ya était fort admiré des Lapons. Ils le trouvaient laid ; mais, comme il n'avait pas la bouche immense, le nez en bouton et les petits yeux de souris qui composaient les plus beaux avantages physiques de ses collègues, ces derniers étaient tout étonnés de le voir dresser des rennes et conduire un traîneau tout aussi bien qu'un fils du Nord.

Ya parlait peu. Ya n'aimait pas les bavards. Ya détestait la vie sous la hutte en la compagnie de femmes cousant des peaux de rennes. Il travaillait violemment. Quand il dormait, il semblait dormir avec rage. Autour de l'âtre, le soir, quand la fumée montait vers le centre de la hutte, dont le toit de peau laissait voir les étoiles, Ya proférait parfois des mots de colère en une langue inconnue.

Alors le maître, Ladjé, qui savait le

passé de Ya, cherchait à apaiser l'étranger :

—Ya, mon ami, tu es ici chez toi, tu le sais bien ! Ne songe plus aux méchants, Ya.

Môr Ladjé (maîtresse Ladjé) qui était une femme pieuse, ne manquait pas d'ajouter :

—Demande à Dieu d'oublier, mon garçon.

Ya cherchait l'oubli dans la fréquentation des bouteilles d'eau-de-vie. A l'aube, le fermier l'avait trouvé bien souvent couché dans la neige, au seuil de la tente. L'ivresse l'avait terrassé là et livré au froid qui, comme un lutin malicieux, s'était amusé à coller les cheveux du pauvre homme à une demi-douzaine de glaçons. Chaque fois, les femmes, avec leurs ciseaux, avaient délivré Ya qui, tout honteux et tout grondant, avait promis de ne plus s'exposer au ridicule. Mais les cheveux du co'osse repoussaient vite, et, les soucis revenus, Ya buvait, buvait.

Malgré ses défauts, rachetés par la bonté et la sollicitude qu'il témoignait aux faibles, Ya était l'ami plutôt que le valet de Ladjé. En récompense des services rendus, le maître, selon la coutume laponne, lui avait donné, dès la première année de leur rencontre, quatre rennes femelles qui, bon an, mal an, lui avaient mis bas nombre de petits. Aussi Ya possédait-il un véritable troupeau confondu avec le troupeau du fermier mais dont les bêtes étaient marquées sur l'oreille de caractères inconnus aux Lapons.

Bien plus, Ya possédait un sac en cuir, tout gonflé de piécettes blanches, qu'il enfouit sous un rocher à silhouette humaine, pierre vénérée par les indigènes aimant le Dieu des chrétiens, mais redoutant les dieux inertes de la vieille religion laponne.

Grand, fort, riche et violent, Ya possédait toutes les qualités maritales capables de tenter les beautés laponnes. C'est dire qu'il avait pour ennemies toutes les servantes de Ladjé désespérées du rude accueil fait à leurs avances grimaçantes.

Quand le fermier invitait Ya à prendre femme, le colosse ripostait plaisamment :

—Je serais bien embarrassé de le faire, maître. Hors de chez toi, je ne suis pas capable de distinguer un Lapon d'une Laponne. Hommes et femmes portent tous la même culotte de peau, la même veste de peau, le même bonnet de peau. Ils ont d'ailleurs autant de moustache les uns que les autres.

Le fermier et son troupeau campaient sur les monts Akkanas, à quelques lieues de Karasjok.

Chassés des bois par la faim, les loups se montraient cet hiver-là, plus audacieux que de coutume. Ils erraient par bandes sur le champ de neige, escortés ou commandés par un fauve de grande taille, habillé de poil gris comme les loups de Sibérie.

Malgré les chiens, malgré les gardiens, les bêtes de Ladjé avaient horreur à souffrir du voisinage des carnassiers. Ya, dépouillé par le "coquin gris" d'un de ses rennes de course les mieux dressés, jura de se venger, regrettant que la couche de neige ne fût pas assez épaisse pour lui permettre de chausser ses patins longs de six pieds. Sur ses "skiss" Ya devançait le plus rapide des chiens de la ferme.

Sur la glace d'un lac voisin, il dressait, un jour, un jeune renne à obéir aux commandements de la guide, quand une neige, d'abord fine comme la farine sortant d'une bluterie, puis épaisse comme des plumes de gelinottes, se mit à tomber en telle abondance qu'il abandonna ses exercices de dressage. Comme il arrivait sous la hutte, Ladjé — en Laponie les hommes

seuls cultivent l'art culinaire — retirait du foyer une marmite pleine de viande.

—Assie ast-toi et mange, dit le fermier. Je pense que les loups ne vont pas tarder à faire de nouvelles victimes. Dès que la neige tombe, on les voit apparaître.

—J'espère bien, dit Ya.

En ce moment, la jeune fille qui gardait les rennes se mit à crier au loin :

—"Gumpe lae bolsuin" (le loup est derrière les rennes!)

Bientôt tous les domestiques couraient vers la hutte, hurlant tous à la fois :

—"Gumpe lae bolsuin! Gumpe lae bolsuin!!"

A ce cri redoublé, on a vu des Lapons quitter l'église où le prêtre bénissait leur mariage, pour donner la chasse aux ravisseurs.

Ladjé laissa tomber la cuiller en bois dont il était armé pour s'emparer d'une hache. Ya chaussa rapidement ses "skiss," pendant que les chiens couraient sus aux fauves, escortés des domestiques.

La servante qui avait donné l'alerte raconta, tout essoufflée :

—J'ai voulu les effrayer, les brigands, quand je les ai vu rôder autour du troupeau, mais j'ai dû reculer devant les crocs du "coquin gris" qui marchait en tête des assaillants.

—Le "coquin gris"? interrogea le Français.

—Oui. Je l'ai vu... et de bien près. Il a les dents longues comme ton couteau, Ya!

—Nous les mesurerons, assura sans fanfaronnerie le colosse.

Il jeta son fusil sur son épaule et suspendit à son cou une sacoche pleine de langues fumées décidé à poursuivre le fauve aussi longtemps qu'il le faudrait pour venger la mort de son renne favori.

Chaussés de leurs patins, Ya et Ladjé se dirigèrent vers le troupeau et apprirent

des domestiques que les loups avaient réussi à chasser vers le nord une cinquantaine de bêtes. Ils se lancèrent à la poursuite des fauves, dans l'espoir de ramener à la ferme les rennes épouvantés.

Ya, excité par l'envie d'une rencontre avec le "coquin gris," se laissa glisser sur le flanc d'une colline, soutenu par son "skistar" (long bâton pourvu, à l'extrémité, d'un disque horizontal qui l'empêche d'enfoncer dans la neige.) Dans sa course enragée, il évitait les fûts blancs des bouleaux par des bonds rapides exécutés à l'aide de la longue tige des sapins, roulant entre ses doigts comme une simple canne de bâtonnist.

Un peu ému de la hardiesse de son compagnon, Ladjé, qui le suivait à distance, s'aperçut que Ya s'arrêtait et se penchait sur le sol.

Il le rejoignit à la hâte et le trouva près d'un renne expirant :

—Regarde, maître, regarde. Le brigand vient encore d'égorger l'un de mes rennes. Ah! je jure que ses oreilles vont faire la connaissance de mon couteau, elles aussi.

D'une formidable poussée de son "skistar," il fit presque l'ascension d'un tertre qui lui cachait le ravisseur.

Quand son grand corps se silhouetta en noir sur le sommet du monticule, il poussa un juron et se laissa choir dans la plaine où il venait d'apercevoir le grand loup, couché sur le ventre, tétant le sang chaud d'une nouvelle victime.

Lourd de mangeaille, le fauve regarda venir l'homme, les lèvres retroussées, le mufle tendu, hésitant entre le combat et la fuite.

La stature de Ya, la rapidité de sa course, son "skistar," menaçant, en imposèrent cependant à la bête qui détailla en bonds courts et précipités. Poursuivi par

le Français qui, dans sa folie de vengeance, oubliait de lui trouer la peau d'un coup de fusil, le "coquin gris," cherchait à s'alléger des quartiers de renne rendant sa retraite plus difficile. A chaque éternûment de la bête, à chaque effort d'expulsion, Ya ricanait derrière lui :

—Trop tard, mon vieux, trop tard! Tu me rendras toute la viande que tu as volée depuis que ta mère, la femme du diable, t'a mis au monde, que tu n'échapperais pas à mon couteau.

Les "skiss" du Français sifflaient sur la neige et le loup, les poils hérissés, s'allongeait sur le sol comme un lévrier prêt à saisir un lièvre.

Le "skistar" de Ya n'était plus qu'à dix mètres du fauve quand à la plaine succéda un monticule hérissé de rochers.

En quelques foulées puissantes, la bête reprit avantage sur son ennemi qui, furieux, faillit donner de la tête contre un dieu scandinave, un dieu-pierre, dont la tête à peine ébauchée sembla se moquer de lui.

Quand il arriva au sommet, Ya aperçut le loup bondissant sur une neige épaisse où il enfonçait comme dans de l'ouate. Il but une gorgée d'eau-de-vie à la gourde qui ne le quittait jamais et se lança sur la pente en poussant un formidable hurra qui eut pour effet d'augmenter les efforts du fauve.

Ya gagnait de vitesse son ennemi. Ya, les yeux brillants, jouissait déjà de la joie qu'il allait éprouver en enfonçant son couteau dans les cairs un peu résistantes de la bête, quand le "coquin gris" parvint, en deux ou trois coups de reins, à gagner un bac dont la surface unie était barrée d'une ceinture de rochers.

—Nous serons très bien, là, pour vider notre querelle, pensa le colosse.

Cinq minutes après, Ya levait son bâ-

ton sur la nuque du fauve et... Ya tombait à la renverse.

Jugéant toute fuite impossible, le loup venait de s'arrêter, montrant les crocs.

Surpris, ne pouvant éviter l'abordage, Ya avait roulé sur le sol.

Quand il revint de sa surprise, Ya sentit les crocs du fauve plantés dans la double peau de renne dont il était revêtu. Couché sur le ventre, et sachant qu'il n'exposait aux morsures que les parties les plus charnues de son individu, le colosse, sans trop de précipitation, saisit le couteau pendu à sa ceinture et se releva à temps pour éviter une nouvelle attaque de l'ennemi. Sous son poing brusquement tendu, l'arme s'enfonça jusqu'au manche dans l'épaule de la bête qui s'enfuit, hurlant de douleur.

Et la chasse recommença sur la pleine sauvage et glacée.

Epuisé par sa blessure, le loup faiblissait.

Ya, tout en sueur, jeta son fusil sur la neige pour augmenter la vitesse de sa course.

Dans sa rage de vivre, le fauve, menacé par le sifflement des skiss qui se rapprochaient de plus en plus, accéléra sa marche. Alors Ya se dévêtit de sa peau de renne, lança au loin son bonnet et, cheveux au vent, le poing toujours armé de son couteau ensanglanté, se précipita avec furie sur son ennemi.

D'un coup de skistar, il l'abattit dans la neige.

Comme le fauve retroussait encore ses babines souillées, d'écume pour mordre avant de mourir, Ya campé sur ses 'skiss,' Ya jouissant de son triomphe, se mit à faire le procès du "coquin gris".

—Tu as les reins cassés, coquin! Ça t'apprendras à me mordre par derrière. Oh! tu peux ouvrir la gueule. Ta vilaine

langue ne lèchera plus le sang de mes rennes. C'est mon couteau qui va se régaler maintenant."

Dans la prunelle dilatée du loup, le brave Ya crut deviner sans doute un reproche, formulé en la mimique que comprennent tous les êtres, car il ajuta :

—Tu m'as volé la meilleure de mes bêtes, brigand! car tu es un voleur un assassin, un fils du diable!

Ya accompagnait chaque injure de coups de couteau qui firent passer le "coquin gris" de vie à trépas.

Quand le lendemain matin, Ya fit son entrée sous la hutte, il portait sur ses épaules la fourrure dégouttante de sang de son ennemi.

Il dit à la servante qui avait crié "Gumpe lae bolsuin" (le loup est derrière les rennes) :

—Tu as menti, femme, il n'avait pas les dents aussi longues que mon couteau.

III

Szuvée.

Le lendemain du triomphe de Ya sur le "coquin gris," Ladjé et ses domestiques se dispersèrent de tous côtés à la recherche des rennes qui s'étaient éloignés du troupeau.

Le fermier, après huit heures de course sur ses "skiss" arriva à nuit tombante chez un parent de sa femme.

On ne lui avait pas offert d'eau-de-vie de bienvenue que, déjà, le maître de la maison le rassurait sur le sort des bêtes égarées.

—Je domptais, dit-il, un renne blanc pour ma fille, quand j'aperçus, au loin, sur la neige une tache grise qui me parut suspecte. Cela semblait se mouvoir et grossissait à chaque instant. Comme nous avons

déjà reçu la visite des loups, je crus à une attaque de nos ennemis et criai : "Gumpe lae bolsuin!" Mes domestiques et mes chiens arrivaient près de moi quand je reconnus que les assaillants n'étaient que de pauvres rennes, effrayés sans doute par quelque apparition des "fils du diable." Cinq minutes après, les flancs mouillés de sueur, la bave aux naseaux, les bêtes se précipitèrent au milieu de mon troupeau en lui inspirant une véritable panique. Tes rennes avaient dû fournir une longue course, mon cher Ladjé, si j'en crois leur fatigue. Ils étaient à peine en sécurité au milieu des nôtres qu'ils se couchèrent sur le sol, les jambes tendues, léchant la neige.

—Tu es sûr que les bêtes que tu as recueillies sont à moi?

—Parbleu! elles portent un arc sur l'oreille gauche. Dans l'Akkanas, tout le monde connaît la marque, mon cher Ladjé! Tu es si riche!

—Riche! Je le serais bien davantage si les voleurs n'effaçaient pas mon chiffre sur les bêtes qui s'évadent de ma ferme. L'an dernier, un brigand de Koutokaeino m'a égorgé douze mâles à peine adultes.

—Tu connais le voleur?

—Oui, il est d'ailleurs facile à reconnaître. Il lui manque une oreille... depuis.

—Ah!

—C'est mon domestique Ya qui la lui enleva d'un coup de couteau, pour lui apprendre le respect des marques en général, et de mon signe en particulier.

—Conte-moi ça, Ladjé.

Le maître de la maison disant : Conte-moi ça," les servantes vinrent s'asseoir autour du foyer, les jambes croisées. Le maître ne chercha pas à leur reprocher leur curiosité. tant les Lapons nomades, isolés en leurs campements, sont friands de nouvelles et de récits, sous leur hutte le passant est toujours reçu avec les plus

grands égards, parce qu'il est le messager de l'inconnu.

L'année dernière, dit Ladjé, à peu près à pareille époque, les loups dispersèrent mon troupeau et il me fallut plus de huit jours pour rassembler les fuyards. Je croyais que toutes mes bêtes étaient de retour au logis quand mon domestique Ya entra sous ma tente.

—Nos plus jeunes rennes de course manquent à l'appel, maître, me dit Ya. A coups de ciseaux je les avais marqués d'une grande croix sur les reins, afin de les reconnaître plus facilement dans le tas. Je ne les vois plus. D'ailleurs, le "boîteux" n'a pas répondu à mon coup de sifflet. Et le "boîteux" et moi, nous sommes deux amis.

—Douze rennes perdus! Tant pis, Ya! Les loups les ont mangés, sans doute, depuis huit jours qu'ils ont disparu. Contentons-nous de faire bonne garde, mon garçon!

—Les loups! répliqua Ya. Jamais loup ne fut capable de mettre les crocs sur le "boîteux." A partir du jour où je lui raccommodai sa patte cassée, à l'aide de deux planchettes de bois, il devint le plus agile de nos jeunes coureurs.

—Alors, tu penses?

—Je pense que c'est un loup de Koutokaeino qui a fait le coup, un loup à deux pattes, un loup baptisé. J'ai entendu parler d'un coquin, marchand de fourrures et de peaux, qui demeure là-bas tout près de l'église; j'ai grande envie de lui faire une petite visite.

—Comme tu voudras, Ya!

—Là-dessus, mon domestique chausse ses skiss et se rend à Koutokaeino.

—L'entre chez le marchand, qui ne le connaît pas, et lui demande s'il n'a pas de fourrures à vendre. L'autre le croit un négociant norvégien, déficèle devant lui

tous ses ballots et lui dit :

—Choisis.

—Ya examine la marchandise. Puis :

—Tu n'as pas de peau de rennes non préparées ?

Le marchand lui montre alors des cuirs saignants, et mon domestique recon-
sait alors les dépouilles de mes bêtes.

—Ça te convient ? demande le mar-
chand.

—Oui, coquin ! Je les choisis parce
qu'elles sont marquées d'une croix. Les
rennes que tu as volés appartiennent à
mon maître Ladjé. Tu as vu le signe
qu'elles portaient sur l'oreille gauche,
n'est-ce pas ?

Protestatiouss du voleur. Colère de Ya.
Mon domestique, qui n'est pas patient,
d'un coup de poing renverse le marchand
sur ses ballots. Des voisins veulent se mê-
ler de la querelle, mais Ya sort son cou-
teau et dans la bagarre, coupe une oreille
au marchand.

Quand les gens de Koutokaeino songè-
rent à lui donner la chasse en traîneau,
mon domestique avait fait plus d'une lieue
sur ses "skiss."

Le plus amusant de l'affaire, c'est
que le marchand menacé par Ya de la per-
te d'une autre oreille — la dernière —
m'envoya le prix des bêtes volées."

Un domestique bien précieux que tu
as là, Ladjé. J'ai entendu dire qu'il vient
du Sud, que c'est un Français.

—Oui. Il a habité Paris.

—Paris !

Toutes les faces lapennes se tournèrent
vers Ladjé l'interrogeant de leurs petits
yeux vifs prisonniers d'un laeis de rides,
et le fermier, tout fier de posséder un do-
mestique tel que Ya, voulut bien expli-
quer :

—Paris, où les hommes vivent dans des
huttes qui, perchées les unes sur les au-

tres, s'élèvent jusqu'au ciel, comme si la
terre n'était pas assez vaste pour contenir
tout le monde.

Il y eut un silence et, fixant des flam-
mèches qui léchaient les branches de pins
suant leur résine dans l'âtre, ces primitifs
eurent la fausse vision d'une ville de rê-
ves, d'une ville or et bleu, couleur de so-
leil et couleur de mer.

—Pourquoi ton domestique a-t-il quitté
Paris ? demanda une servante.

—Je ne sais pas... Mais assez bavardé,
dit Ladjé en chaussant ses patins de bois
qu'il avait, en entrant, déposés au seuil de
la hutte. J'ai promis à ma femme un
prompt retour ; demain est jour de Noël.
La nuit est belle. Je vais regagner la fer-
me. Au revoir, dans quelques jours mes
domestiques viendront chercher les rennes.

Précédé de ses deux chiens favoris, le
fermier marchait depuis plusieurs heures
quand il arriva sur les bords du torrent si
inutilement explorés par les domestiques
du négociant Lind. Les traces laissées par
les loups sur la neige attirèrent son atten-
tion et il allait, par prudence, siffler ses
chiens, quand un double aboiement lui fit
se précipiter sa course. Cinq minutes après,
il aperçut, au loin, une mêlée d'ombres
bondissantes. Les fauves venaient d'atta-
quer et de dépecer ses deux favoris. At-
tristé par la mort de ses chiens, étonné de
cette brusque attaque, il restait immobile
sur le lieu du combat, penché sur la boue
sanglante, quand il crut entendre les va-
gissemests d'un nouveau-né.

Un peu effrayé par ce miaulement, si
faible si plaintif, qui rendait la solitude
plus terrifiante autour de lui, il eut d'a-
bord envie de fuir. Puis, plus calme, il
pensa :

—C'est un "illparoschi" qui demande
le baptême ! Quelque pauvre fille a sans
doute abandonné le pauvre petit dans la

neige. On a beau leur faire croire que les petits "illparoschi" ne meurent jamais, finissent toujours par attirer l'attestation des passants et dénoncer les coupables, les mauvaises mères n'en continuent pas moins à abandonner les pauvres petits êtres. Bien plus, elles prennent parfois la précaution de leur couper la langue de crainte de révélations. Les prêtres chrétiens font une bonne oeuvre en combattant cette vieille superstition qui nous reste de nos vieilles croyances scandinaves. Ah! les vilaines femmes qui font mourir leurs petits! Ah! si j'avais un enfant, moi! A la maison, j'ai bien mon neveu Mellet. Mais c'est mon neveu ce n'est pas mon fils.

Un second vagissement, qui semblait sortir de la rivière même, le fit reculer d'horreur. Ladjé n'était pas loin de croire, lui aussi, à la légende des "illparoschi." L'enfant abandonné devait sans doute par miracle, se maintenir à la surface de l'eau!

Une nouvelle plainte plus distincte, plus douloureuse, le délivra de toutes ses frayeurs. Il se pencha sur la rive et aperçut sur les bords du torrent un objet aux contours indécis, enclavé entre deux énormes g'çons.

Dénouant son lasso enroulé autour de lui, il fit un noeud coulant qu'il lança sur la "chose."

La "chose" amenée à lui, il vit, sous les étoiles, un berceau garni de fourrures blanches, un berceau de riche, sertissant une ravissante figure de bébé. L'enfant avait deux petites larmes sur ses joues rosées par le froid. Ladjé le baisa pour le calmer, puis, songeant que le petit abandonné avait peut-être besoin d'un prompt secours il se mit à huler tous les cris que comprennent les pasteurs de rennes.

L'aube éclairait d'une lumière grise, comme ouatée la plaine de neige immense.

triste, inhabitée.

Les appels du fermier restaient sans réponse.

Il prit le berceau sous son bras et, protégé par un violent coup de "skistar," il se mit à glisser sur ses "skiss" avec une vigueur qui l'étonnait.

Arriverait-il assez tôt à la ferme pour sauver l'"illparoschi"?

A l'exemple de Ya poursuivant le fauve, il s'allégea de son bonnet pour courir plus vite. Il allait se dévêtir de ses fourrures quand une inspiration — comme il en vient aux mères — lui fit ralentir sa course. Il déposa son fardeau sur la neige, s'agenouilla et arracha les courroies attachées à la capote du berceau. D'un coup de couteau, il fit une balafre dans la peau du renne qui lui servait de surtout, puis, les mains tremblantes, le geste précautionneux, il souleva les fourrures qui protégeaient le corps blanc, le corps frêle. Vite, bien vite, par crainte du froid, il saisit le petit, tiède encore, enveloppé de ses linges fins, et le blottit contre sa poitrine. dans le nid moussu, formé par la double toison des peaux de rennes. Et, libre de ses mouvements, il reprit sa course, abandonnant le berceau.

Quand il faiblissait, quand la sueur dégouttait de sa chevelure flottant comme la crinière d'un poulain lâché, il pensait :

—L'oiselet peut mourir de faim, par ma faute... par ma faute!

Bois, vals et monts, il franchissait tout de la même allure endiablée.

Contre son coeur, l'âme née s'agitait remuait jambes et bras, et le rude Lapon était heureux, heureux comme une mère qui va mettre au monde l'enfant depuis longtemps attendu.

Bientôt apparurent les tentes en cônes du campement et les nombreux troupeaux formant des taches gris roux sur le sol,

ressemblant de loin à des feuilles mortes tombées sur la neige. Et les chiens flairant leur maître aboyèrent. Des banderoles de fumée montaient des toits de peau dans l'air calme.

Ladjé poussa un cri de joie, et, traversant les troupeaux qui s'enfuirent apeurés, bondissants, il arriva auprès des huttes en un tourbillon de chiens caressants. A la vue du fermier qui accourait cheveux au vent, les serviteurs s'empresèrent ; :

—Qu'y a-t-il, maître ?

—Qu'as-tu ? demanda môr Ladjé, attirés hors de sa tente par les aboiements des dogues.

—Laissez-moi, dit-il rudement. Et toi, femme, rentre vite et fais chauffer du lait.

Il distribua quelques coups de "skiss" aux chiens dont l'amitié était par trop expansive, puis entra sous la hutte.

—Qu'as-tu donc ? demanda de nouveau la fermière. Jamais je ne te vis semblable visage. Tu n'as rien fait de mal, n'est-ce pas ?... Mais peut-être es-tu malade, mon pauvre homme ?

—Malade ! non môr. Et je suis trop bon chrétien pour être nuisible à mon semblable. Je vais te causer une jolie surprise, mon amie ! Et te faire un beau cadeau de Noël. Au fait, tiens ! je ne puis pas plus longtemps exciter ta curiosité.

Et plongeant la main dans le nid où dormait le petit "il'paroschi" ; il montra à sa femme le paquet rose et blanc.

Môr Lanjé s'en saisit, pourpre d'étonnement et de joie.

—Ah ! mon Dieu ! un enfant ! un tout petit enfant ! Qui te l'a donné, Ladjé ?

—On ne me l'a pas donné. Je l'ai trouvé !

—Trouvé ?

—Oui, dans la neige.

—A qui est-il ?

—A nous.

—Comment, à nous ?

—On l'a abandonné. Il est donc à nous.

Pendant que le fermier racontait comment il avait découvert le berceau, l'enfant, repu de bon lait chaud et de moelle de renne s'endormit sur les genoux de la Laponne.

A la même heure, la pauvre Mme Lind sanglotait devant le berceau vide, agenouillée dans la neige rosée de sang.

IV

Le Baptême

Le campement de Ladjé se composait de plusieurs tentes en peaux de rennes assez confortables. La plus grande servait pendant le jour de salle commune. La nuit, elle devenait la chambre à coucher des maîtres. Les domestiques, hommes et femmes, dormaient dans des logis distincts, situés à droite et à gauche de la demeure principale. Seul des valets, Ya possédait son "home," une cabane faite de branches entrelacées et tapissée à l'intérieur de peaux de bêtes. Les chiens, eux, s'allongeaient près des foyers, tantôt ici, tantôt là, au gré de leur fantaisie ou selon la sympathie que leur inspiraient les dormeurs.

La colonie avait fort à faire pour défendre son chez-lui de l'invasion de ses trop nombreux amis. Il y avait chaque soir, de véritables batailles à sa porte, tant était grande l'affluence des chiens désireux de partager sa couché. Ya en hébergeait six, sans compter "Belleville," le dogue de garde, toujours assis sur son train de derrière, à l'entrée de la cahute, quand le maître n'était pas là. Les six premiers qui parvenaient, de vive lutte, les oreilles en sang, à pénétrer dans la cahute,

devenaient les hôtes du Français pratiquant si largement son hospitalité de nuit qu'il s'éveillait tous les matins enfoui dans les toisons de ses camarades de chambre.

A cette fréquentation par trop immédiate des chiens, Ya gagnait bien quelques puces, mais Ya n'était pas homme à s'occuper de si peu. Il semblait même, tant il laissait croître son individu en toute liberté, professer le mépris des soins de toilette les plus rudimentaires.

Ce jour de Noël où Ladjé avait fait cadeau d'un enfant à sa femme, en déposant sur ses genoux sans autre forme de procès, un bébé déjà vieux de quinze jours, les domestiques fêtèrent longuement la naissance du Christ. Le maître dut même mettre fin aux libations qui se prolongeaient un peu trop à sa guise.

Quand Ya et les autres domestiques lapons eurent regagné leurs couchettes de peaux, môr Ladjé se dirigea vers un point de la hutte et souleva les fourrures amoncelées sur un coffret en bois.

—Dieu soit loué! mon ami, la "petite gelinotte" dort bien tranquille. Quand les domestiques, arrivés à l'improviste, ont failli nous surprendre en contemplation devant elle, je l'ai cachée à la hâte sous ses couvertures. Elle n'est pas aussi ridée que les enfants lapons, maître. Je suis sûre qu'elle n'est pas de notre race. Oh! le joli petit amour! Mon petit soleil!

Et, prenant l'enfant toujours enveloppée de ses fourrures, la Laponne vint s'accrocher devant le foyer, suivie de son mari qui songeait, chagrin :

—Oui, mais elle n'est pas à nous. Pourquoi cacher la vérité à nos gens, femme?

—Nous dirons que nous venons de l'adopter, mon ami.

—Si sa mère l'a perdue, devons-nous la

garder, môr?

—Une mère ne perd pas son enfant. Puis, sois tranquille! La mère ne "ontre-tésor" est quelque fille de la ville, quelque foile tête de Koutokaeino. Elle doit être bien heureuse d'en être débarrassée pour la sauvegarde de son honneur. Décidément, Ladjé, les hommes qui dorment sous des toits qui ne boguent pas sont bien à plaindre. Ils vivent un peu pour eux et beaucoup pour les autres.

—La mère, une gueuse! Tu n'as donc pas regardé les langes si finement travaillés. Et le berceau! Si tu avait vu le berceau que j'ai abandonné sur la neige! Il est tout enguirlandé de fleurs en écorce de bouleau collées sur le bois. C'est une fille de riches! te dis-je.

—Enfin, mon pauvre homme, si ses parents viennent la réclamer, nous la rendrons.

—Oui, nous la rendrons.

—Tiens! regarde-la qui s'éveille. On dirait qu'elle nous sourit. Elle a des yeux couleur ciel de mai. Oh! si on doit nous la prendre, que ce soit le plus tôt possible. Je l'aime déjà tant!

—Moi aussi je l'aime. Je l'ai cueillie toute blanche et frêle, mourante comme un lys dans la neige. Quand je la portais sous mes fourrures, je me sentais tout heureux.

—C'est notre cadeau de Noël, mon homme. Mellet, lui, a mis ses souliers près du foyer, et demain, il les retrouvera sous un monceau de petites pirogues, de lassos bons à prendre les mouches, et de rennes en bois. Qui sait! Ladjé, c'est peut-être notre jouet à nous que le bon Dieu a mis sur ton chemin?

—Ma pauvre femme, dit le fermier attristé, Dieu est bien cruel de ne pas nous donner d'enfant.

Penchée sur l'étrangère, môr devient ré-

veuse, n'apercevant plus les flammes du foyer qu'à travers les larmes qu'elle cachait à son mari. Puis, se redressant :

—Me voilà devenue vieille, Christ ne voudra pas nous punir si nous gardons cet enfant.

—Le garder ?

—Oui, tant qu'on ne viendra pas nous le réclamer.

—On ne viendra pas, si je me tais sur mon aventure.

—Ne dis rien, Ladjé. Une mère qui perd son enfant peut bien le rechercher si elle en a fantaisie.

—Nous avons Mellet, insinua le fermier.

—Mellet ! Il a déjà quatre ans, Mellet. Quand ma pauvre sœur nous le confia, en mourant, il courait déjà sur ses skiss. Je ne peux pas l'aimer comme si je l'avais eu tout petit, tout petit. Vois-tu, Ladjé, j'ai besoin de veiller sur cette petite gelinotte, de la prendre dans mes bras, de la caresser, de la voir pleurer, de croire qu'elle est à moi, de veiller, seule, sur sa santé. Ça me consolera, Ladjé ! Je t'en prie, Ladjé !

—Oui, mais...

—Tu sais bien qu'elle sera toujours heureuse chez nous. Nous la ferons riche. Nous ne lui causerons aucun dommage en l'aimant bien.

—Elle saura tout, plus tard, nous n'avons pas le droit...

—Ah ! plus tard ! C'est loin, plus tard. Tiens, mon homme, si tu étais bon, tu n'irais pas trouver le juge de Koutokaeino.

—On me punira, quand on apprendra...

—On ne saura rien. Nous dirons qu'elle est fille de notre frère et que nous la gardons avec nous pour tenir société à Mellet.

—D'ailleurs, la semaine prochaine nous dirigerons nos troupeaux vers leurs pâturages d'hiver, près de la Laponie russe.

Là-bas, nous n'avons rien à craindre. Tiens ! regarde comme elle est belle.

En dernier argument, maîtresse Ladjé démaillota l'enfant et exposa son petit corps nu à la lumière caressante du foyer :

—Vois ses petits pieds, et les ongles si délicats qu'ils ressemblent à des brindilles de fleurs collées sur la chair rose ! Vois ses jambes, et les nids à baisers creusés sur les bras grassouillets. Ah ! mon homme, qu'elle est belle, qu'elle est forte ! Comme nous l'aimerons !

—Demain, nous annoncerons à nos domestiques qu'elle est à nous, bien à nous. J'ai eu si peur, ce soir, quand nos chiens allaient rôder autour de sa cachette ! Elle a compris qu'elle devait se taire, ma chérie ! nU cri, et elle était perdue pour nous. Ya et les autres auraient voulu savoir d'où elle venait, et tu ne sais pas mentir, mon pauvre homme ! Tandis que maintenant !

—Si nous consultons Ya ?

—Je ne veux pas. Ya est un brave garçon qui nous est attaché, mais il nous conseillerait d'avertir le juge. Il n'a pas de raison d'aimer mon petit trésor comme nous l'aimons déjà.

—Demain nous prendrons une décision, femme. Allons dormir.

—Attends que je regarde si Mellet n'est pas éveillé. Tu ne fais que bavarder ce soir, toi si peu causeuse d'habitude."

Comme le fermier s'approchait du tas de fourrures où reposait son neveu, Mellet rejeta les peaux de rennes qui l'enveloppaient, criant :

—Je le tiens, le petit Jésus !

Et il sauta à terre, s'accrochant des deux mains au surtout du fermier.

Complètement éveillé, il s'aperçut de sa méprise et, les poings sur les yeux, ses cheveux noirs dressés sur la tête comme des poils de sanglier, il s'avança vers le

foyer, enfoui, comme un clown, dans une sorte de sac qui le préservait du froid.

—Ah! il est venu, dit-il, penché sur les jouets que les domestiques avaient fabriqués à son intention.

Il saisit une pirogue et, l'examinant de mauvaise humeur, avoua :

—J'ai fait mon possible pour ouvrir les yeux, toujours... Pas pu. Il est venu pendant ce temps-là.

Puis, levant le front pour voir tante Ladjé lui sourire, il aperçut le corps blanc de la petite abandonnée.

Il laissa choir son jouet, et, les doigts écartés, les yeux brillants de satisfaction, riant d'une oreille à l'autre :

—Ça aussi! Oh! qu'il est joli, le bébé que m'a apporté Jésus!

Môr Ladjé se taisait.

Vaincu par les regards de supplication de sa femme, le fermier répondit :

—Ça aussi, mon petit Mellet. C'est une petite soeur que tu aimeras bien et qui jouera toujours avec toi.

Le lendemain, à l'aube, Ladjé heurta à la porte du Français :

—Ya, debout, mon garçon. Debout!

Un grognement de mauvaise humeur, des aboiements de chiens, répondirent à l'appel du fermier. La langue empâtée par les verres d'eau-de-vie absorbés la veille, Ya interrogea :

—Qu'est-ce que tu veux, maître?

—Lève-toi. Nous allons à Koutokaeino.

—Laisse sortir de dessous les chiens et je vais t'ouvrir.

Le colosse se faisait toujours une fête d'aller à Koutokaeino. Il lui arrivait parfois de disparaître pendant plusieurs jours du campement, et son maître ne s'inquiétait pas de son absence. L'ancien Parisien éprouvait, de temps à autre, le besoin de vivre de l'existence des villes. Toutefois il ne rentrait jamais sous la hutte sans avoir

gratifié les Lapons sédentaires de quelques bonnes bourrades en souvenir de sa visite. Vaincu, jadis, dans cette bataille d'appétits et d'égoïsmes qu'on nomme la société, le Français était tout heureux de se venger de ses mécomptes sur des civilisés.

Quand il apparut sur le seuil de son taudis, entouré des chiens qu'il avait hospitalisés, Ya était en belle humeur.

Il demanda :

—Allons-nous couper l'autre oreille au voleur, maître?

—Il s'agit de tout autre chose, mon ami... de tout autre chose. Nous allons baptiser quelqu'un.

—Qui donc?... Je ne vois pas.

—Pendant la nuit, mon frère, qui est malade, m'a envoyé sa fille née depuis peu. Si bien que j'ai deux enfants, moi qui n'ai pas le bonheur d'être père. Le domestique a oublié de me dire si l'enfant est baptisé. Nous irons aujourd'hui rendre visite au pasteur. Prépare les traîneaux et nos coureurs, Ya.

—Je vais d'abord voir la petite fille, maître. J'attellerai ensuite Tempête, Bouleau et Ouragan, nos rennes couleur de neige. Ils n'en ont pas de pareils à Koutokaeino, pas un poil noir dans leur toison.

Devant le "komse" patiemment et naïvement sculpté qui, dans la maison de Ladjé, attendait depuis si longtemps un petit locataire, le Français, d'un mot, témoigna son admiration :

—Elle ressemble à une petite Parisienne, maître.

—Elle est pourtant la fille de mon frère, s'empressa d'affirmer Ladjé, inquiet.

—Sans vouloir offenser maîtresse, elle ressemble autant à vos petits bouts de Lapons qu'un chat écorché ressemble à une perdrix. Dieu? qu'elle est forte! Elle me fait mal tant elle me serre le doigt, la coquine. Quelle rude menote!

Et, riant très fort, il ajouta :

—Et dire que vous allez lui donner, ta femme et toi, un nom biscornu qui va me gêner ce petit amour. Comment veux-tu l'appeler, maître ?

—Ma femme veut l'appeler Laïla.

—Laïla ! Moi je l'appellerai Fleur-de-Neige puisqu'elle a poussé chez nous, une nuit de Noël.

A Koutokaeino, après l'entrée triomphale de la petite caravane à travers la ville, Ladjé déclara au pasteur que la petite fille était sienne.

Devant l'église, Ya gardait les équipages de la convoitise des civilisés. Son absence permit au fermier de mentir avec assez de sang-froid.

Il y eut, au retour, grande ripaille au campement. Langues de rennes, cuissots, rôtis de filet, fumaient dans de gigantesques plats de bois. Les bouteilles d'eau-de-vie passaient de mains en mains. Maîtresse Ladjé, qui ne buvait pas, paraissait tout aussi émue que ses domestiques, tant elle était heureuse d'avoir un tout petit enfant à aimer.

V

La Coquetterie du Renne

Avant de diriger ses troupeaux vers leurs pâturages d'hiver situés sur les confins de la Laponie russe, loin des côtes et des fjords, sous un climat plus tempéré, Ladjé songea à assurer la fortune de sa fille d'adoption. Une vieille coutume Laponne veut que tout enfant qui vient d'être baptisé reçoive en cadeau une renne femelle.

La descendance de la bête, marquée au chiffre du nouveau-né, appartient de droit et de fait au marmot devenu adulte. En riche fermier qu'il était, Ladjé offrit à

Laïla — qui ne refusa pas et pour cause — dix bêtes choisies par Ya. Grâce à cette libéralité, la petite abandonnée pouvait devenir, au bout de quelques années, suzeraine d'un millier de rennes, si les loups n'endommageaient pas trop sa dot en herbe.

Les bêtes de Ladjé portant sur l'oreille gauche l'empreinte d'un arc le Français poinçonna le troupeau de Fleur-de-Neige d'une rosace grossière répétée sur chaque oreille droite de dix femelles. Bien plus, il imprima cette marque sur tous les objets destinés à la petite fille : cuillers en bois, couteau, skiss et traîneaux.

Chargée de tout ce que possédait le fermier, la caravane se dirigea vers l'intérieur des terres à petites journées. Le soir, les nomades plantaient les tentes à la hâte et bivouaquaient tant bien qu'émal.

Habitué aux grands froids, les Lapons ne souffraient guère de leur installation sommaire, Ya, par contre, regrettait sa hutte des environs de Karasjok. Aussi couchait-il le plus souvent sous son traîneau renversé, patin en l'air. Sous la garde de Belleville, assis sur son train de derrière, le colosse pouvait reposer en toute sécurité. Il lui arrivait parfois de s'éveiller sous deux pieds de neige, mais son lit n'en avait été que plus chaud.

Après quinze jours de marche, les troupeaux flairèrent leurs pâturages d'hiver et partirent, un matin, au grand trot, laissant en arrière le fermier et le Français l'un chargé d'un sac en peau où sommeillait Mellet l'autre portant en bandoulière le berceau qui servait d'écrin à la précieuse petite personne de Fleur-de-Neige.

Maîtresse Ladjé n'aimait guère à se séparer de sa fille d'adoption, mais dans les passages malaisés elle consentait à la confier aux soins du colosse. Ya, qui en temps ordinaire était le plus aventureux des no-

mades nordlandais, devenait alors d'une prudence comique. Il allait de l'allure calme, précautionneuse et digne d'une jeune fille qui se rend à la messe sous les regards de ses galants.

Le maître et les domestiques parlaient de l'éducation des rennes — le perpétuel sujet des conversations laponnes — quand Mellet, éveillé par la marche, se dressa debout dans son sac et s'accrocha des deux mains à la longue chevelure du fermier.

— Bonsoir, Ya, dit le petit garçon.

— Bonsoir, Mellet. Tu as l'air d'un diabolin qui sort de sa boîte. Tu vas te geler le bout du nez. Cache-toi vite dans ton nid.

— Appelle Belleville. Je veux jouer avec lui.

Le chien lapon, une forte tête aux yeux fauves, au long panache, qui folâtrait devant les voyageurs, vint, de lui-même, mordiller le sac où nichait Mellet.

Ladjé continua :

— Mon cher Ya tu es bon serviteur et fort expert en le dressage des rennes ; mais tu ignores beaucoup de choses touchant les moeurs de ces animaux. Tu ne les observes pas comme moi. Tu ne vois en eux que de bons coureurs ou d'excellents morceaux de viandes destinées à bouillir dans notre marmite.

— J'avoue que leur lait se métamorphose en fromage que j'apprécie ; j'avoue aussi que sans leur toison nous nous ruinerions en achats d'étoffes chez les marchands de Koutokaëino.

— Tu ne les crois pas intelligents ?

— Je leur concède une espèce d'intelligence qui ne leur vient d'ailleurs qu'après un nombre incalculable de coups de lanières. Nous leur apprenons à nous servir, je l'avoue, mais ils ne font rien, qui je sache, pour améliorer leur individu.

— Tu te trompes.

— Ah bah !

— Quand son bois est en croissance, le renne choisit la place où il veut faire naître un bourgeon. Du bout de son sabot, il enlève le poil, puis l'épiderme, et frotte jusqu'à ce que se forme sur la boîte crânienne un amas de matière molle et spongieuse qui dans la suite se durcit. Des frottements successifs permettent alors à la coquette bête de donner telle ou telle direction au nouvel ornement que lui a octroyé la nature.

— J'ai toujours pensé, grommela Ya, que nous finirions par doter nos animaux domestiques de tous nos défauts, de tous nos travers. Quand, au dressage, je verrai un jeune renne procéder à sa "frisure", je le condamnerai à quatre heures de traîneau. Après quoi, il oubliera sa tête pour songer à son estomac.

— Tu aurais tort, Ya. Un renne qui se porte bien est toujours coquet.

Mellet, qui s'intéressait fort peu à cette dissertation sur la coquetterie des rennes, taquinait Belleville. Le brave chien s'efforçait de happer le bout du lasso que le petit garçon élevait hors la portée de ses crocs. C'étaient des cris et des aboiements étourdissants. Ladjé allait mettre fin à ce jeu qui exaspérait peu à peu Belleville, quand Mellet se mit à crier :

— Eh ! Karji ! Karji !

Karji était un des domestiques de Ladjé. Gros et massif des poi's clairsemés sur sa face bouffue, il marchait pesamment, la tête dodelinante, de l'allure d'un ours qui se promène sur ses pattes de derrière.

Karji était la bête ridicule de la ferme. Quand une servante appelait : "Eh ! Karji !" toutes les bouches se fendaient d'une oreille à l'autre. Mais les moqueries les p'aisanteries, les tapes d'amitié un peu trop solidement octroyées, ne parvenaient pas à altérer la belle humeur du gros hom-

me. L'énorme couche de graisse qui l'enveloppait le gardait de toute avarie extérieure.

S'il ne se montrait pas habile dresseur de rennes, Karji était le plus intrépide des veilleurs de nuit. Quand tous les autres domestiques du fermier se réfugiaient sous les huttes, engourdis par le froid, il continuait sa ronde autour du troupeau, sans se soucier de la température. Ya disait de Karji en plaisantant :

—La mort sera bien embarrassé pour arriver jusqu'à lui, si les maladies ne le maigrissent pas.

A l'évocation du grotesque Karji, Ladjé et Ya firent un éclat de rire, et Mellet, heurtant ses menottes l'une contre l'autre, cria, debout dans son sac :

—Karji qui fait la bête! Karji qui fait la bête!

—Où vois-tu Karji, Mellet? demanda le Français, qui n'apercevait pas l'énorme domestique.

—Là, dit l'enfant. Il marche à quatre pattes pour me faire peur.

Ya regarda dans la direction désignée par l'enfant, pendant que Belleville, la queue collée aux jarrets, pointait les oreilles et aboyait avec furur.

—Vite, Ladjé, vite. L'enfant vient d'apercevoir un ours. Je ne le vois, mais mon chien n'est pas tranquille. Seul "le gros père blanc" peut lui inspirer semblable effroi. Si nous faisons la rencontre d'un loup, Belleville lui courrait sus!

Au même moment apparut un ours blanc, à cent mètres des voyageurs; il hochait la tête, se demandant s'il donnerait la chasse aux deux hommes que le hasard mettait sur sa route.

—Prends les devants, Ladjé, pendant que j'amuserai le "gros père." Ah! si je n'avais pas Fleur-de-Neige, je lui donnerais la mesure de mon skistar.

Montés sur leurs souliers à neige, les Lapons ne craignent pas le voisinage d'un ours; ils le devançant aisément. Mais le fermier portait sur son dos Mellet, et la prudence lui conseilait de fuir sans s'occuper de Ya, excellent coureur.

Pendant que Ladjé s'élançait en avant, le Français, accompagné de son chien, s'amusa à faire des crochets sur la neige avec les contorsions prétentieuses d'un patineur qui veut étonner la galerie. La galerie, en espèce, ne tarda pas à s'approcher de l'amateur de glissade.

Voyant qu'il avait attiré l'attention du "gros père," Ya prit une direction opposée à celle qu'avait suivie Ladjé. Il eut soin, toutefois, de ne pas décourager le chasseur par une vitesse trop supérieure à l'amble du fauve.

Quand le fermier ne fut plus à l'horizon qu'une tache noire de la grosseur d'un renard, Ya fit un détour, salua l'ours d'un coup de bonnet, et s'élança sur la plaine blanche, suivi de Belleville :

Un quart d'heure après, il rejoignait Ladjé, tremblant et le visage en sueur.

—Qu'as-tu donc, Ya? demanda le fermier.

—Maître, j'ai eu peur.

—Le "gros père" t'a donc donné la chasse de bien près?

Ramenant sur sa poitrine le "komse" qui ballottait sur son dos, le Français souleva les fourrures qui protégeaient Fleur-de-Neige endormie et avoua en un sourire :

—Cette mauviette me semblait joliment lourde!

VI

La Mère douloureuse

Laïla grandit sous la rude protection du Français. Le fermier et sa femme

choyaient beaucoup la petite abandonnée, mais leur neveu Mellet avait droit à une part de caresses.

Ya, lui, était devenu le jouet, la chose de Mlle Fleur-de-Neige. On ne le voyait guère s'éloigner du campement sans qu'il emportât, sur son dos, la petite hotte en cuir, d'où émergeait la chevelure blonde et le minois curieusement éveillé de sa souveraine maîtresse.

L'enfant gagnait, à ces fréquentes excursions sur la neige, une santé robuste et de jolies couleurs sur ses joues potelées. Le colosse, en son désir de plaire à la petite fille, se livrait à des soins de toilette depuis longtemps négligés.

Ladjé le surprit un jour pommadant sa crinière et promenant un peigne à travers les fourrés de sa barbe longue d'un pied.

Ya rougit à la vue du fermier, puis expliqua :

—Fleur m'a dit l'autre jour : "T'aime bien. Ya... mais pas beau, toi." Elle a déjà deux ans, la petite mâtime! Elle m'impose ses volontés. Quand je reviens de la chasse, elle ne veut pas m'embrasser, sous prétexte que j'ai du sang aux mains.

—Tu vas devenir aussi coquet que nos rennes, mon pauvre Ya!

—J'en ai peur, soupira le Français. Enfin, il ne faut pas contrarier les enfants. La vie n'aura que trop vite affligé son pauvre petit coeur aimant. Je parie, maître, que tu songes déjà au temps où tu l'enverras à l'école, loin de nous, dans une ville où on ne l'aimera que pour son argent?

—C'est vrai, mon ami! Il faudra bien qu'elle sache lire, écrire, pour qu'elle ne vienne une demoiselle.

—Sans doute! mais tu attendras que je lui aie appris ce que je sais, moi : courir sur les skiss, lancer le lasso, dresser...

—Tu m'en ferais un garçon, Ya! inter-

rompt le fermier en riant.

—Où serait le mal? Enfin, nous en avons bien encore pour quatre ans à nous aimer, Fleur-de-Neige et moi, n'est-ce pas, maître?

—Oui.

—Alors, ne songeons qu'au présent.

Les nomades campaient à quelques lieues de Karasjok, mais ils allaient bientôt regagner leurs campements d'hiver.

Noël étant proche, Ladjé se rendit à la ville pour acheter les cadeaux que Jésus devait déposer dans les souliers de Mellet et de Laïla.

Dans son traîneau, il emportait un paquet de fourrures et des os à moelle qu'il comptait échanger contre les bibelots du marchand Lind. Ladjé possédait bien deux sacs d'argent, enfouis au pied d'un bouleau, mais il conservait soigneusement les piécettes qu'il léguerait un jour à ses enfants.

En route, il chantait un Noël monotone et nasillard :

Un enfantelet vient de naître
Sur la terre que nous habitons.

Et il songeait à l'enfant qui lui était né un jour de Noël, à la mignonne créature, au lys pur et frêle qu'il avait recueilli dans la neige. Le besoin de maternité dont souffrait sa femme, la riche pastoure, s'était apaisé dans les veilles près du berceau de l'étrangère. Il remerciait Laïla de la joie qu'elle avait apportée sous sa tente et, dans sa reconnaissance, il la rêvait grande et belle jeune fille, vêtue de fourrures blanches, parée d'une ceinture d'argent.

Dans son traîneau, tiré par un renne blanc — une bête aristocratique — Ladjé voyait Loïla se rendant à la messe, un misel à tranches dorées sur les genoux. Sous

son bonnet d'hermine flottaient les bouclettes blondes de ses cheveux fins ; derrière la poussière de neige soulevée par l'équipage de "sa" fille, des jeunes gens, de riches habitants des villes, lançaient des rennes de course sans pouvoir atteindre la vision blonde et blanche.

Il souriait à cette apparition, secouait les guides, injurait sa bête qui avait pourtant bon train.

Quand il s'arrêta en face du chalet habité par le marchand Lind, Ladjé fut ébloui par les splendeurs étalées derrière les vitres de deux grandes fenêtres. Epinglés à des cordelettes, des foulards mi-partie rouge, mi-partie jaune, zébrés de floritures violettes, éclaboussaient de leurs couleurs brutales toute une rangée de bagues et de bracelets enfilés dans une bague horizontale.

Au-dessus, des chevaux de carton, le col hérissé des poupées allemandes aux lèvres lourdes, des soldats, grands comme le pouce, alignés sur une planchette, semblaient se chauffer à la grande flambée lumineuse tombant des étoffes de soie. Des bonbons d'Occident, des sucres posés pour tenter l'appétit des yeux, s'entassaient en des bocaux ventrus, à côté de bouteilles polychromes.

En marchand qui sait sa clientèle, Lind avait jugé que les gâteries destinées aux bébés lapons seraient fort remarquées dans la compagnie des alcools chers aux parents.

Debout devant l'étalage, Ladjé hésitait à faire son choix parmi tant de merveilles.

—Entre donc, dit le marchand, qui depuis quelques minutes s'amusaît de la stupéfaction nettement témoignée par la tête du fermier. Entre, et viens prendre un verre d'eau-de-vie, cela te réchauffera.

A cette invitation—que ne dédaigne ja-

mais un Lapon — Ladjé traversa la boutique et suivit Lind dans une pièce meublée à l'occidentale, de chaises, de fauteils et de buffets, tous meubles que ne connaissait pas le fermier. Assise devant une flambée de brin lies de sapin, une femme jeune encore, mais pâle, amaigrie, les cheveux châtains parsemés de filets d'argent, lisait la Bible. En l'enveloppe des fourrures, sa nuque penchée, l'affaïssement, le tassement de son corps, trahissaient une grande lassitude de tout l'être. Elle salua d'un grand coup de tête l'apparition de maître Ladjé.

Apitoyé par la douceur fatiguée des grands yeux gris de Mme Lind; des yeux sans éclat dans la meurtrissure brune des paupières, le Lapon demanda :

—Ta femme est donc malade?

—Non, mon ami, ma femme n'est pas malade, mais elle a beaucoup de chagrin. Assieds-toi, dit le marchand en avançant une chaise.

Ladjé obéit, fort gêné dans cette posture nouvelle pour lui, les pieds arc-boutés aux barreaux du siège, par crainte de se laisser enoir. Les Lapons, ainsi que tous les Nordlandais ont, en effet, l'habitude de s'osseoier sur le sol les jambes croisées.

—C'est toi qui es si riche? demanda Lind qui, n'oubliant pas ses intérêts, voulait flatter la vanité de son client. J'ai entendu parler de toi à Koutokaeino. Or dit que tu possèdes des milliers de rennes. Je t'ai reconnu à la beauté de ton équipage.

—Oh! riche! Nous ne sommes jamais riches, nous, les conducteurs de rennes. Les loups et les voleurs se chargent de nous en empêcher.

—Sans doute, mais tu as en ce moment beaucoup de bêtes?

—A vrai dire, je ne sais pas combien. Il en naît et il en meurt tous les jours.

—Tu n'as pas d'enfants, mon pauvre

ami? interrogea Mme Lind d'une voix douce, apitoyée.

—Moi, dit-il dans un bon rire... si, j'ai un enfant.

Souffrant involontairement de la joie du fermier, Mme Lind reprit sa pieuse lecture pendant que le marchand continuait :

—On nous a bien dit que tu as un petit garçon sous ta tente. Mais on croit que tu l'as adopté.

—Tu veux parler de Mellet! C'est le fils de ma belle-soeur, en effet. Mais depuis qu'elle me l'a confié, j'ai eu le bonheur d'être père, père d'une petite fille, un trésor, un lys d'argent, un "petit soleil"!

La Bible posée sur un guéridon, la femme du marchand se retourna vers Ladjé et sourit.

—Quel âge a-t-elle?

—Elle aura bientôt deux ans. Si tu la voyais! Forte, belle, toujours gaie... Mais je ne vois pas d'enfants chez vous?

—Tu n'as pas entendu raconter l'accident à notre petite fille? demanda Lind, pendant que sa femme baissait la tête.

—Non.

—Nous l'aimions tant, Dieu nous l'avait donné alors que nous n'espérons plus, mon ami. En allant à Koutokaeino, où nous voulions la présenter sur les fonts baptismaux, les loups ont attaqué notre caravane... Nos rennes effarés ont pris la fuite, n'obéissant plus aux guides... Notre servante Magia, renversée sur le sol, a laissé choir le berceau qui lui était confié. Il faisait nuit...

—Quand ce malheur est-il arrivé?

—Vienne Noël, il y a deux ans.

—Deux ans! répéta machinalement Ladjé. Et le berceau?

—Quand nous l'avons retrouvé, il était vide.

—Vide?

—Les lanières étaient brisées. La neige

autour du "komse" était souillée de sang.

Se levant brusquement, le Lapon s'avança vers le marchand et dit très vite :

—Mais où... où as-tu perdu ton enfant?

—Près du refuge, à mi-chemin de Koutokaeino, sur les bords du torrent.

—Ah! ah! ta petite fille! ta petite fille! morte!

—Morte ou disparue... Je ne sais pas. C'est terrible. Je comprends ton trouble, mon ami! Depuis, notre maison est en deuil. Ma femme meurt lentement, Magia, la servante, est devenue folle! Mon pauvre Ladjé, Dieu te garde de semblable catastrophe!

Le fermier, tremblant, ne savait que dire. Le berceau vide... les courroies arrachées... le sang sur la neige, le sang de ses chiens dépecés par les loups! Pas de doute possible. L'abandonnée qu'il avait recueillie, réchauffée sur son sein, était la fille du marchand. Malgré tout, voulant douter, il demanda d'une voix mal assurée :

—C'était à quelle époque?

—La veille de Noël, mon ami.

Ladjé répéta :

—La veille de Noël!

Puis, poussé par un besoin d'avoir une nouvelle preuve de son malheur :

—Et le berceau? tu...

—Nous l'avons conservé pieusement. Sa vue ne fait qu'augmenter le chagrin de ma femme, mais c'est un souvenir qui nous est cher. C'est un peu d'elle qui nous reste avec nous. Veux-tu le voir?

Ladjé tendit les mains pour repousser le petit "komse," tout enguirlandé de feuilles de bouleau, qu'il avait abandonné autrefois sur la neige.

Devant lui, Mme Lind, la tête penchée vers le foyer, sanglotait silencieusement en un sursaut continu des fourrures enveloppant son pauvre corps usé par la

douleur.

Il avait hâte de fuir pour ne plus entendre les voix accusatrices, les voix qui bourdonnaient en lui, autour de lui :

“ C’est leur fille que tu as recueillie. Rends-leur Laïla. Ils pleurent la croyant morte. Elle est vivante et te sourit.”

Vite, pour ne pas avouer, pour ne pas obéir aux voix, pour ne pas s’agenouiller devant la mère douloureuse et demander pardon, il se précipita vers son traîneau.

—Tu n’as besoin de rien, Ladjé? demanda le marchand, stupéfait de cette brusque sortie.

—Non! si! je reviendrai... je reviendrai!

Un claquement de langue, un coup de lanières sur les flancs du renne, et l’équipage traversa Karasjok en un tourbillon de neige, et s’élança sur la plaine unie...

VII

Noël! Noël!

Quand Ladjé entra sous sa hutte, à la nuit tombante, la fermière réchauffait les pieds nus de Laïla à la flamme de l’âtre.

Elle dit :

—Voici père Ladjé, ma mignonne, père Ladjé qui apporte des jouets. Embrasse-le vite.

L’enfant tourna vers lui sa tête blonde, où les grands yeux pâles de Mme Lind brillaient de curiosité joyeuse, mais le Lapon annonça d’une voix brève :

—Je vais donner du fourrage aux rennes de mon traîneau. Couche Laïla.

Sur le seuil, il entendit les cris de la petite fille dépitée et se reprocha de faire couler les larmes d’une étrangère. Là-bas, à Karasjok, dans la chambre si propre, près du foyer reflété par les meubles vernis, il crut voir la pauvre mère frileuse

sous l’entassement des fourrures et pleurant elle aussi.

Au dehors, il évita ses domestiques, courut sur ses skiss autour des troupeaux, puis, revint vers la tente où habitait Laïla Lind, la fille du marchand.

Fleur-de-Neige sommeillait dans le giron de sa mère nourricière. Il la prit en ses bras, sans mot dire, s’accroupit près du feu et, dans les traits de l’enfant découvrit le visage effacé de la mère mourante. C’était la même bouche fine aux commissures tombantes, les mêmes cheveux de lin blond.

La petite fille s’était endormie le cœur gros.

La souffrance avait animé son petit nez droit, encore mouillé de larmes. Elle rappela au Lapon la face amaigrie, presque sans vie, de la femme de Karasjok. Cependant môt Ladjé épiait son mari tout en s’occupant du ménage. La brusquerie du fermier, la pâleur de son visage, ses gestes nerveux, l’inquiétaient. Elle allait lui demander s’il n’était pas souffrant, quand Ladjé dit d’un ton brusque :

—Allons, couche-la vite.

—Mais pourquoi, mon ami?

—Pourquoi! Pourquoi!

Il haussa les épaules, puis, se levant, déposa la petite fille dans son berceau, berceau qui commençait à être trop court, tant Fleur-de-Neige grandissait vite à accompagner son ami Ya.

Le poing sur la hanche, maîtresse Ladjé se campa devant son mari :

—J’ai bien remarqué, dit-elle, que tu ne l’aime pas comme autrefois. Quand elle était toute petite, j’étais jalouse tant tu lui faisais fête. Maintenant, tu ne parles que de Mellet! Mellet fera ceci! Mellet fera cela! Pas un projet pour “mon trésor.” Heureusement que je suis là, moi, et qu’elle ne sera privée de rien tant que

sa maman ne dormira pas sous la neige.

Môr Ladjé le bravait! môr Ladjé prenait le parti de l'étrangère contre son homme! Le moment était mal choisi pour annoncer la terrible nouvelle à la pauvre femme.

Sous prétexte de se reposer de la fatigue du voyage, le fermier se jeta sur les peaux de rennes étendues dans un coin du logis.

La venue des domestiques pour le souper ne parvint pas à le distraire des pensées qui le tenaient éveillé, les paupières closes.

Quand Ya, quand les Lapons eurent gagné leur lit ou leur poste de garde près des rennes, il se leva, s'approcha de môr Ladjé, qui jetait des bûches dans le foyer :

—Ecoute-moi!

—Qu'as-tu? tu me sembles malade!

—J'ai... j'ai que je connais maintenant les parents de Laïia.

—Tu as la fièvre, mon pauvre homme.

—Non! je ne suis pas "touché" par l'esprit de nos anciens dieux, comme tu le crois! Ne dis pas non! Tu me regardes avec des yeux!... Je ne suis pas fou!

—Mais, mon cher Ladjé...

—Je te dis que j'ai vu aujourd'hui les parents de la petite fille. Tu n'es pas convaincue?... Il y a deux ans, la veille de Noël... la veille de Noël, tu entends? Lind, le marchand de Karasjok, partait avec sa femme et ses domestiques pour Koutokaeino. Il voulait faire baptiser sa petite fille. Attaqués par les loups, les rennes brisèrent leurs traîneaux et la servante qui portait l'enfant roula sur la neige. Elle lâcha le berceau. C'était la nuit. Les recherches furent vaines. Mais, le lendemain, ils retrouvaient le berceau, le berceau vide! tu comprends.

Les mains jointes, le visage à moitié enfoui sous le bonnet qu'elle avait enfoncé

sur ses yeux, la Laponne, tête basse, songeait. Elle souffrait de cette brusque révélation, sur la naissance de l'"illparoschi" tendrement aimé, mais elle voulait douter, espérer.

—Mon pauvre homme, dit-elle enfin, presque joyeuse, le marchand, qui n'a pas d'enfant, t'a sans doute aperçu sur les bords du torrent. Il veut nous voler notre fille, il a inventé tout ce récit.

—Ce qu'il n'a pas inventé môr, c'est le désespoir de sa femme, c'est la lente agonie de la pauvre mère. Ses yeux n'y voient presque plus, tant elle a pleuré. Il fait froid chez eux, malgré les fourrures derrière les portes, malgré les flambées dans l'âtre. Oh! les pauvres gens! les pauvres gens!

—Et tu as tout dit?

—Non, j'ai tout caché par égoïsme ou par affection pour toi, ce qui est la même chose. J'ai pris la fuite pour résister à la tentation de leur rendre le bonheur. Je n'avais qu'un mot à dire, mais j'étouffais entre les murs de leur maison. Le marchand a voulu me montrer le berceau! J'ai sauté dans mon traîneau pour aller loin, loin de cette maison de deuil!

—Ah! mon pauvre ami! mais tu ne vas pas la rendre. C'est notre fille, maintenant. Elle serait morte sans nous. Puis, qui connaît la vérité?

—La mère la sait, j'en suis sûr! Elle va venir! Quand je contemplai Laïa endormie, avant le repos des domestiques, j'ai vu ses grands yeux tristes qui me reprochaient ma mauvaise action.

Les vieilles joues plissées de môr Ladjé étaient luisantes des larmes qu'elle écrivait d'un revers de main. Elle se leva péniblement et alla embrasser l'enfant qui dormait, les lèvres avancées en moue mécontente.

Elle demanda :

—Elle lui ressemble?

—Surtout, maintenant, femme, tu ne trouves pas que la petite semble entendre ce que nous disons et nous reprocher notre égoïsme?

—Mais non, mon ami! Elle restera avec nous et sera bien heureuse. Le marchand et sa femme se consoleront de la disparition de la pauvrete. Ils sont plus jeunes que nous, eux. Vienne un autre enfant et ils ne songeront plus au pauvre petit corps blanc perdu dans la neige, mangé par les lups.

—Je t'assure que la mère ne peut pas oublier...

—La mère! c'est moi, Ladjé! Ecoute, à ton tour, ce que je vais te dire. Si tu veux consoler l'étrangère, la femme de ce marchand, celle qui n'a pas su garder son petit contre elle, contre sa peau, va à Karasjok et avoue. Moi qui suis vieille et n'ai plus de joie à attendre, je mourrai.

Et, farouche, baisant les menottes de Laïla, baisant les fourrures qui empaquetaient le petit corps dont elle savait toutes les fossettes, elle ajouta :

—Choisis entre les deux mères : celle de Karasjok et ta femme!

En homme simple qu'il était, Ladjé se laissa tomber sur son lit de peaux, voulant dormir pour oublier. Mais dans la nuit de son insomnie brillaient les yeux suppliants de Mme Lind.

Le lendemain, il se leva plus fatigué qu'au temps où il passait ses nuits à surveiller les rennes femelles prêtes à mettre bas! Les pleurs de Laïla l'irritaient.

Il prenait la petite fille dans ses bras, l'embrassait, livrait sa barbe aux menottes agrippieuses ; puis, intimidé par le regard bleu, naïf, de la pauvrete, il la repoussait brusquement.

Môr Ladjé espérait dans l'amour du fermier pour sa fille d'adoption, et se taisait,

presque certaine de gagner sa cause.

Le soir, au retour d'une longue course hors du campement, Ladjé annonça :

—J'ai envoyé Ya à Koutokaeino.

—Pourquoi faire?

—Je ne veux pas qu'il soit là quand nous partirons pour Karasjok.

—Je ne veux pas!... Mais ils te feront punir par les juges. Ils te reprocheront d'avoir séquestré leur enfant. Je ne veux pas...

—J'avais peur de céder à tes prières. J'ai tout conté à Karji, au bon Karji, qui a failli tomber à la renverse dans la neige tant il a été stupéfait de cette révélation. Il m'a promis de ne rien dire aux autres domestiques. Mais il sait. Sa présence me reprocherait sans cesse ma mauvaise action. Allons, il le faut.

Le maître parlant haut, en homme qui veut, môr Ladjé se mit à pleurer.

—Prépare tout pour le volage, continua le fermier. La nuit est belle ; je vais faire atteler les traîneaux. Nous devons nous hâter de rendre le bonheur à la pauvre mère qui se désespère depuis deux ans... Nous allons partir immédiatement. Songe que notre petite Laïa sera plus choyée chez le marchand que chez nous. Ils sont en retard de deux ans de caresses, eux.

Ce dernier argument fit plus pour convaincre môr Ladjé de la nécessité d'une séparation que tous les apitoiements du fermier sur la douleur de Mme Lind.

Ladjé et sa femme, qui tenait sur ses genoux le berceau où reposait Laïla, arrivèrent à Karasjok à l'aube du jour de Noël.

Quand ils entrèrent dans l'arrière-boutique où Mme Lind, assise près du foyer, lisait sa Bible, toujours grelottant le marchand Lind montra fort étonné.

—Comment, Ladjé! tu oses voyager avec ton enfant et ta femme par ce froid!

—Nous avons entendu dire qu'un pasteur viendrait officier à l'église, aujourd'hui. Nous venons remplir nos devoirs de piété, expliqua le Lapon embarrassé.

Cependant la Laponne, les yeux brouillés de larmes, contemplant le visage osseux de la pauvre mère toujours en prières.

—C'est ton enfant? demanda Lind, avec une caresse du doigt sur la joue rosée de Laïla.

—Oui, c'est mon enfant!

Mme Lind se tourna péniblement sur son fauteuil pour voir la petite fille.

Elle sourit à môr Ladjé :

—Tu n'as pas choisi une maison bien gaie pour célébrer les fêtes de la Nativité. Enfin soyez les bienvenus.

Ladjé, tremblant, ne savait comment préparer les pauvres gens au troublant aveu. La fermière, plus délicate parce que c'était une femme naïve et simple, chuchota à mi-voix :

—Tous les chrétiens doivent être joyeux aujourd'hui!

—Sans doute, sans doute, mais...

—Dieu est tout puissant. Il peut bien ressusciter les morts, continua d'une voix grave môr Ladjé.

Mme Lind répondit à la pieuse Nordlandaise :

—Dieu peut ce qu'il veut! mais il se plaît parfois à éprouver notre résignation.

—Ses voies sont impénétrables, assura d'un ton doctoral la brave Laponne. Il peut vous rendre le bonheur perdu.

—Oh! jamais! cria la pauvre mère, sanglotant.

—Nous voulons te faire un cadeau qui t'aidera à oublier, reprit la fermière. Prends cet enfant. Je te le donne.

—Mais ce n'est pas le mien!

—Regarde comme elle est belle et comme elle est blanche; on dirait un lys qui aurait fleuri dans la neige! Nous l'avons

surnommée Fleur-de-Neige, mais elle s'appelle Laïla. Vois, dit la Laponne en écartant les fourrures qui masquaient le front de l'enfant.

Mme Lind, les sourcils froncés, contrariée par cette instance de mère à lui faire admirer son enfant, se leva avec peine, pendant que le marchand, irrité :

—Vous avez tort de vous moquer de notre douleur.

—Nous ne plaisantons pas, c'est notre cadeau de Noël.

A genoux devant la fermière, Mme Lind chuchotait près de l'enfant qui venait de s'éveiller souriante :

—La mienne aurait deux ans, maintenant. Ah! les jolies petites menottes! Et ces petits yeux! Ma fille aurait de jolis yeux... beaucoup plus jolis même...

—Prends-la dans tes bras, dit la Laponne à la marchande.

Inquiète, troublée, Mme Lind demanda :

—Pourquoi voulez-vous l'abandonner? Vous ne l'aimez donc pas?

—Elle n'est pas à nous... nous l'avons adoptée... fit à mi-voix le fermier. C'est un enfant trouvé!

—Un enfant trouvé! cria Mme Lind... ma fille!

Et, redevenue mère redevenue jeune, elle saisit l'enfant, l'emporta dans ses bras jusqu'à son fauteuil, devinant, comprenant enfin!

—Ma fille! ma fille!

Ladjé voulut raconter comment il avait sauvé l'"iilparoschi," mais personne ne l'écoutait plus.

Agenouillé devant Mme Lind, le marchand adorait sa fille. La mère couvrait de baisers et de larmes la chair de sa chair, redevenant belle au contact tiède de l'enfant si longtemps pleuré.

Devant la boutique, les Lapons se ren-

dant à l'église chantaient le Noël nordlandais :

Un enfantelet vient de naître
Sur la terre que nous habitons.

VIII

La Peste

L'été venu Ladjé, qui avait hiverné comme les années précédentes dans les pâturages de la Laponie russe, conduisit ses troupeaux sur la côte occidentale du Finmarck, dans les merveilleuses vallées qui entourent les fjords. Il ne campait qu'à quelques lieues de Karasjok, mais il ne voulait pas rendre visite ou marchand Lind, sachant que la vue de Fleur-de-Neige ne ferait qu'augmenter ses regrets de l'avoir perdue. Quant à Ya, il semblait avoir vieilli de dix ans depuis qu'on lui avait enlevé son petit tyran. Sa barbe n'était plus qu'un fourré de poils hérissés comme des soies de sanglier, et il avait la mine hargneuse d'un terre-neuve qui a perdu son maître.

Durant le séjour de la petite tribu sur les bords de la mer, il commit mille sottises qui lui eussent valu force horions sans les poings emmanchés à ses avant-bras d'hercule.

En matière de passe-temps, il tuait les chiens des "Dumans" (Lapons sédentaires) et rossait leurs maîtres assez mal inspirés pour leur faire des remontrances. Ladjé avait beau lui prêcher le calme, la résignation, il était toujours compromis dans quelque querelle.

Le fermier allait regagner ses quartiers d'hiver quand un voyageur annonça aux pasteurs de rennes, campés sur le littoral qu'une terrible maladie ravageait le sud de la Finmarkie. On ne savait pas quel nom donner au fléau. Il avançait peu à

peu vers le Nord, dévastant les bourgades, s'attaquant de préférence aux Lapons. C'était un mauvais souffle, comme une gelée hâtive qui couchait les hommes robustes devenus vite des cadavres noirs semblant brûlés. Pas de médecins pour combattre l'épouvante, pour préserver de la contagion de la peur des familles fuyant leurs hameaux, les vieux abandonnés au logis. On disait de Noseby à Karasjok que les côtes étaient désertes. Les hommes valides avaient gagné les montagnes voisines, messagers de la terrible maladie qu'ils emportaient dans leurs fourrures, jusque dans leur main tendue. Les huttes, d'habitudes si hospitalières, se fermaient devant l'étranger. Les amis évitaient leurs amis. On avait vu des frères repousser de leurs campements leurs frères blêmes d'épouvante et de faim.

Dans le calme de l'été, parmi les enchantements d'une nature vivant vite de toute la verdure de ses plantes éveillées d'un sommeil de neuf mois, les Lapons laissent leurs bêtes errer à l'aventure dans les pâturages communs et se reposent des gardes de l'hiver. Quand le café, l'eau-de-vie et les soupes de sang ne les retiennent pas sous la tente, ils vont à la ville voisine échanger des fourrures contre quelques bibelots enfantins ou des parures destinées à la maîtresse du logis: belle ceinture à boucle d'argent ou bonnet de laine écarlaté. Mais ils se lassent vite de leur existence sédentaire, monotone, à peine interrompue par le dressage des jeunes rennes qu'ils attellent à des troncs d'arbre pour les habituer au traîneau. Aussi accueillent-ils avec joie le retour de l'hiver, et le "ratken" est un des grands divertissements des pasteurs de rennes.

A un jour fixé par tous les propriétaires, domestiques et chiens procèdent au

“ratken” (trriage) des rennes. Les bêtes se sont groupées par caprice, par fantaisie, et semblent par leur pelage gris, uniforme, rendre impossible toute reconstitution des anciens troupeaux.

Pendant que les hommes se précipitent à travers les pâturages, poussant le cri familier à leurs attelages, les chiens donnent de la voix, s'attaquent aux jarrets des fuyards, et les lassots sifflent, vite enroulés autour des bois des bêtes indociles.

Sur le vert des prés, des milliers de bêtes bondissent, apeurées, figurant des tail-lis qui marchent. Quand le gros de chaque armée est à peu près constitué et entouré d'un cordon de domestiques et de chiens, quelques petits propriétaires se querellent pour les bêtes vagabondes qui ne veulent pas montrer, sur le haut de leurs oreilles, les marques de leur véritable possesseur. Les voleurs crient: "Au voleur!" Insultes, querelles et pugilats! L'eau-de-vie est de la fête, naturellement.

Le “ratken” se célébra, cette année-là, beaucoup plus tôt que d'habitude, les Lapons ayant hâte de planter leurs tentes loin des demeures empestées de leurs camarades sédentaires.

Pendant l'ascension de ses bêtes vers le plateau qui lui servait annuellement de paccage avant le départ de la Laponie russe, Ladjé rencontra un de ses amis, fuyant comme lui devant le fléau. Le fermier invita le voyageur à partager le repas de sa petite troupe.

Après avoir franchi l'huis, l'homme dit gravement: "Que la paix soit avec vous"! Puis, le bonjour donné à l'hôtesse en se frottant le nez à la joue de môr Ladjé, selon la mode laponne, il s'assit sur le sol les jambes croisées.

Rangés en cercle autour de lui, les Lapons oublièrent leurs doigts dans leurs

plats d'écorce de bouleau, tant ils étaient curieux des nouvelles qu'il apportait.

—D'où viens-tu? demanda le fermier?

—D'Anebake, à trois lieues de Karasjok.

—Et tu as traversé Karasjok?

—Pourquoi non?

—La peste...

—La peste est à Karasjok!

—Depuis plus d'un mois. La bourgade est déserte maintenant ou habitée par des morts. Ceux qui ont pu fuir ont gagné Anebake.

—Et Lind, le marchand Lind, qu'est-il devenu? demanda vite le Français qui, jusqu'alors, semblait ne prêter aucune attention au récit du passant.

—C'était peut-être ton parent, ton ami?

—Non!

—Pauvre Lind! Un honnête homme, quoique Norvégien. Un soir qu'il flânait sur les bords de la rivière — attendant des marchandises que devait lui expédier l'un de ses correspondants — il aperçut un bateau amarré à un tronc de sapin. Singulière embarcation! Elle n'avait pour toute équipage qu'une jeune femme, couchée près de la barre du gouvernail et pressant entre ses bras un tout petit enfant. Il héla la passagère, qui ne répondit pas. Il se disposait à tirer sur l'amarre pour ramener le batelet près de la rive, quand il aperçut, dans l'herbe haute, un homme étendu, face contre terre, les jambes et les bras allongés. Il s'approcha du dormeur: "Eh! l'ami!" L'homme ne bougea pas. Il se pencha, le secouant pour l'éveiller. Peine inutile. Alors, tournant vers le ciel le visage de l'inconnu, il aperçut la face tuméfiée et bleuie d'un cadavre. Il comprit qu'un jeune ménage parti du Sud pour échapper au fléau, était venu mourir sur la côte. Il s'enfuit, épouvanté.

Et par les rues de Karasjok où il criait : "La peste! la peste!" il était l'envoyé et le propagateur du mal, car il portait déjà en lui la terrible maladie.

Quelques heures après, il revint courageusement sur les bords de la rivière, voulant préserver Karasjok de la terrible maladie.

Il chargea le cadavre sur ses épaules, le déposa près de sa femme pour toujours endormie, coupa l'amarre et, d'un coup de pied, lança le bateau à la dérive.

Le lendemain, le marchand était étendu sur son lit, moribond, et, dans les huttes voisines de son chalet, d'autres hommes mouraient abandonnés des leurs. Mais les fugitifs avaient beau presser l'allure de leurs rennes de course, le fléau les suivait, tatrice des choses et des gens.

Ya allait diriger son attelage vers la demeure du marchand, lorsqu'il aperçut le fléau les devançant, et ils allaient mourir dans les bourgades voisines ou en quelque hutte isolée de l'Akkaanfjeld.

—Lind!

—Lind et sa femme sont morts... Leur domestique Lars s'est réfugié à Anebakle.

—Emportant la petite Laïla, sans doute? demanda le Français.

—Laïla?

—Lars m'a raconté comment son maître a succombé, mais il ne m'a pas parlé de Laïla. Le marchand avait donc une fille?

—Toute petite, les yeux bleus, blanche comme un lys, et si jolie! Vous ne l'avez pas vue à Anebakle?

—Non. Je ne connais pas cette petite Laïla.

Sifflant son chien Belleville, le colosse se réfugia dans sa cahute pour cacher ses pleurs d'homme. Le voyageur continuait son récit pendant que la fermière, étendue

sur sa couchette de peaux de bête, évoquait, les yeux fermés, la douce figure de Fleur-de-Neige moissonnée par le fléau!

IX

LA BOURGADE MORTE

Après huit jours de marche, Ladjé campa sur les hauteurs d'Akkanasfjeld.

Le soir même de l'arrivée, la neige tomba à gros flocons, et le Français, qui avait été sombre et taciturne durant tout le trajet, se livra aux sauts les plus extravagants.

Comme le fermier s'étonnait de cette subite gaieté, Ya demanda :

—A combien sommes-nous de Karasjok?

—A six lieues à peu près.

—Dans les vingt-quatre heures je serai de retour.

—Le village est abandonné. Qu'y vas-tu faire?

—Qui sait?

—Tu espères retrouver Laïla?

—Vois-tu, maître, je ne crois pas à la mort de Fleur-de-Neige. Depuis le récit de ce passant qui nous a appris le trépas de Lind, je n'ai presque pas eu de chagrin, non, pas de chagrin. Mais, la nuit, je repose d'un sommeil inquiet, comme si la petite coquine venait me tirer par la barbe pour demander aide et secours à sa vieille bête de Ya. Je veux en avoir le coeur net.

—Mais la peste, mon ami! crois-tu être à l'abri de la contagion?

—Bast! Les premiers froids ont dû mettre en fuite la vilaine chienne verte. Encore un cadeau des civilisés, des gens des villes! Ce soir, si la lune veut me faire l'amitié de montrer le bout de son nez, je

pars avec le plus léger de mes traîneaux et deux bonnes bêtes de course.

—Enfin, as-tu songé aux dangers d'une pareille expédition?

—A quoi bon! j'aime ma petite Laïla, mon devoir n'est-il pas de la secourir si elle a besoin de moi?

—Va, mon ami, va. Je t'assure que sans môr Ladjé, mon neveu Mellet et tous les braves gens dont je suis un peu le père de famille, j'aurais tenté l'aventure, moi aussi.

Ecoute bien ce que je vais te dire, Ya. Dorénavant, quoi qu'il arrive, et quand bien même que tu consommerais plus d'eau-de-vie que tous les habitants d'Alten réunis, tu trouveras toujours un chez toi sous ma tente. Tu vivras à ta guise et...

—C'est bon! c'est bon! Ne dirait-on pas que je vais livrer bataille à toute une noce d'ours blancs en ballade sur la neige! Mais tu n'es pas raisonnable, maître Ladjé, quand tu m'accuses d'aimer un peu trop l'eau-de-vie. Je ne suis pas Lapon, moi. Je suis obligé de mettre du combustible dans ma machine pour qu'elle fonctionne sans accident dans une semblable température. Elle est très vaste et très forte ma machine, et, dame! elle dépense plus que les vôtres.

—Veux-tu m'embrasser? demanda le fermier.

—Non, Ladjé. Quand je vois un Lapon se frotter le nez au nez nez de son voisin, j'ai toujours envie de rire. Serrons-nous la main à la française, ce sera plus digne.

Pendant la nuit, Ya parcourut quatre-vingts kilomètres et atteignit, à l'aube, les hauteurs qui dominent Karasjok. Pendant que ses coursiers soufflaient, tout en labourant la neige du sabot pour se régaler de quelques touffes de lichens, le Français contempla la vallée, autrefois si

broyante, maintenant triste et morne.

Au-dessus des tentes aux toits de peau déchirées par les premiers vents d'hiver, l'église dressait d'un air lamentable ses poutrelles disjointes, ressemblant à un nid dévasté par un pourchasseur d'oiseaux. Des traîneaux pourrissaient sur la neige. Des troupes de rennes, déshabitués du servage erraient à l'aventure parmi les décombres soupçonneux et inquiets déjà comme des rennes sauvages. Les mugissements des bêtes d'Ya saluant leurs camarades les mirent en fuite, puis ils s'arrêtèrent à cent mètres du village, naseaux au vent.

Seul le cottage de Lind, la charpente vernie, l'air propre et calme, semblait avoir été préservé de la contagion dévastatrice d'un mince filet de fumée montant d'une hutte, une écharpe de bleu aussi légère que les spirales de fumée qui empanachent une pipe allumée. Des hommes vivaient en cette cité morte!

Quand il entra sous la tente surmontée de la gaie petite banderole, il aperçut une Laponne accroupie, soufflant sur deux tisons qui s'embrasaient dans l'âtre.

—La paix soit avec vous! dit-il.

La femme, une pauvre vieille, se leva effrayée, puis se précipita vers le Français riant et pleurant à la fois.

—Enfin! Dieu soit loué! Nous sommes sauvés. Ah! je pensais bien mourir sans revoir mes semblables.

—Tu es seule? demanda Ya, inquiet.

—Non. Mon pauvre homme est couché, incapable de quitter le lit depuis que nous n'avons plus à manger. Il a la fièvre. Aujourd'hui j'ai pu me traîner jusqu'à la maison du marchand. Je pensais y trouver un peu de viande séchée. Impossible d'entrer dans la boutique, tant j'ai eu peur. J'ai vu le rire de Lind. Son

grand cadavre me barrait la route.

Soulevant ses couvertures, un vieux Lapon tendit à Ya ses deux mains amaigries aux jointures noueuses et murmura :

—Ami! ami!

—D'où viens-tu? demanda la vieille Laponne.

—De la montagne. Je suis domestique chez le fermier Ladjé.

—Un homme généreux et riche! Dieu soit loué! Nous ne mourrons pas de faim. La peste est-elle arrivée jusqu'à vous?

—Nous avons fui dans l'AKKanas, quand nous avons appris l'invasion du fléau.

—Ici, tous ceux qui ont pu quitter la bourgade ont abandonné leurs maisons. Nous sommes si âgés et si pauvres que nous n'avons pas voulu quitter notre tente aussi délabrée que nous. La peste a dédaigné nos dépouilles de vieux. Ah! je suis bien heureuse, bien heureuse! Je reverrai peut-être mes enfants et mes petits-enfants.

De faibles gémissements attirèrent la vieille en un coin de la hutte, vers un amas de fourrures.

—Qu'y a-t-il donc? dit Ya.

—Oh! rien! c'est une petite fille que nous avons recueillie dans le village abandonné. Je l'avais oublié, tant la joie rend égoïste. Elle n'a pas mangé depuis deux jours, la pauvrete.

—Comment se nomme-t-elle? cria Ya, se précipitant vers la couchette de l'enfant.

—Je ne sais pas son nom. C'est la fille du marchand... du marchand Lind.

—Laïla!

A cet appel, l'enfant se mit à geindre plus fort. Ecartant les fourrures, Ya se courba vers le visage de Fleur-de-Neige! qui, épouvantée par la grande barbe et les

longs cheveux du colosse, gémit :

—Oh! le vilain homme! le vilain homme!

Le brave domestique, qui comptait sur un accueil plus enthousiaste, eut envie de pleurer, mais, pour captiver la petite sauvage, il fit sa voix douce, caressante :

—Laïla! petite Laïla! Ma petite Fleur-de-Neige! C'est moi, Ya, qui demeure chez papa Ladjé?

La vieille Laponne cherchait, elle aussi, à rassurer l'enfant.

—C'est un ami, un ami qui apporte de bonnes choses à manger.

—Comment! je te fais peur, mon petit trésor, pria le Français, les mains jointes. Tu ne me reconnais pas? Je ne veux pas te faire de mal, ma gélinotte! Laïla! Laïla! Voyons! Tu as donc oublié maman Ladjé et Mellet et les rennes qui courent si vite?

De son petit poing, l'enfant écrasa une larme roulant sur sa joue amaigrie et, les yeux grands ouverts, inquisiteurs, sourit à peine, défiante encore.

—C'est toi, Ya!

—C'est moi, ma petite chérie. Ne pleure pas. Je suis si malheureux de te voir pleurer.

—Tu me porteras sur ton dos, demanda l'enfant.

—Je te porterai sur mon dos, et nous irons vite, vite sur la neige. Laisse-moi essuyer tes yeux. Allons, souris à ton ami Ya, qui te donnera des friandises.

—Oh! oui! j'ai faim! j'ai faim! répondit l'enfant en pâlisant.

Le Français tira de la poche de son surtout une langue de renne fumée qu'il découpa en minces rondelles. La petite, affamée, mangeait avec une telle hâte que le pauvre Ya, les yeux gros de larmes, ne voyait pas les regards avides que la vieille jetait sur la viande.

—J'ai faim aussi, murmura la Laponne. Il alla chercher un quartier de renne qu'il avait emporté dans son traîneau, en présence de quelque malheur à soulager.

Pendant que les vieillards dévoraient à s'étouffer, il parla à l'enfant, lui caressant les cheveux de ses gros doigts rudes comme on lisse les plumes d'un oiseau pour le rassurer après sa capture.

—Que faire, dit la vieille entre deux bouchées, que faire si tu n'étais pas venu? L'enfant serait morte dans les souffrances. Elle est si belle et elle a tant de coeur déjà! Quand nous l'eûmes recueillie, elle s'échappa de notre tente, je ne sais combien de fois, pour voir si papa et maman ne s'éveillaient pas de leur long sommeil. Maintenant, elle commence à comprendre, je crois, que ses parents ne s'éveilleront plus. Mais, hélas! nous morts —ce qui ne tardera guère— qui prendra soin de l'orpheline?

—Mon maître Ladjé, qui l'aime comme si elle était sa fille. N'est-ce pas, Laïla, continua-t-il en s'adressant à l'enfant, que tu veux bien t'en aller avec ton ami Ya?

—Oui, avec Ya qui me donnera de bonnes choses à manger. Mais je veux aussi papa et maman.

— Tu ne les reverras plus, ma petite Fleur-de-Neige. Ils sont loin, bien loin, mais tu auras un autre papa et une autre maman chez nous.

—Tu vas l'emmener? demanda la vieille, non sans regret.

—Je suis venu à Karasjok dans l'espoir de la retrouver, dit le colosse. Mais sois tranquille, mon maître t'enverra de quoi attendre le retour de tes parents. Aide-moi à l'habiller.

Vêtue d'une chemise de fine peau, les pieds bien emmitoufflés dans des "comagen" (souliers) bordés de cuirs rouges, roulée dans d'épaisses couvertures, Mlle

Fleur-de-Neige partit de Karasjok, couchés sur les genoux de son ami Ya, à la grande allure des rennes mis en gaieté par les chants de triomphe mugis par le colosse dans l'immense plaine déserte.

X

A L'ECOLE

Les gâteries du fermier et de sa femme firent oublier à la fille du marchand les mauvais jours de Karasjok.

D'ailleurs, l'enfant, retrouvant toutes choses jadis familières, ne tarda pas à croire que la Laponne était sa véritable mère. Mellet, tout heureux d'avoir une compagne de jeux, apprit à Fleur-de-Neige le maniement du lasso que lui avait confectionné Ya qui, pour conserver les bonnes grâces de la petite charmeuse, devint la plus dévouée comme la plus attentive des bonnes d'enfants.

A sept ans, Laïla, chaussée de skiss, devançait à la course son cousin, petit garçon un peu brutal. En leurs disputes, elle ne craignait pas, bien que moins âgée que son camarade, de recourir à l'argument des coups de poing. Ya devait intervenir pour régulariser les chances du combat qui attirait au pauvre Mellet de sévères réprimandes. Très franche, très sincère, très affectueuse aussi, elle n'hésitait pas à prendre la défense de son adversaire et à accuser ses torts.

Elevés l'un et l'autre dans le libre emploi de leurs forces, ils devinrent, en peu d'années, de vigoureux jeunes gens. On disait déjà d'eux, en les voyant se lutiner sur les côtes de la mer, en été: "Quel joli couple!"

L'ovale de son visage un peu long, les joues striées de petites broderies rosées par le sang coulant à fleur de peau, les

cheveux blonds et les yeux gris vert, Laïla était grande, élancée. Si ses poignets rouges manquaient un peu de distinction, elle savait atteler de jeunes rennes à son traîneau. Un bonnet de peau de renard, un bonnet pointu, bordé de martre, posé sur les boucles courtes de sa chevelure, donnait à sa physionomie doucement grave une allure garçonnière. Vêtue d'une tunique bleue durant la belle saison, elle portait, l'hiver venu, un "pask" somptueux, un manteau fait de peaux de jeunes rennes, serré à la taille par une ceinture en cuir ornementée d'arabesques et de pendeloques en argent et en or. N'était-elle pas la fille du fermier le plus riche de toute la Laponie norvégienne?

Des domestiques qui savaient son origine, il ne restait plus à la ferme que son ami Ya, les autres s'étant mariés ou dormant en la terre bénie de Koutokaeino. Le gros Karadji lui-même avait pris femme. Ses ridicules avaient fini par séduire une des servantes de môr Ladjé.

Mellet, lui, n'était pas beau. Ses jambes légèrement arquées, son visage aux pommettes saillantes, ses yeux vifs mais petits, disaient l'infériorité de sa race. Néanmoins les jeunes filles laponnes lui trouvaient bonne tournure en "jacke" rouge et en bonnet carré. La vérité est que le pauvre garçon ressemblait, sous sa coiffure, à un vieux juge malin et grimaçant, ce qui ne l'empêchait pas d'être souple et fort comme tous les Nordlandais.

Laïla et Mellet vivaient absolument à leur guise. Les Lapons ont coutume de ne jamais punir leurs enfants des peccadilles qui, chez les civilisés, font couler de si grosses larmes dans le monde des tout petits. Ces nomades ont la mauvaise habitude d'obéir à leurs bambins, de satisfaire leurs caprices, de ne jamais s'oppo-

ser aux volontés balbutiées par leurs lèvres faites pour sourire et non pour la moue. Pourtant, devenus grands, les marmots obéissent à leurs parents, les respectent et les aiment. C'est qu'en leur existence pastorale, les enfants n'ont qu'à imiter ceux qui vivent près d'eux pour être naturellement bons et honnêtes.

Ladjé savait lire les vieux livres lapons, et sa femme pouvait réciter les prières chrétiennes et les plus beaux passages de la Bible.

A la veillée, sous la hutte formée par quatre pieux soutenant la toiture de peaux édifiée en cône, l'atmosphère grise et comme ouatée par la fumée de l'âtre, les domestiques écoutaient, chaque jour, les merveilleuses histoires des livres saints. Assis près du feu, le fermier expliquait et commentait les paraboles; grave comme un clergyman, pendant qu'accroupis et fantastiquement éclairés par la flambée dansante du jour, les Nordlandais, bouche bée, souriaient de leurs petits yeux éveillés, attentifs comme des enfants au récit d'un conte. Des assauts de neige, des claquements brusques de toiture sous le vent, des aboiements de chiens autour des tentes groupées près de la hutte des maîtres, disposaient à la croyance au merveilleux, ces âmes de simples, isolés sur la plaine glacée. L'homme maigre et ridé, couvert de peaux de bêtes, qui leur inspirait la foi en un monde meilleur, était pour eux le père et le prêtre, le patriarche aussi vénéré que le furent les conducteurs d'hommes et de troupeaux aux temps bibliques.

Si Laïla apprit vite à lire le lapon, Mellet se montra insensible aux beautés de sa langue nationale représentée par un tas de petits signes dont la seule vue lui donnait la migraine.

Aussi son oncle résolut-il de l'envoyer à l'école de Koutokaeino, où Ya ne viendrait pas le distraire de l'étude par l'attrayante proposition d'une partie de pêche.

Mellet avait déjà quinze ans quand il partit pour la ville, moins enthousiaste que sa cousine, toute heureuse d'apprendre le norvégien.

Selon la coutume, les deux jeunes gens logèrent chez un marchand, amplement dédommagé de l'hospitalité qu'il leur offrait par de fréquents cadeaux consistant en quartiers de renne.

Sous la direction du pasteur, ils commencèrent l'étude de leur catéchisme avec une égale ardeur, mais la prononciation du norvégien mettait le pauvre Mellet à la torture, tandis que Fleur-de-Neige faisait des progrès qui étonnaient le maître lui-même. S'il félicitait la jeune fille, le maître n'épargnait pas les reproches au neveu de Ladjé et le qualifiait de sobriquets qui achevaient d'étourdir le jeune garçon. Très studieux, Mellet ne savait plus comment vaincre la paralysie de langue qui lui faisait bredouiller le moindre texte, quand le pasteur lui dit un jour, compatissant :

—Ah! pauvre Mellet, prie Dieu qu'il te vienne en aide, mon ami, tu en as bien besoin!

Un peu consolé par ces bonnes et rassurantes paroles, Mellet se mit à l'étude avec une nouvelle ardeur.

Quand le pasteur interrogeait ses élèves sur leurs devoirs religieux, il répondait pour ses camarades, et si malencontreusement que le recueillement de la classe en était troublé pour dix minutes chaque fois. Le maître avait beau modérer son zèle, Mellet, désireux de se réhabiliter, commettait sans cesse de nouvelles

bévue.

—Qui de nous est exempt de péché ? s'écria un jour le ministre en son prêche.

Et Mellet de se lever, tout fier, tout haureux, et Mellet de crier le bras tendu :

—Monsieur le pasteur!

Les rires de ses camarades lui firent baisser la tête, pendant que le maître ajoutait, à sa stupéfaction, que lui aussi, ministre de Dieu, était un pêcheur. Quand Ladjé vint chercher ses enfants à Koutokaeino, Mellet fut tout heureux de retourner à l'école de Ya.

Mlle Fleur-de-Neige, par contre, n'avait plus grand'chose à apprendre du pasteur.

XI

LA FOIRE DE KARASJOK

Tous les hivers avait lieu, à Karasjok, une foire renommée, où les pasteurs se rendaient en famille, pour échanger leurs fourrures et leurs rennes contre des ustensiles de ménage et des bibelots qu'apportaient les marchands.

Le pasteur venu de Koutokaeino retrouvait là ses fidèles, et il avait fort à faire pendant la fête. Il baptisait ou mariait tout le jour durant. Et les amoureux faisaient preuve d'une telle impatience que le saint homme devait prendre ses repas tout en inscrivant les noms des époux sur le grand registre communal.

Les boutiquiers avaient à peine dressé leurs étalages aux étoffes barbares et aux aveuglantes quincailleries que déjà sur la plaine blanche apparaissaient à l'horizon un fourmillement de petite traits noirs zigzagants. C'étaient des "raiden" des files de vingt ou trente rennes tout attelés à un traîneau qui accouraient vers Karasjok. Les négociants, les "bourgeois," ainsi que les appelaient dédaigneusement

les nomades, battaient des mains, réjouis par cette invasion de larves vite grandissantes. Ils accueillaient par des vivats l'apparition des silhouettes bizarres se détachant sur la pelne blanche, comme des ombres chinoises sur un écran lumineux.

Ladjé, accompagné de Laïla et de Mellet, escortés du fidèle Ya, arriva sur la place de Karasjok un jour après l'ouverture de la foire Sa venue fit sensation quand il arrêta son "raiden" devant la porte de l'église.

Quarante bêtes aux puissantes ramures, aux jambes nerveuses, impatientes sous les harnachements piqués de clochettes, étaient attelées au seul traîneau de Ya, qui les dirigeait de la main, superbement.

Les amateurs de rennes entourèrent vite le riche équipage, mais Ya se précipita de son équipage pour frayer un passage à Fleur-de-Neige. La jeune fille, parée de ses dix-neuf ans et d'un "palk" bordé de renard bleu, maîtrisait difficilement la bête fixée à son traîneau par des lanières rouges. Elle conduisait un renne gris. Les filles des riches pasteurs venus à Karasjok en un nid de fourrures remorqué par un renne blanc, aristocratique, firent la moue. Laïla, la blonde Laïla, l'héritière du plus grand fermier de la Laponie septentrionale se montrer en un équipage de pauvre! Mais les allures brusques, impatientes de la bête attirèrent vite l'attention des nomades. On fit cercle autour de la jeune fille rougissante, pendant que Ya caressait de la main les naseaux de l'animal roulant des yeux apeurés.

—Quelles jambes élancées!

—Quelle sveltesse!

—Et la ramure! jamais je ne vis bête aussi richement coiffée.

—Et ses yeux, noirs comme du jais mouillé!

—C'est bon! interrompit assez rude-

ment Ya, flatté au fond des suffrages des curieux, vous allez le rendre méchant. Il répond aux compliments par des coups de sabot, prenez garde!

Plus osé que ses camarades que les brusqueries du Français n'effrayaient pas un pasteur demanda :

—Où donc as-tu pu dénicher pareil coureur?

—Je ne l'ai pas volé, pour sûr!

—Sans doute mais quelle marque porte-t-il?

—Celle de ma maîtresse Laïla.

—C'est un renne de Suède?

—De Suède! Il est né d'une de nos femelles et d'un renne sauvage, il se nomme Ouragan.

—Je croyais, reprit l'autre, que ces produits sauvages ne souffraient pas le harnachement.

—Sans doute, mais c'est ma maîtresse qui l'a dompté avec ses petites manières douces, et un peu de sel dans le creux de sa main. Moi, je le conduis aussi, ajouta Ya modestement. Mais, si tu t'avisais de monter dans le traîneau, il t'en sortirait à coups de ramure, et d'une ruade il briserait l'attelage.

Cependant Fleur-de-Neige avait retrouvé ses amies les pastoures, qui l'embrassaient et la complimentaient. Phénomène étrange, la beauté de Laïla n'excitait pas la jalousie des petites nomades, tant l'élégance sauvage de la jeune fille était unanimement célébrée et reconnue.

Toute simplette et naïve, l'âme de la jeune fille ne s'enorgueillissait pas d'ailleurs d'une telle supériorité, et elle accueillait les petites Laponnes, riches ou pauvres, avec la même bonne grâce.

Pendant que Ya déchargeait les traîneaux, Mellet et Ladjé édifiaient la tente qui devait abriter bêtes et gens durant leur séjour à Karasjok. Le jeune gars mettait beaucoup de hâte à s'acquitter de

sa tâche, sachant que les amoureux ne tarderaient pas à faire à sa bien-aimée Laïla leurs offres de fiançailles. A la foire d'Karasjok, les Lapons venaient en effet prendre femme tout en s'approvisionnant des outils ou des étoffes nécessaires sous la tente, et leurs accordailles ne demandaient guère plus de temps que l'achat d'un bonnet rouge. Les jeunes gens vantaient leurs troupeaux, la vitesse de leur renne de course, promettaient une chaude destinée à l'élue de leur coeur, puis finissaient par l'offrande d'un foulard que la belle acceptait sans trop se faire prier, mais sans se prononcer immédiatement sur le sort de ses galants. Elle se faisait même un malin plaisir de cueillir le plus grand nombre de foulards possible. Il faut dire aussi que les amoureux se hâtaient de placer un grand nombre de gages pour ne pas se trouver dépourvus de compagne à la fin de la foire.

Ya, qui favorisait l'amour de Mellet pour sa petite Fleur-de-Neige, conseilla au pauvre garçon d'offrir au plus vite son présent d'amoureux, et le jeune Lapon courut en toute hâte faire emplette d'un anneau d'argent enguirlandé d'un filet d'or.

Quand il rejoignit la jeune fille entourée de toute sa petite cour d'adultrices, de nombreux galants rôdaient déjà autour de Fleur-de-Neige, attirés par la sveltesse de sa taille, son riche bonnet pointu, les plaques d'argent qui nouaient sa ceinture. Tremblant d'avoir été devancé le pauvre amoureux prit la main de la naïve jeune fille et glissa à son petit doigt l'anneau des fiançailles. Laïla sourit, mais ne répondit rien aux yeux interrogateurs du Lapon, trop ému pour risquer un compliment. D'ailleurs n'était-il pas entendu que leur mariage aurait lieu l'été venu ?

Cependant, les soupirants tenus à distance par la beauté de la jeune fille s'en-

hardissaient jusqu'à lutiner les voisines de Laïla. Alors un robuste gars d'Utisjok, les lèvres souriantes, l'air impertinent, s'avança en une allure souple tenant entre ses doigts un foulard vert et rouge. Il écarta brusquement Mellet, et osa baiser la joue de Laïla. Puis, le foulard tentateur agité devant le visage de la jeune fille, il lui demanda de l'accepter pour son fiancé.

— Mon fiancé ! répliqua Laïla en se dégageant avec un franc rire, mais je ne te connais pas. Je ne t'ai jamais vu.

Et les bonnes amies de se moquer, amusées par l'audace de ce pauvre diable inconnu qui osait prétendre à la main de la plus riche héritière de l'Aksanas.

Mais lui continua, fièrement campé sur ses jambes torsées :

— Tu ne me connais pas ! Qu'importe ? Regarde-moi, ô la plus belle fleur des monts ! Laisse-moi te dire que, de Tanen à Utisjok pas un garçon ne peut me devancer sur ses skiss que jamais tu ne trouveras un ami plus fidèle que moi. Tu es belle comme le soleil de juin. Viens avec moi ! Tous deux, toujours deux, nous courrons sur le fjeld et les oiseaux qui chantent au retour de l'été ne seront pas plus insoucians que nous. Nous planterons notre tente où tu voudras, sur le bord des lacs ou sous les sapins d'Enarès. Nous serons toujours heureux, nous aimant bien ! Ma bouche ne dira jamais les mots qui font pleurer, et je saurai t'appeler de doux noms qui feront sourire tes lèvres et tressaillir ton coeur. Viens ! petit papillon ! Le pasteur nous fera mari et femme, et, dans mon traîneau capitonné de mousse, je t'emporterai sur mes genoux, loin, loin, au pays où l'on aime, au pays où nous serons deux.

A ce naïf discours, qui était loin de charmer le pauvre Mellet, réduit au silence par la coutume laponne qui laisse une

jeune fille libre d'entendre les propositions de ses galants, Laïla ne répondit pas un mot, émue peut-être par l'accent de sincérité du bouillant amoureux ; mais, pour consoler sos ami d'enfance, elle fit tourner à plusieurs reprises autour de son doigt la bague de fiançailles enguirlandée d'or fin.

Alors survint un grand jeune homme à barbe rousse, bizarrement accotré. Il était tout vêtu de noir, à l'européenne. Le rire blanc et prétentieux, il s'approcha de Fleur-de-Neige, esquissa une révérence qui fit pouffer de rire les petites Laponnes, et du bout des doigts tendit à l'éluë de son coeur une cueiller en vermeil. C'était sans doute quelque garnement, tout heureux de troquer sa position précaire dans le monde des villes contre l'existence assurée de la vie des pasteurs. Il avait entendu dire que cette belle jeune fille était l'héritière du riche Ladjé.

Il déclama du bout des lèvres, le bras arrondi :

—O ma charmante! viens dans ma Finlande, ma Finlande aux mille lacs!

N'en écoutant pas davantage, Fleur-de-Neige lui tourna le dos.

Il disparut alors, faisant briller sa cueiller entre ses doigts blancs, pour tenter quelque autre riche pastoure.

Dass sa marche triomphale à travers les groupes de jeunes gens, Fleur-de-Neige récolta quatre ou cinq douzaines de foulards et autant de naïfs compliments.

Mais, le cortège de ses amoureux grossissant de plus en plus, elle rendit aux jeunes gens leurs cadeaux de fiançailles, pour ne garder que le petit anneau du pauvre Mellet, qui faisait piteuse mine à l'apparition de chacun de ses concurrents.

Si les amoureux étaient en liesse, les gens dits raisonnables se montraient fort bruyants.

C'étaient, devant chaque boutique, des

longs marchandages clamés à haute voix ou des disputes suscitées par l'eau-de-vie.

Dire que Ya ne but pas outre mesure, lors de son arrivée à Karasjok, on ne le croirait pas. Toutefois, comme elle le savait d'humeur batailleuse, Laïla lui avait fait promettre de ne pas se mêler aux groupes des nomades, le soir venu, à l'heure où les têtes sont le plus échauffées.

Le lendemain, le Français, flânant devant les boutiques, apprit que l'un des marchands venus à Karasjok s'appelait Lind. Il fit part de sa découverte à Ladjé et lui désigna la boutique habitée par le Norvégien. A l'aide de menus achats le fermier apprit des autres marchands que ce Lind était le neveu de l'ancien négociant de Karasjok.

Inquiet, le pasteur s'arrêta devant l'étalage qu'on lui avait signalé pour examiner l'étranger à son aise.

C'était un jeune homme de haute stature, au masque blanc, encadré d'une barbe noire dont il prenait grand soin à voir le jeu continuuel de sa main caressant les poils longs. Vêtu d'un costume lapon, il se tenait debout près d'une jeune fille blonde aux grands yeux gris amusés par les faits et gestes des indigènes.

Ladjé entra dans la boutique et demanda sans préambule :

—Tu t'appelles Lind?

—Oui, André Lind, répondit sérieusement le jeune homme, pendant que la jeune fille souriait de la curiosité sans gêne du fermier.

—Tu as ton père et ta mère?

—Mon père, puis ma soeur que voici.

—Ton père avait-il beaucoup de parents? interrogea Ladjé, sans s'inquiéter de la mine moqueuse de Mlle Lind.

—Il n'avait qu'un frère qui vint s'établir ici, il y a longtemps, et qui mourut

l'année de la peste.

—Il était marié et avait des enfants?

—Oui. Sa femme et sa fille furent, elles aussi, victimes du fléau. Mais tu étais peut-être son voisin? tu l'as sans doute connu? demanda à son tour le jeune homme ému.

—Moi! moi! pas du tout, s'empressa d'affirmer Ladjé.

Escortée de Mellet et d'une bande de jeunes gens, Laïla vint à passer devant la boutique de Lind. Elle accourut vers son père, toute rose de santé et de belle humeur. Des boucles blondes échappées de son bonnet pointu tombaient sur ses yeux.

—C'est ta fille? demanda le jeune homme surpris de voir la belle sauvage passer son bras autour du cou du Lapon.

—Oui, c'est ma fille Laïla, et je veux lui acheter de la toile pour doubler sa tente.

—Vraiment! tu veux donc la marier?

—L'hiver prochain, je pense.

—Elle doit avoir nombre de prétendants?

—Sans doute, mais elle sera la femme de mon neveu Mellet.

—Quand bien même elle préférerait un autre amoureux?

—Qui peut lui plaire mieux que Mellet?

Cependant Laïla avait disparu derrière une tenture de peau, attirée dans l'arrière-boutique par Mlle Lind. La jeune Norvégienne, surprise d'entendre la belle sauvage s'exprimer correctement dans le langage des "daros" l'interrogeait tout en l'examinant comme un joli petit animal.

—Comment t'appelles-tu?

—Laïla; mas j'ai un vieil ami qui me nomme Fleur-de-Neige.

—Laïla! oh! le joli nom! C'est la première fois que je l'entends.

—Quand on m'aime bien, on me dit aussi Laïslahjam, ce qui signifie: mi-agnonne Laïla. Quel est ton nom?

—Inga.

—Je t'appellerai Inga, si tu veux bien. Inga à la mode laponne, ou Inagshjam, c'est-à-dire: Inga chérie, petite Inga.

—J'y consens volontiers.

Et les deux jeunes filles de se faire des compliments sur leurs toilettes, de babil-ler affectueusement comme deux amies qui se retrouvent après de longues on-nées d'oubli.

—Que tu as un beau pask, chère Laïla! Il est doux comme du velours. J'aime bien ta riche ceinture aussi; mais si tu veux m'en croire, tu quitteras ce vilain bonnet pointu, ce n'est pas à la mode, je t'as-sure.

A la mode! Laïla se souciait bien de la mode! Néanmoins, pour complaire à son amie, elle enleva le bonnet qui laissa échapper toute une avalanche de bouclet-tes blondes et souples.

—Quels jolis cheveux! Attends que je te coiffe à la manière norvégienne.

Et, heureuse comme une fillette qui ha-bille une poupée, Inga se mit en devoir de capturer une à une les boucles indo-mp-tées pour les disposer selon les exigences de la mode.

—Regarde-toi dans la glace, mainte-nant!

—On dirait que tu es ma soeur, Ingash-jam, déclara Laïla en apercevant, près de son visage, l'ovale fin un peu amaigri de la fille des villes.

—Oui, une soeur plus pâle. Mais mon manteau n'est pas aussi riche que le tien.

—Il faut choisir toi-même les peaux de jeunes rennes.

—Mais je n'ai pas de rennes.

—Veux-tu que je te donne un pask comme le mien? nous avons la même taille!

—Oh! je puis l'acheter! déclara fièrement Mlle Lind.

—L'acheter! à moi! oh! Ingashjam, tu ne m'aimes donc pas? Toi, en échange, tu me donneras un foulard, si tu veux.

—Mais tu as dû en recevoir déjà beaucoup, observa malicieusement la Norvégienne.

—Sans doute, dit Fleur-de-Neige. Mais ce sont mes cadeaux, d'amour. Regarde donc mon anneau d'argent enguirlandé de petites feuilles d'or. C'est Mellet qui me l'a donné. C'est beau, hein?

—C'est ton fiancé, Mellet?

—Oui, et c'est lui qui m'épousera.

—C'est un Lapon, Mellet?

—Ce n'est pas "un daro," bien sûr!

—Et tu l'aimes bien?

—Oui... je l'aime depuis le temps où j'étais toute petite. Mais tu ne m'as pas montré tes cadeaux d'amour, Ingashjam!

—Je n'en ai pas.

—Si tu te promenais sur la place, tu en recevrais beaucoup, je t'assure.

—C'est possible. Mais dans mon pays les jeunes filles ne doivent pas recevoir tant de cadeaux. Et puis, je n'ai que dix-neuf ans...

—Moi aussi j'ai dix-neuf ans, s'écria la joyeuse Laïla. Je suis bien contente d'avoir le même âge que toi!

La petite Laponne, un moment songeuse, joua avec son bel anneau de fiançailles; puis, brusquement, les jones empourprés :

—C'est ton frère, ce grand jeune homme qui est dans la boutique à côté?

—C'est mon frère, André Lind.

—Ah! oui! Anda, à la mode laponne.

—Lui dirais-tu Addanshjam, si tu voulais être gentille pour lui? demanda la rusée Norvégienne.

Fleur-de-Neige riposta vivement :

—C'est à sa fiancée de dire Andashjam, pas à moi.

—Mais il n'a pas de fiancée. J'ai envie de lui dire de faire son choix à Karasjok, puisqu'on y trouve de si jolies filles.

—Ne fais pas cela, dit la petite Laponne. Tu sais bien que nous ne voulons pas épouser de "daros." Les daros sont nos ennemis. Ils ont pris les terres où nos aïeux menaient paître leurs rennes, ils nous ont pourchassés jusque dans le pays du "Grand-Père blanc." Et maintenant encore, ils nous volent nos bêtes ou tuent nos chiens! Les "daros" sont des méchants. Je les hais.

—Oh! Laïla, tu es injuste envers nous.

—Pardonne-moi, Ingashjam, c'est Ya qui m'a appris à détester les "daros." Moins, vois-tu, je ne hais personne... Ya, c'est un vieil ami à moi, et ce qu'il déteste, je le déteste.

—Veux-tu que je te fasse voir notre grande Bible à images? demanda la Norvégienne, pour montrer à sa petite amie qu'elle ne lui gardait pas rancune.

A la vue des gravures représentant tous les personnages qu'elle connaissait bien pour avoir lu si souvent leur vie sous la tente, Laïla fut réellement heureuse. Elle retrouva là Abraham, avec sa barbe blanche, tel qu'elle se le figurait, puis Isaac, puis Jacob, et enfin Esaü.

Soit fantaisie, soit à bon escient, le naïf imagier avait représenté Esaü sous les traits d'un jeune homme à figure sympathique.

—Ah! voilà Esaü, je le reconnais bien! Je l'aime mieux que Jacob.

—Pourquoi cela? Il vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles!

—C'est qu'il avait faim. Il revenait peut-être de la chasse. Quand Ya revient de la chasse, si tu voyais comme il mange de bon appétit! Jacob, lui, était resté sous sa tente, à ne rien faire. Jacob, lui, était rusé comme un "daro."

—Mais songe donc qu'Esaü était appelé à être le père d'un grand peuple! Il perdit

cet honneur parce qu'il fut l'esclave de ses penchants.

—Il avait faim! Quand on a faim on ne désire que manger.

—Tu comprends drôlement la Bible, déclara Mlle Lind avec un air de demoiselle qui sait ce qu'elle doit penser et croire.

—Est-ce qu'il y a d'autres livres semblables celui-là?

—Sans doute, mais en Finmarckie.

—Et cette Bible est à toi?

—Non, elle est à mon frère André.

—Alors, je veux l'acheter. Puisqu'il est marchand, il ne refusera pas de la vendre

—J'en doute.

—Je lui donnerai en échange deux rennes, trois, quatre rennes, autant qu'il en voudra.

—Tu peux le lui demander.

Lind, qui venait de vendre de la toile à Ladjé, pénétra à ce moment dans l'arrière-boutique, attiré par le babillage des deux jeunes filles. La jeune Laponne, penchée sur la Bible à images, lui parut plus belle que sa soeur Inga.

—Veux-tu me vendre ce livre? demanda Laïla en lui souriant.

—Il n'est pas à vendre!

—Pourquoi? N'est-ce pas ton métier de donner des marchandises quand on t'apporte des quartiers de rennes ou des peaux de bêtes?

—Sans doute, mais je ne veux pas vendre ma Bible. C'est un cadeau de mon père. Mon nom est écrit sur la première page.

Impatientée, Laïla répliqua vivement :

—Tu en achèteras une autre et tu la marqueras de ton nom.

—Ce ne serait pas la même chose.

—Je le veux! Les soirs d'hiver, je montrerai Esaü aux domestiques réunis sous la tente de mon père. Je te donnerai quatre beaux rennes.

—Je ne te la donnerai pas en échange de tous tes troupeaux, déclara sévèrement le jeune Norvégien.

La petite sauvage, à laquelle personne ne résistait chez les nomades, se tourna vers Inga et lui dit d'une voix colère :

—Ton frère a le coeur imptoyable et dur comme tous les "daros"!

—Bien! répliqua la soeur d'André en fermant la Bible, tu ne verras pas les autres images.

—Inga! Inga! Pardonne-moi, je ne suis pas méchante; mais pourquoi ton frère ne veut-il pas m'obéir?

Le jeune homme souriait, amusé par la naïveté de la petite Laponne; la Norvégienne répliqua :

—Appelle-le Andashjam! cher André! Et il te vendra peut-être la Bible.

—Je ne veux pas! dit Fleur-de-Neige en se levant pour quitter la chambre.

Lind, appelé dans la boutique par l'arrivée de nouveau clients, se pencha vers sa soeur et lui parla à voix basse.

—Il est méchant, ton frère! déclara la petite Laponne avant de se retirer.

—André est très bon!

—Pour toi, sans doute!

—Pour toi aussi, Laïla.

—Alors pourquoi refuse-t-il de me vendre sa Bible?

—Parce qu'il veut te la donner!

—Ce n'est pas un jeu?

—Nullement. Tu veux bien l'appeler Andasjham, maintenant?

—Autant qu'il le voudra. Mais je puis emporter le livre, n'est-ce pas? Il est à moi, bien à moi?

—Tu peux l'emporter.

—Merci, merci, chère Inga!

Comme elle traversait la boutique, toute heureuse, Lind lui cria :

—Comment, tu emportes ma Bible?

—Oui, je l'emporte! Inga me l'a donnée. Toi aussi, tu me l'as donnée. Tu n'es

pas méchant.

Et elle s'enfuit, son bonnet pointu posé de travers sur ses boucles blondes.

Laila arriva radieuse sous la tente où Ladjé et Ya se rassuraient mutuellement sur les craintes qu'avait fait naître en eux la présence à Karasjok du marchand Lind.

—Oh! père, dit la jeune fille, me voilà bien heureuse. J'apporte une belle Bible et images. Veux-tu que je te la montre?

—D'où vient-elle? demanda le fermier.

—C'est Inga et le marchand "daro" qui me l'ont donnée.

—Donnée?... tu vas la rendre! Tu ne dois pas accepter de présents de nos ennemis.

—Ceux-là ne sont pas méchants, père... et... je voudrais garder mon beau livre.

—Alors, je vais remettre au marchand Lind deux rennes de notre "raiden." Il ne fera pas une mauvaise affaire.

—C'est bien ainsi que je pensais agir, père, et j'ai déjà choisi ceux que j'enverrai au marchand.

—Que tu enverras?...

—Eh oui! Quand nous serons à deux lieues de Karasjok, mon ami Ya les conduira jusqu'à leur porte. Comme je serai loin, ils ne pourront pas refuser. J'y ajouterai, si tu le veux bien, un pask pour mon amie Inga.

Ya accepta de mauvaise humeur la mission dont le chargeait sa petite Fleur-de-Neige. Il ne lui plaisait pas de la voir se lier avec des civilisés.

Le jour suivant fut un jour de fête pour les Lapons et les marchands installés à Karasjok. Abandonnant leurs affaires, nomades et "daros" se rendirent l'après-midi sur les bords de la rivière glacée qui devait servir de piste pour une course de traîneaux.

Sur le coteau où prirent place Ladjé et sa fille, pour suivre toutes les péripéties

de la lutte, se trouvaient déjà installés André et sa soeur.

Le jeune marchand, cédant aux prières d'Inga, s'approcha du fermier, au grand contentement de Fleur-de-Neige, toute heureuse de babiller avec sa nouvelle amie.

—Vois, disait la petite Laponne, ce beau renne impatient attelé au traîneau doublé de fourrure blanche, c'est mon favori Ouragan. C'est Ya qui le conduit. Et Ouragan, conduit par Ya, ne craint pas de rival... Et le beau coursier, à la robe aussi immaculée que les neiges de l'Akkanas! Il a été dompté par Mellet.

—Ton fiancé? dit la Norvégienne.

—Oui, mon fiancé.

—Il va remporter le prix, sans doute?

—Non pas, Tempête ne va pas aussi vite que mon Ouragan.

—Cela ne fait rien. Tu dois souhaiter que Mellet te rapporte le beau foulard vert accroché à l'autre extrémité de la piste?

—Je veux qu'Ouragan arrive le premier! affirma la petite sauvage, et ses yeux devinrent presque colère.

—Tu n'aimes donc pas Mellet?

—Je l'aime bien, mais le renne sauvage est à moi... je l'ai dressé... Il vient sous ma main quand je le siffle.

Cependant, à un signal donné par le vieux maître d'école de Karasjok, les douze coursiers mis en ligne s'élancèrent en un brouhaha de jurons nordlandais, clamés par leurs conducteurs agitant les guides. Une fine poussière de neige soulevée derrière l'escadron empêcha d'abord de voir les premiers incidents de la lutte, puis, dévancé par ses adversaires de plusieurs longueurs de traîneaux, apparut au loin Ouragan.

A genoux dans son véhicule, Ya l'excitait de claquements de langue, sans prendre garde à l'énorme distance qui le sé-

paraît de ses rivaux.

Il disparut un instant, dans un méandre de la rivière, puis se dessina nettement sur la plaine blanche, debout et prêt à détacher du poteau le carreau de soie verte, insigne de la victoire.

Laila applaudit son vieil ami, puis, triomphante :

—Je savais bien qu'Ouragan battrait Tempête!

Mais le Français n'avait pas encore gagné la course, il devait revenir à la station du départ sans se laisser distancer par ses concurrents. Et Fleur-de-Neige ne vit pas sans appréhension un deuxième coureur arracher de la perche un foulard rouge, désigné comme second prix, et s'élaner sur les traces du vainqueur.

—C'est mon amoureux d'Utijock, déclara Fleur-de-Neige en regardant fixement la silhouette noire qui donnait la chasse à Ya.

Le jeune Lapon gagnait du terrain sur le Français qui semblait ignorer la poursuite. Alors, Laila se leva brusquement et, dévêtant son pask, le fit flotter en l'air pour éveiller l'attention de Ya. Malgré ses appels, malgré ses cris, Ouragan se laissait approcher, puis distancer. Et tremblante, les lèvres en moue, Fleur-de-Neige pensait tout haut :

—Oh! le méchant homme qui laisse battre mon favori, pour me faire de la peine!

On distinguait nettement les formes élancées des coursiers, leurs langues pendantes et leurs bois rejetés en arrière comme des crinières, quand Ya poussa un cri aigu qui fit bondir Ouragan. Et, deux minutes après, le Français offrait à sa petite maîtresse le beau foulard vert.

—Je le refuse, Méchant, déclara Fleur-de-Neige encore toute émue. Tu pouvais arriver bien avant cet orgueilleux garçon d'Utijok!

—Sans doute, mais je n'ai pas voulu fa-

tiguer ton favori, ma Fleur-de-Neige. Regarde, il est aussi vigoureux qu'avant la course! Allons accepte mon cadeau d'amoureux.

—Mon amoureux... toi aussi? riposta la petite sauvage déridée.

—Eh oui! un pauvre vieil amoureux, beaucoup moins exigeant et beaucoup plus dévoué que tous les autres.

Comme les curieux s'extasiaient sur la beauté du renne vainqueur, Lind déclara hautement qu'il avait un grave défaut. Fleur-de-Neige, qui attachait le foulard vert aux bois de l'animal, demanda, moqueuse :

—Lequel, je te prie?

—Il n'est pas à moi! Veux-tu me le vendre?

—Vendre Ouragan!

—Vingt-cinq écus blancs!

—Pas pour cent, déclara la jeune fille souriante. Et toi, Inga, quel est celui des coursiers que tu choisirais?

—Moi, j'achèterais volontiers ton renne blanc.

—Tempête! mais il n'est arrivé que troisième.

—Que m'importe! Il est si gracieux, si docile. Il me semble que je pourrais le conduire.

—Essaye! mais je vais t'accompagner avec Ouragan.

Les deux jeunes filles s'élançèrent sur la glace, Inga un peu craintive, Fleur-de-Neige toute à la joie de se sentir emportée par l'allure vive de son renne favori. Elle virait, voltait, décrivait des arabesques autour du traîneau de son amie, l'encourageant d'un rire, ou excitant d'un coup de lasso le renne couleur de neige.

Ce fut le signal des glissades sur la rivière gelée.

Des couples récemment unis par le pasteur faisaient leur voyage de noces dans un véhicule si étroit, que la Laponne de-

vait s'asseoir sur les genoux de son conducteur.

Des jeunes gens, seuls en leur traîneau, cherchaient par de périlleux exercices d'équilibre à gagner les bonnes grâces de l'élue de leur coeur. Le bond impatient d'un renne, ou un brusque changement de direction renversait parfois sur la glace des nichées d'amoureux.

Quand l'aurore boréale teignit de pourpre les immenses champs de neige, la blonde Laïla promenait, dans son traîneau, le beau "daro" à la barbe noire le beau "daro" souple et fort, que n'étonnaient point les hardiesses voulues de la conductrice. Et les joues de la petite sauvage étaient plus rouges que d'habitude! Un effet de la lumière boréale, sans doute!

Et Mellet, le pauvre Mellet s'ennuyait de tout son coeur en la compagnie d'Inga qui ne comprenait pas deux mots de lapon!

Mais le marché allait finir, et les nomades faisaient leurs préparatifs de départ. Seul, le pasteur besognait plus activement encore. Assis près d'une table devant le registre des mariages, il était entouré d'une foule de jeunes gens qui se bousculaient pour devinir plus vite maris et femmes.

Et voilà que notre ancienne connaissance, le beau gars d'Utijok, l'ancien adorateur de Laïla pénètre à son tour dans le temple. Ah! il s'est vite consolé de sa défaite, à voir les petits soins empressés qu'il témoigne; une brunette laponne suspendue à son bras! Impatient, il se fraye un chemin à travers les groupes, remorquant sa fiancée, et, arrivé près du pasteur, il énumère ses noms et prénoms puis ceux de la belle. Alors, pendant que le ministre remplit ses fonctions sacerdotales, les anciens galants de la brunette s'approchent à tour de rôle, réclamant du regard les beaux foulards d'amour qu'elle

accepta au temps où son coeur n'avait pas encore été ému par les douces paroles.

Elle tire de sa poche les soies voyantes tout en répondant de son mieux aux questions du pasteur :

—Ce n'est pas celui-là! le mien était jaune et noir, protesta un garçon éconduit.

Sans s'émouvoir, la belle, après de nouvelles recherches, parvint à calmer l'irascible soupirant. Mais voilà qu'un garçon arrive, haletant, près du groupe des nouveaux mariés et supplie :

—Arrêtez, monsieur le pasteur, arrêtez!

—Qui ose m'interrompre?

—Monsieur le pasteur, Ringa — la belle brunette s'appelle Ringa — ne peut épouser ce garçon d'Utijok, puisqu'elle m'a fait une promesse ferme de devenir ma femme. Confiant en sa parole, je n'ai pas cherché d'autre femme.

On se dispute, et la fiancée n'est pas avare d'injures à l'adresse de ce plaignant malencontreux quand le pasteur intervient :

—Qu'on lui donne un demi-écu blanc, dit-il avec un sourire, pour le dédommager d'avoir cru aux promesses de Ringa.

Et les anciens amoureux de la belle se retirent tous satisfaits. Ils ne songent pas un instant à quitter la glace de la rivière de Karasjok pour se venger des dédains de l'aimée. Et, à vrai dire, ils n'ont guère le temps de se lamenter. Le marché va finir et, s'ils ne trouvent pas à caser de nouveau, foulards, ils resteront un an encore sans compagne dans les solitudes glacées.

Les marchands "daros" disjoignent déjà les pièces de bois qui abritent leurs étalages, et le pasteur de Koutokaeino a encore fort à faire.

Enfin, profitant d'un moment d'accalmie, il fait préparer son traîneau attelé d'une renne rapide et s'enfuit sons mot

dire. Mais des amoureux l'ont aperçu, et dix, quinze équipages lui donnent la chasse, parviennent à l'arrêter, à l'entourer. Alors, sur la plaine glacée, il bénit les heureux retardataires.

Au grand étonnement de la jeune Norvégienne, Laïla n'avait pas envoyé à son amie le beau pask qu'elle lui avait promis.

—Les Lapons sont ingrats et oublieux, déclara Lind.

—Oh! Laïla ressemble si peu aux Lapons.

—Elle est plus belle, c'est vrai, mais elle oublie tout aussi bien.

Inga n'osa pas défendre davantage sa petite amie au bonnet pointu. Mais le lendemain, à l'aube, elle fut toute surprise de trouver devant sa porte deux traîneaux auxquels étaient attelés Ouragan et Tempête. Couché sur le sol, enveloppé de fourrures, un homme dormait près des équipages. Elle le secoua pour l'éveiller et reconnut le domestique français.

—Toi ici, Ya! ton maître n'est donc pas parti?

—Mon maître est à deux lieues de Karasjok.

—Alors?

—Alors, je reviens. Laïla est folle... Elle te donne Ouragan, Tempête, les traîneaux, le beau pask que tu trouveras sous les peaux de rennes, tout, tout enfin.

—Oh! tu la remercieras bien pour nous, n'est-ce pas? Tu lui rappelleras qu'elle m'a promis de venir dans ma maison l'été prochain.

—Oui! Oui!

—Mais entre donc, pour remplir ta gourde.

—Merci, je ne veux pas de ton eau-de-vie.

Et, furieux, le brave Ya s'éloigna à longues glissades sur ses skiss.

XI.

La Métairie de Garnas.

Lind possédait une métairie à Garnas, petit village campé sur les rives d'un ruisseau se déversant dans le golfe d'Alten. Les bâtiments d'exploitation et la maison principale s'étagaient sur trois terrasses d'où l'on apercevait le gjord, sillonné de petits vaisseau, marchands et toute la vallée baignée par l'Elv.

Inga, dans ses promenades, remontait souvent le cours mugissant de l'Elv, jusqu'au lac Ravadjos, où elle prend sa source. Avec le retour du printemps, elle attendait l'arrivée de son amie Laïla qui lui avait promis de venir faire paître ses rennes dans les gras pâturages qui bordent le lac.

Paresseuse et lente quand elle chemine entre les oseraies et les forêts de bouleau proches de l'estuaire, l'Elv bondit de cascades en cascades au sortir de son berceau, comme impatiente d'aller se perdre dans la grande mer. Etranglée entre des rives rocheuses et abruptes, elle roule des cailloux, des troncs de pins, et, colère, écumante, s'élançe, creusant le sol dans sa chute.

Le premier des bonds que fait la rivière pour se dégager de ses lisières, forme, à une demi-heure de marche de Garnas, un gouffre bien connu des habitants d'Alten.

En un cirque de rocs polis par l'incessante ronde que dansent les ondes, les promeneurs se plaisent à lancer quelque ustensile de ménage ayant servi à leur dînette champêtre, et s'amusent à suivre les culbutes de l'objet disparaissant en un remous pour renaître en un flot d'écume. Ceux que n'intéresse pas cet enfantin divertissement, ceux qui se complaisent en la pure contemplation des états d'être, rians ou graves de la nature, ne manquent pas d'apercevoir un gracieux

tronc de bouleau penché sur l'Elv tournoyante. L'arbre vit dans une fente de rocher et baigne l'extrémité de ses branches frissonnantes dans la mousse d'eau aussitôt morte qu'écloso. Jamais main d'homme ne l'a touché. Les chanteurs des bois ne nichent pas à l'ombre de son feuillage toujours humide, toujours tremblotant. Seule, le bergeronnette vient se poser sur ses rameaux, hochant la queue, faisant des grâces. Quand elle a achevé sa toilette, la coquette chonte à plein gosier, sans souci du mugissement de l'onde qui couvre sa voix faible.

Inga aimait à s'arrêter sur les bords du gouffre et à contempler le bouleau sauvage accroché à plus de trente mètres de la rive.

Mais elle stationnait plus longtemps sur les rives du lac Ravadjos, entouré d'une ceinture de montagnes dont les flancs se paraient de lichens d'or. Ladjé et sa caravane pouvaient apparaître d'un moment à l'autre sur la crête de quelque monticule voisin. L'impatience et l'imaginaton aidant parfois, elle croyait apercevoir des bois de rennes croissant à l'horizon comme un taillis qui grandit à vue d'oeil.

Enfin vint l'été; et la neige, vite fondue sous l'haleine chaude de juin, fut remplacée par une herbe drue, piquée de fleurs. Les oiseaux de passage s'abattirent par bandes dans la baie enchanteresse, se querellant dans le choix de leurs compagnes. Ils étaient presque aussi impatients et affairés que les Lapons de la foire de Karasjok. La belle saison ne durant que trois mois, ils n'avaient pas de temps à perdre pour pondre, couver et élever leurs niches.

Sous le soleil qui ne disparaissait pas de l'horizon et tournoyait comme un oiseau de proie qui hésite à se laisser choir, la végétation se métamorphosait d'heure en heure.

Un garçon de ferme vint un jour annon-

cer à Inga que les bords du lac étaient occupés par plusieurs caravanes de Lapons, et la jeune fille allait se rendre au-devant de son amie quand les aboiements du chien de garde l'attirèrent dans la cour de la métairie.

Son grand bâton de montagne à la main, Laïla se tenait sur le seuil, interdite, rougissante. Vêtue d'une tunique bleue serrée à la taille, ses cheveux blonds tressés en deux nattes tombant de son petit bonnet pointu, les yeux purs, la joue rose, elle était le Printemps.

—Ma petite Laïla!

—Ingashjam! chère Inga.

André survint, attiré par le pépiement des jeunes filles.

—Bonjour, Laïla, sois la bienvenue! dit-il.

Laïla, souriante, lui tendit la main. André n'était plus le méchant "daro." Souvent, pendant les soirées d'hiver, elle avait constaté en lisant la Bible que le marchand Lind ressemblait à Esau!

Enlacées, les deux amies entrèrent ensuite dans la salle où le père d'Inga, assis dans son fauteuil, accueillit la jeune Laponne avec cette grâce sincère et simple des vieillards qui ne songent plus qu'à être bons.

Il sourit quand, sur son invitation, Laïla, au lieu de s'asseoir sur une chaise, se laissa choir adroitement sur le tapis.

—Sans tes habitudes de petite sauvage, ma chère fille, déclara le vieillard, je ne pourrais pas croire que tu es la fille de Ladjé. Tu es aussi grande que ma fille et tu as les beaux yeux clairs des Norvégiennes! A ton entrée, j'ai cru voir la femme de mon pauvre frère qui mourut, à Karasjok, l'an de la peste... Tu ne l'as pas connu... Il y a si longtemps! mais tu as peut-être entendu parler de lui!

—Non... mais à t'écouter, je m'aperçois que tous les "daros" ne sont pas mé-

chants. On voit bien que tu es le père d'André.

Le vieillard, distrait de ses tristes pensées par le naïf babil de Fleur-de-Neige, demanda en souriant :

—Es-tu contente de la Bible?

—Oh! très contente!

Et elle raconta plusieurs épisodes des livres saints, en un norvégien si pur d'accent que le vieillard croyait entendre la femme du marchand de Karasjok.

Fleur-de-Neige n'ayant jamais habité une maison, fut stupéfaite à la vue de tous les ustensiles et bibelots nécessaires au civilisé. Elle demandait l'usage de tel ou tel objet, et riait d'un rire bien sincère quand son amie s'évertuait en explications. La vue d'un piano, qui ornait la chambre d'Inga, sembla l'intriguer profondément pendant qu'Inga lui exhibait tout son arsenal de toilette. Elle pensa d'abord que c'était un siège, mais comme le coffre était de trop belle taille pour servir à cet emploi, elle dut demander à son amie à quoi pouvait bien servir un pareil meuble.

Ingo ouvrit le piano sans mot dire. Cela avait des dents! Laila joignit les mains, stupéfaite! Mais ce fut bien autre chose quand la Norvégienne plaqua les premiers accords. Cela mugissait comme le vent secouant les pins ou chantait plus doux que les oiselets célébrant leurs épousailles. La petite sauvage éprouva d'abord une violente envie de regagner les rives du lac Ravadjos, mais la présence de son amie, assise devant le terrible instrument, la rassura peu à peu. Et quand Inga, amusée par la stupéfaction de Fleur-de-Neige voulut quitter son tabouret, la nomade la supplia de continuer.

—Encore! oh! que c'est beau!... C'est beau comme le soleil d'hiver lorsqu'il paraît à l'horizon!

—Comment trouves-tu cela? demanda la jeune musicienne après un galop final, qui sembla bouleverser tous les minuscules brimborions qui ornaient les étagères.

—Penses-tu, demanda Fleur-de-Neige, que Dieu permette aux Lapons de jouer de cet instrument-là quand ils seront au ciel?

—Je ne crois pas!

—Et pourquoi donc, mon Dieu?

—Il n'y a probablement pas de pianos au ciel! Mais approches-toi, et appuie de la main sur les touches... Tu vois que tu sais jouer, toi aussi.

—Je fais du bruit... et ça ressemble à un hurlement de loup!

Inga voulut expliquer à sa petite amie le mécanisme de l'instrument; mais allez donc faire comprendre à une Laponne pourquoi un instrument gronde ou chante! Elle lui promit de lui apprendre, en cachette, à se servir de cette machine à musique pour faire une surprise à André.

—Où sont Ouragan et Tempête? demanda soudain Fleur-de-Neige.

—Ils sont attachés à l'étable.

—Attachés! Est-ce qu'on attache des rennes! Viens vite les mettre en liberté et ils sauront bien retrouver leurs compagnons.

Quand les pauvres bêtes aperçurent le costume lapon de leur maîtresse, ils firent un tel bond qu'ils faillirent rompre leurs liens. Leurs grands yeux brillèrent plus vifs, comprenant peut-être qu'ils allaient recouvrer la liberté.

Le soir même, Laila regagna le campement de son père Ladjé, un peu chagrine de n'avoir vu qu'un instant le méchant "daro" qui ressemblait tant à Esäü. Mais elle avait promis à son amie de venir souvent à la métairie de Garnas!

XIII

Sur la Montagne

Quelques jours après, Fleur-de-Neige et Inga remontèrent le cours de l'Elv pour gagner le plateau où campait Ladjé. Sur les bords du lac, dominant la plaine et le fjort d'Alten, la petite nomade dit à son amie, un peu lasse de l'ascension :

—Regarde, Inga!! nous sommes sur la montagne. Tout ce que tu vois est à moi. Les forêts de pins, les vorges rocheuses d'où s'élancent les bouleaux à tunique blanche, les coteaux vêtus de mousse d'or, les oseraies, le lac, tout cela est ma maison, tout cela m'est familier comme t'est familière ta métairie de Garnas. Le ciel est mon toit. Je puis marcher des jours et des jours sans qu'un homme me dise : "Arrête-toi cela ne t'appartient pas!" Quand arrive l'été, je me sens aussi légère, aussi insoucieuse que les oiseaux revenus du Sud. Je renais avec toutes les choses, avec tous les êtres. Et ma joie est toujours sur mes lèvres comme le soleil est toujours à l'horizon.

—Mais l'hiver? objecta l'habitante des villes, un peu railleuse.

—L'hiver, j'ai mes fourrures bien chaudes, ma place près du foyer et l'amour des miens pour me garder de la froidure. Et quand, me souvenant des jours de soleil j'ai envie de pleurer, je chausse vite mes skiss et je cours, je cours sur la plaine blanche jusqu'à ce que j'aie laissé le chagrin derrière moi. Puis viennent les douces soirées sous la tente de Ladjé et les récits de la Bible qui consolent. Main tenant, ajouta la petite Laponne, en se tournant vers la côte, regarde, Inga, regarde! Que ta maison est petite!

—Mais je ne la vois pas!

—Elle est là-bas, là-bas, cachée dans les arbres, comme un oeuf d'oiseau entre

des brins de mousse. Comme tu y es à l'étroit, ma pauvre Inga!

—C'est vrai, avoua de bonne grâce la Norvégienne, et je veux devenir une petite sauvage comme toi, tant que durera l'été.

Au campement, les Lapons firent bon accueil à l'étrangère. Ya lui-même promit à la jeune "daro" de lui apprendre à lancer le lasso. N'était-elle pas l'amie de sa petite Fleur-de-Neige?

Laïla conduisit ensuite son amie sous la tente qu'elles habitaient pendant le séjour d'Inga. Tout y était neuf. La toile était blanche comme l'âme naïve de Fleur-de-Neige. Sur le sol, recouvert de ramilles de bouleau, Laïla avait jeté à profusion d'épaisses toisons de rennes. Près du foyer construit en cailloux polis, veinés de bleu, que Ya avait tirés du lit de la rivière, étaient rangés le pot à cuire la viande et tous les ustensiles de bois dont se servent les ménagères laponnes. Inga jouait avec ce petit ménage de poupée, amusée par la simplicité de cet intérieur de jeune fille, orné — naïve prévoyance — d'un berceau suspendu au faite de la tente comme un lustre.

—Voici ton costume, déclara la fille de Ladjé, tirant d'un coffret de pin tunique, pantalon, souliers, tout l'accoutrement d'une Laponne.

—Tu veux que je mette ça!

—A moins que tu ne veuilles rentrer à ta métairie les jupes en loques.

Bravement, Inga revêtit les vêtements séance tenante. Et quand elle sortit de la tente, un peu confuse, Mellet, qui rôdait par là, attiré sans doute par les rires des jeunes filles, déclara que, si la jeune Norvégienne le voulait, elle ne tarderait pas à avoir beaucoup de foulards épinglés à sa ceinture.

Le lendemain, après une douce nuit de sommeil sur le mol entassement des four-

rures, bercée par le léger claquement de la toile agitée par la brise, Inga ouvrit les yeux.

Au milieu de la tente, Laïla faisait déjà bouillir le café.

—Ton frère est arrivé, Inga! annonçait-elle, penchée sur l'âtre, sans doute pour souffler sur le fagot de brindilles crépitantes.

—André? Tu es heureuse qu'il soit venu?

—Sans doute! puisqu'il m'a donné sa Bible, sa belle Bible à images. C'est mon ami. Allons, lève-toi, paresseuse, Ya va nous emmener à la pêche, ce matin.

Au retour de l'excursion sur les bords du lac, les joues encore animées par le bon repas mangé sur l'herbe, Laïla, qui avait fait preuve, toute la journée, d'une gaieté un peu bruyante, voulut donner à ses amis des villes un magnifique spectacle.

Le soir venait : le soleil, comme fatigué de sa course à travers le bleu, semblait vouloir se poser sur les cimes des sapins du côté de Garnas. La fille de Ladjé ordonna à ses domestiques de rassembler tous les troupeaux autour de sa tente.

Un quart d'heure après, des coteaux, des vallons, des oseraies, des futaies de bouleaux accouraient, bondissant, cinq mille rennes, pourchassés par les chiens. Leurs pauvres grands yeux doux effarés, ils franchissaient les fossés boueux en une détente brusque de leurs jarrets "crépitants" et se précipitaient vers le camp, tête baissée, soufflant et meuglant. Le sol tremblait. La brusque invasion des troupeaux dans l'enceinte du campement effraya Lind et sa soeur, qui furent tout étonnés de voir les rennes s'arrêter brusquement à dix mètres des tentes, pour se coucher ou jouter à armes courtoises.

—Je veux t'apprendre à traire les rennes, déclara Fleur-de-Neige à son amie

toute tremblante. Mellet, lance ton lasso sur cette mère qui ne veut pas laisser têter son petit faon.

La corde s'enroula autour des bois de la bête désignée, et Inga se mit en devoir de traire la captive. Mais elle s'y employa si mal que la femelle brisa, d'un coup de sabot le pot où Inga n'avait pu recueillir quel quelques gouttes de lait.

—Maintenant André, dit-elle au jeune homme, veux-tu essayer mon lasso? Tu le prends ainsi enroulé dans ta main droite et tu le jettes sur les bois de l'animal que tu veux capturer... Non... tu ne sais pas... tu ne sais pas, déclara Laïla après un essai malheureux, mais tu apprendrais très vite et tu t'en serviras tout aussi bien que Mellet... Il ne faut pas te moquer du "daro", Mellet, je suis une femme, moi, tout aussi habile que toi

Ce disant, elle prit la lanière de cuir, la disposa dans sa main droite ainsi qu'elle l'avait montré à André Lind et d'un bond, sauvage, se précipita au milieu du troupeau.

Surpris de cette brusque attaque, l'animal qu'avait saisi le lasso essayait de se dérober. Il secouait ses bois pour se débarrasser du noeud coulant, puis se cabrait, le cou tordu. Rouge, excitée par la lutte, ses yeux gris bleus devenus presque noirs, Laïla enroulait peu à peu autour de son bras droit la lanière tendue. Elle était superbe de force souple, ses cheveux, dénoués, les poignets baissés vers le sol pour résister plus aisément aux efforts de la bête se calmant peu à peu.

—Viens m'aider, Lind, viens m'aider, je veux la traire!

Lind accourut et s'empara du lasso.

—Tiens-la bien, dit Laïla en riant, elle est furieuse et me frapperait de ses pieds de devant si tu la laissais aller. Nous allons voir si tu es aussi fort qu'une jeune Laponne.

—N'aie crainte, dit Andi à tout heureux de faire oublier sa maladresse, je la tiens de telle sorte qu'elle ne pourra pas s'évader.

Mais la petite Laponne n'avait pas eu le temps de se baisser que, déjà, le renne se dégageait d'un brusque écart, pendant que Lind roulait sur le sol.

—Voilà un homme fort! cria Fleur-de-Neige en éclatant de rire.

—Et voilà qui est mal, Laïla, répliqua une voix sévère.

Môr Ladjé qui avait assisté à cette scène s'approcha, grondeuse.

—Et pourquoi donc, mère! Si André Lind n'est pas assez fort pour maintenir un animal de cette taille, je n'y puis rien...

—Comment veux-tu qu'il en aie raison, petite espiègle, je t'ai vue piquer de ton aiguille les jarrets de la bête déjà furieuse.

Ce fut un éclat de rire général, et André, dont la chute n'avait pas été malheureuse, pardonna de bon cœur à la petite sauvage.

Avant de rendre la liberté au troupeau jusqu'alors maintenu au loin par les domestiques et les chiens, Ya choisit le renne domestique qu'il devait tuer pour subvenir aux besoins des nomades. Il saisit la bête par les bois et, d'une secousse, la renversa sur le sol. Puis, prenant le couteau pendu à sa ceinture, il l'enfonça jusqu'au manche dans le cœur de l'animal terrassé. La victime bondit, retomba sur ses jarrets fléchissants, puis se laissa choir dans l'herbe, la langue tendue, morte.

—Oh! l'horrible chose, soupira Inga en se cachant la figure dans ses mains.

—Il faut bien manger, riposta Fleur-de-Neige.

Quand Lind et sa soeur eurent repris le

chemin de Garnas, môr Ladjé dit à son mari:

—As-tu remarqué les attentions du "daro" pour Laïla?

—Pas du tout! Comment peux-tu croire?...

—Je sais à quoi m'en tenir!

—Alors tu as vu...

—Je lis dans les yeux de Laïla, comme je sais lire dans ma Bible. J'y devinais autrefois la tristesse, l'impatience ou l'ennui. Mais jamais son regard... Elle devient rêveuse, la pauvre enfant.

—C'est de son âge, dit le vieillard. Peut-être songe-t-elle à la tente neuve qu'elle habitera avec Mellet.

—Je te dis qu'elle aime!

—Sans doute, elle aime Mellet.

—Eh non! elle aime le "daro"!

—Le "daro"! Ne m'as-tu pas dit qu'elle avait piqué le renne pour faire tomber Lind? Ça me paraît assez clair.

—Eh oui! c'est clair! c'est parce qu'elle l'aime!

—Je n'y comprends rien!

—Les hommes ne comprennent rien à ces choses-là...

Confiant en la clairvoyance de sa femme, le fermier décida ce soir-là que Fleur-de-Neige cesserait ses visites à Garnas.

IV

UNE DECLARATION ORIGINALE

Sous le prétexte de pêcher à la ligne quelques truites de l'Elv, Lind, la semaine suivante, remontait le cours d'eau jusqu'à la cataracte.

Distrait comme un amoureux, sa pêche n'était guère fructueuse et il allait regagner la métairie, quand il entendit, au loin, un de ces lieds à couplets alternatifs,

que les bergers et les bergères s'envoient comme des bonjours chantés par-dessus les vallons.

Les lieds lapons sont des récitatifs improvisés sans souci des règles poétiques, mais encadrés dans des interpellations invariables.

Le jeune homme chanta :

Elialeia!
M'entends-tu?
Par-dessus val,
Par-dessus mont,
Oui ou non?

Dominant l'écho qui répétait ces derniers mots, la voix de Fleur-de-Neige répondit :

Elialein?
Je t'entends
Par-dessus val,
Par-dessus mont,
Oui ou non?

Elialein!
Viens vers moi,
Par-dessus mont,
Par-dessus val,
Oui ou non?

cria André, espérant apprendre de Laïla pourquoi elle ne venait plus à la métairie.

Lointaine, la voix de la jeune fille chanta cette plainte :

Loin de toi,
Par-dessus mont,
Par-dessus val,
Je te répons :
Hélas !
Je ne puis pas,
Elialein ! Elialein !

A cet adieu, répété de plus en plus faiblement par tous les échos de la montagne, André comprit combien il aimait la petite Laponne. Il aurait bien voulu lui lancer de nouveaux Elialein d'appel, mais il pensa que cette correspondance était bien peu discrète entre amoureux. Aussi était-il de fort méchante humeur quand il revint à Garnas, le pêcheur n'ayant pas eu plus de chance que l'amoureux.

—Je t'apporte des nouvelles de Laïla, dit-il à sa soeur; en entrant.

—Tu l'as donc vue?

—Non, mais nous avons chanté la chanson du berger. J'étais dans la vallée. Elle me répondit de la montagne.

—Elle a dit, demanda Inga, souriante, qu'elle ne pouvait pas se rendre ici? hélas! hélas!

—Hélas!

—Oui, hélas! était dans la chanson.

—Ne désespère pas, mon cher André, la petite Laïla viendra nous dire adieu avant de quitter les bords du lac!

—Me désespérer?

—Je m'entends! répliqua la malicieuse Inga, pendant qu'André haussait les épaules.

Depuis un mois le soleil tournoyait au-dessus de l'horizon. Les cinq mille rennes de Ladjé ne trouvaient plus qu'une maigre nourriture sur les bords du Lac Les Lapons allaient gagner les sommets prochains en attendant la saison d'hivernage. Et Laïla ne se montrait plus à Garnas, et Inga l'accusait d'ingratitude.

Un matin, un jeune domestique de Lind arriva tout essoufflé de la métairie, venant chercher du secours pour une Laponne qu'il avait aperçue accrochée au tronc du bouleau qui se baigne dans les remous de la cataracte. Il avait essayé de lui crier: "Je vais chercher du secours", mais la

grosse voix de l'Elv avait empêché la malheureuse d'entendre

—Qui est-elle? demanda Lind inquiet, en se chargeant d'un paquet de cordages.

—Je l'ignore.

—Elle est jeune?

—Je ne crois pas. D'ailleurs, si elle n'est pas morte maintenant, son sort n'est guère plus enviable. Elle semblait harassée.

Suivi de tous ses domestiques, Lind courut au secours de la pauvre femme, et, en remontant la rive opposée à celle qu'avait suivie son domestique, il arriva près du gouffre en même temps que Mellet qui se rendait sur la côte.

—Qu'y a-t-il? demanda le jeune Lapon.

On lui expliqua qu'il s'agissait d'un sauvetage, et le neveu de Ladjé aida à dresser le câble qui permettrait au sauveteur d'arriver jusqu'à la désespérée.

Ce travail achevé, Lind fixa à l'extrémité du câble deux forts cordages munis de boucles.

Puis il demanda :

—Qui veut descendre?

Les assistants se dévisagèrent mutuellement pour s'inviter, mutuellement aussi, à risquer leur vie pour l'inconnue, mais personne ne bougea.

—C'est bien, dit André Lind en s'asseyant dans la boucle d'un cordage, tenez le câble, et priez Dieu pour moi!

La descente se fit lentement, lentement.

Suspendu au-dessus du gouffre, André fixait la paroi du rocher, pour résister à l'appel mugissant des ondes bouillonnant au-dessous de lui.

Quand il put atteindre les branches du bouleau, il cria du fond de l'abîme à celui qui le guettait d'en haut :

—Lâchez un peu le cordage et tirez à vous quand je crierai : "Priez pour moi!"

Et, brusquement, il disparut dans une anfractuosité du rocher.

Assise sur le tronc du bouleau et enlaçant l'arbre de ses pauvres mains bleuies, une jeune fille se mourait de frayeur et de froid. Dans l'encadrement du rocher verdi par les algues, elle ressemblait, avec ses yeux douloureux et ses longs cheveux blonds dénoués, à un être surnaturel ou à un personnage de rêve.

C'était Laïla!

—Par Jésus! est-ce toi? demanda Lind stupéfait.

—Oh! tu as sacrifié ta vie pour me sauver! sourit, joyeuse, la jeune Laponne.

—Je ne savais pas, avoua André.

—Le sachant, tu ne serais pas venu, peut-être?

—Pas venu! Mais pour toi, j'irais jusqu'au fond de la cataracte. Oh! l'affreuse nuit que tu as dû vivre, en ce danger, ma chère Laïla! Cependant j'ai dormi tranquillement, ne devinant pas que tu avais besoin de moi.

—J'ai prié Dieu avec résignation, et il m'a donné plus que je ne lui demandais.

—Tu es sauvée! Je l'espère, du moins. Le câble est fort.

—Oh! avec toi, je ne crains rien.

—Assieds-toi dans cette boucle de cordages, et passe tes bras autour de mon cou. Si Dieu est contre nous, nous mourrons ensemble.

—Mourir! Ne suis-je pas avec toi!

—Tiens ferme! ordonna Lind.

Puis il cria de toutes ses forces :

—Priez pour nous!

Et lentement, lentement, les jeunes gens enlacés s'élevèrent au-dessus des ramilles du bouleau.

Entre ciel et eau, dédaigneux du péril, André murmura à l'oreille de la petite

sauvage dont la joue reposait sur son épaule :

—Laïla, je ne voudrais pas te causer de chagrin, mais il faut que je te dise, enfin : je t'aime plus que tout au monde. Plus tard, pourrais-tu m'aimer un peu ?

—Je t'aimerai toujours, avoua franchement Fleur-de-Neige... mais je ne suis qu'une Laponne, une pauvre Laponne.

—Tu es ma femme, Laïla !

Une voix cria soudain d'en haut, interrompant le duo amoureux :

—Attention ! le câble glisse sur une aspérité du rocher. Il va se couper.

André, du bout du pied, écarta le câble de la partie dangereuse et l'ascension se continua heureusement jusqu'aux mains tendues des domestiques.

—C'est Laïla ! c'est Laïla ! crièrent tous les assistants.

—Tu es sauvée, chère Laïla ! Tu es sauvée, béni soit le saint nom de Dieu !

—Tu étais là, Mellet, et tu n'es pas venu à mon secours ! constata, un peu moqueuse, la jeune fille.

—Eh ! savais-je que tu étais dans le trou ? je te croyais à Garnas, moi !

—André Lind ne le savait pas non plus et cependant il a risqué sa vie, répondit Laïla, souriante

Cependant elle était si faible que les domestiques l'emportèrent à la métairie sur un brancard de feuillages.

Chemin faisant, la petite Laponne raconta qu'elle avait voulu descendre l'Elv jusqu'à la cataracte pour prendre congé de son ami Inga. Laissant choir, par distraction, une de ses rames, elle n'avait pu résister au courant qui avait entraîné sa frêle embarcation dans l'abîme. Elle avait fermé les yeux pour mourir ; puis, emportée en la ronde des eaux, elle avait pu s'accrocher aux branches pendantes du

bouleau.

Après une nuit de repos, Laïla, grâce aux soins de son amie, se trouva reposée de la terrible aventure. Elle se leva à midi et, revêtant un des costumes de son amie, il fit son entrée dans la salle commune de la métairie.

En la voyant ainsi vêtue, André Lind lui fit comprendre, d'une caresse des yeux, qu'il ne regrettait pas la promesse qu'il lui avait faite quand la corde les balançait au-dessus de l'abîme. Cette petite Laponne promettait vraiment de devenir une délicieuse Norvégienne !

Survint Mellet, qui fit un mouvement de recul en voyant son amie d'enfance habillée comme une "daro". Et il se demanda si cette belle dame allait réellement devenir sa femme ? Pourtant, fort des ordres que lui avait donnés son oncle Ladjé, il pria Fleur-de-Neige de revêtir sa tunique bleue de nomade, la longue absence de Laïla inquiétant ses parents.

Epié par Mellet, que la jalousie rendait clairvoyant, André chercha en vain l'occasion de causer en aparté avec la petite Laponne. Pourtant, au moment où Laïla prenait congé de son amie, le jeune hom-

—eMrei, je ne veux pas de ton eau-de-

—Demain ! minuit ! quand le soleil se pose sur la montagne du Nord, trouve-toi près de la Dent-de-l'Esprit. J'ai tant de choses à te dire !

—J'y serai ! répondit-elle.

Et, rudoyant Mellet en langue laponne, elle regagna le campement de maître Ladjé.

XV

LE RENDEZ-VOUS

Il est à peine onze heures du soir et dé-

jà Fleur-de-Neige est assise sur la pierre que les Lapons ont surnommée Dent-de-l'Esprit, parce qu'elle ressemble à la gigantesque molaire de quelque animal antédiluvien. Elle a voulu arriver la première au rendez-vous, tant elle aime le méchant "daro".

Elle est vêtue de la petite tunique bleue qu'elle portait lors de sa chute dans le gouffre. Sous son bonnet rouge, ses cheveux longs nattés témoignent seuls d'une attention de coquetterie. Elle aurait désiré se faire belle, ceindre sa taille de la ceinture fauve aux arabesques d'argent dont elle se pare aux jours de fête, mais elle a dû y renoncer pour ne pas éveiller les soupçons de môr Ladjé.

Un chien fidèle l'a suivie en cette escapade, un affreux roquet, aux longs poils fauves, dont les yeux doux sont comme deux fleurs jaunes enfouies sous la brousse.

C'est son petit ami Muste.

Elle songe, la naïve enfant! Elle répète les derniers mots qu'André lui chuchota à l'heure où elle prit congé de la famille Lind: "J'ai tant de choses à te dire!"

Que va-t-il lui dire, mon Dieu! Elle s'en doute un peu! Il jurera qu'il l'aime, qu'il n'aime qu'elle, que pas une Norvégienne pourrait l'emporter en son coeur sur la petite Laponne. Et elle tressaille en pensant que bientôt, bientôt il sera là, près d'elle, chuchotant des mots d'amour à la tiède lumière du soleil de minuit. Ils seront seuls, seuls avec Muste.

Elle rêve. Le soleil descend peu à peu, et il va bientôt se poser comme une boule de feu sur le sommet aigu de la montagne du Nord. Quand la roche qui semble d'or s'enfoncera, comme un coin, dans le disque rouge, il sera minuit.

De la Dent-de-l'Esprit, Laila domine le

golfe d'Alten et le lac de Ravasjo. Elle contemple les choses endormies pour calmer les impatiences de son attente: le lac uni comme une glace métallique, les oseraies et les herbes immobiles. Son chien dort à ses pieds.

Il est minuit. Il ne vient pas! Oh! le méchant daro! Il veut peut-être se faire attendre. Laila n'est qu'une Laponne!

S'il ne venait pas! Et Laila monte sur le rocher pour surveiller le sentier qui de Garnas grimpe dans la montagne. Elle ouvre tout grands ses yeux gris voilés de larmes, mais ne voit rien. Ses joues, tout à l'heure rosées par la marche, par la délicieuse crainte de ce premier rendez-vous, pâlisent peu à peu. Une pensée de révolte fronce ses sourcils dessinant une ligne droite. Elle pleure, puis elle éclate de rire. André, pour la surprendre, n'aura pas voulu suivre le chemin de tout le monde! Et, faisant volte face, elle épie le versant opposé à la métairie de Garnas, croit apercevoir la silhouette de son fiancé, reconnaît son erreur, et attend, attend désespérée jusqu'à ce que ses yeux s'obscurcissent sous sa main placée en auvent à hauteur de son front.

Le soleil s'élève peu à peu au-dessus de l'horizon et sur les monts, sur les plaines, étend la lumière de vie, la merveilleuse lumière des régions polaires.

Comme éveillées par une caresse, les ramilles des oseraies frémissent. Puis un oiseau chante timidement comme un débutant et ne s'enhardit que lorsque d'autres gazouillements répondent à son aubade. La nature est en joie. Seule, assise sur la pierre, Laila pleure silencieusement pendant que Muste lève vers elle ses bons yeux inquiets.

Elle dit: "Il ne viendra pas maintenant." Et pourtant, elle espère, malgré

tout.

La clarté du soleil est plus vive, et dans les hautes herbes le monde des insectes se met au travail. A deux mètres de l'enfant désolée une belette risque le nez hors de son trou, étire sur le sol son corps fluet, puis s'aperçoit de la présence de Laïla. La jeune fille est si affaissée, si immobile en sa douleur, que la bestiole se frotte le museau pour y mieux voir, se disant sans doute que ce bizarre objet aux voyantes couleurs n'appartient pas au genre redouté des humains.

—Il ne vient pas! Il ne vient pas, murmure la petite nomade désespérée.

Puis elle se lève si brusquement que la belette saute dans sa retraite. Laïla essuie ses larmes, rassemble ses beaux cheveux dont les nattes se sont dénouées pendant les angoisses de l'attente. Elle observe lentement le sentier qui vient de Garnas, puis l'arc de sa lèvre se détend et, dans sa colère de naïve enfant des libres espaces, elle crie des injures à l'infidèle étranger:

—Méchant "daro"! Hypocrite "daro". Tu m'as donc trompée? Eh bien! soit. Reste enfermé entre les pierres de ton étroite maison, menteur et fourbe!

Puis, calmée par cette furieuse apostrophe dont la violence effraya la fidèle Mus, te, elle ajouta, orgueilleuse:

—Ah! je t'aurais donné un amour que tu ne trouveras jamais auprès des filles pâles de ta race! Sauront-elles te chérir comme je te chérissais, les femmes des villes aux corps misérables, aux poitrines étroites, au coeur tremblant comme un oiseau inquiet?... Ah! les pauvres amoureuses aux sourires de malades... Elles ne sont pas assez fortes pour t'aimer comme je t'aurais aimé.

"Pour vivre avec toi j'aurais consenti à

habiter des murs, moi qui traverse, jamais, lasse, les jelds glacés et les immenses steppes reverdies. Tes peines, tes joies auraient été mes peines et mes joies. Et toujours mon coeur aurait veillé sur ton bonheur, car mon pauvre coeur t'appartient, depuis longtemps, hélas! depuis le jour où je te vis pour la première fois.

"Comment ai-je pu aimer un "daro"? un "daro" menteur, un "daro" hypocrite! Pourquoi as-tu dit les mots qui promettent, et pourquoi n'es-tu pas venu?"

Se tournant vers le lac Ravasjo, elle voulut se diriger vers le campement dont elle apercevait les tentes, mais, épuisée, elle se laissa tomber dans la bruyère en pleurant éperdument.

Le soleil était déjà haut quand le petit chien Muste vint lui lécher les mains comme pour lui rappeler qu'il était temps de regagner le logis.

Avant de partir, Laïla prit un caillou pointu et, sur la plaque d'ardoise d'une borne voisine, elle écrivit:

—"Tu n'es pas venu. Adieu!"

Puis elle dit tout haut encore, songeant sans doute à la tente neuve qu'elle allait habiter avec Mellet:

—Comment vais-je faire, mon Dieu! pour ne plus aimer ce daro?

Peu de jours après, André Lind, espérant revoir Laïla, parcourut en vain les alentours du lac. Les Lapons, leurs tentes et leurs rennes avaient disparu. Comme il furetait autour de la Dent-de-l'Esprit, il aperçut sur la borne le mot d'adieu de la petite nomade. Et il pleura de l'avoir fait pleurer.

Si Laïla avait attendu vainement le "daro" menteur; André n'était pas coupable. Au moment où il allait rejoindre Fleur-de-Neige près de la Dent-de-l'Esprit, son père, le vieux Lind, avait souffert

fert d'un malaise subit qui inquiéta son entourage.

N'écoutant que son amour, André se disposait à partir pour le rendez-vous, quand Inga lui fit comprendre qu'il ne devait pas abandonner son père en une telle extrémité.

Résigné, il prit place auprès du chevet du malade, mais quand sonna minuit il emena sa soeur à l'écart et avoua :

—Me voilà jugé par celle que j'aime ! Elle me prend pour un drôle, un menteur et un fourbe. Elle doute de moi maintenant ! Ah ! que le devoir est quelquefois pénible, Inga !

—Tu devais donc la voir ce soir ?

Mon pauvre frère, dit Inga en l'embrassant, je te plains, et je comprends que tu souffres d'être mal jugé. Mais console-toi. Demain ou dans quelques jours, tu la reverras. Elle sera si heureuse de t'avoir mal jugé qu'elle te pardonnera son chagrin de cette nuit.

—Elle sera partie !

—Si elle est partie, tu la retrouveras au marché de Karasjok.

—Oui, mais elle sera mariée !... Ne devait-elle pas épouser son cousin Mellet !

—Espère. Si les apparences ne plaident pas en ta faveur, elle a l'âme trop fière pour consentir à être la femme d'un homme qu'elle n'aime pas. Mais tu veux donc épouser une Laponne, mon cher grand frère toujours si raisonnable ? continua Inga souriant malignement.

—C'est tout ce que je souhaite, en ce monde, ma soeur !

XIV

AVANT LA NOCE

Ladpé et tout son monde campent sur

la montagne à six lieues de Koutokaeino. L'herbe est abondante et les jeunes rennes sont presque aussi vigoureux que les bêtes adultes. Pourtant les nomades vivent dans la tristesse depuis le jour où les troupeaux ont quitté les rives du lac. Sous les tentes ils n'osent plus rire maintenant que Laïla a perdu sa gaieté.

Le fermier et sa femme savent quelle rêverie endeuille les yeux gris de Fleur-de-Neige, mais ils feignent de ne pas s'en apercevoir. Mellet évite d'adresser la parole à sa fiancée. Et le brave Ya souffre de désespoir qui pâlit les joues autrefois si rosées de la jeune fille qu'il considère comme la plus pure, la plus noble, la plus sincère des enfants des hommes. Par pudeur, il n'ose pas lui demander pourquoi ses lèvres roses sont moins rouges, pourquoi aussi elle n'accompagne plus son vieil ami en ses longues courses à la recherche des bêtes vagabondes. Le chagrin de sa petite Fleur-de-Neige l'exaspère comme une injustice, mais il sent qu'il ne peut rien pour la consoler.

Profitant d'une absence de sa femme qui ne pardonnait pas à sa fille d'adoption de préférer un "daro" au naïf Mellet, Ladjé voulut, un jour, tenter la guérison de Laïla. Il dit, faisant sa voix douce, comme du temps où elle était petite fille :

—Tous nos gens s'aperçoivent de ta tristesse, mon enfant. N'as-tu plus confiance en ton père ? Tu ne veux pas lui dire la cause de ton chagrin ?

—Je n'ai rien, murmura la jeune fille rougissante.

—Je suis malade, mon père !

Alors le fermier vint s'asseoir près de la jeune fille qui cousait un pask de fourrures, tirant l'aiguille avec des mouvements las.

—C'est ton coeur qui est malade, dit

doucement Ladjé, c'est lui qui amaigrit tes joues et embrume tes grands yeux... Ta mère, Mellet, ton vieux Ya t'ont-ils fait de la peine, dis?

—Je ne mérite pas tant de tendresse.

—Alors, sois joyeuse pour que toutes nos tentes soient dans la joie! Guéris-toi vite de cette vilaine tristesse. Vraiment! la belle mariée que nous aurons là quand Mellet te conduira devant le pasteur après les fêtes de Noël.

Elle cessa de coudre et, bravement, regardant en face le Lapon:

—Je ne veux pas me marier, père!

—Et pourquoi? Tu déraisonnes, vraiment? N'as-tu pas toujours eu beaucoup d'affection pour Mellet? Et maintenant que votre tente est prête, maintenant que nous avons fait les préparatifs de noce, tu voudrais rester fille? Notre existence de nomades t'effraye peut-être, te semble grossière, à présent que tu sais comment vivent les hommes des villes? Songe que les troupeaux seront assez nombreux pour que tu puisses aller là où cela te plaira. Ta volonté sera celle de Mellet.

—Mellet attendra!

—Tu n'as jamais parlé ainsi, mon enfant. Mais hélas! tu n'es plus ma petite Laïla depuis le jour où tu as franchi le seuil du mauvais "daro" qui habite Garnas.

—Ah! mon père, avoua la pauvre enfant en reposant sa tête sur les genoux du vieillard, quel mauvais esprit m'entraîna chez André Lind?

—Il a voulu te séduire? interrogea vite le fermier dont les petits yeux brillèrent haineux.

—Oh non! mon père.

—Alors il t'a fait des promesses? Et il t'a dit les mots menteurs qui surprennent

les coeurs honnêtes, les coeurs simples comme ceux des enfants?

—Non!

—Lui aurais-tu donné toutes tes pensées, Laïla?

—Je ne sais pas?

—Il faut l'oublier, ma chérie, ma blanche gelinotte, mon beau lys des neiges... Quand son image trompeuse fera pensifs tes yeux jadis rieurs, ouvre la Bible, mon enfant, et éloigne de toi la tentation. Songe que menteuses sont ses paroles et que s'il te tend les bras, c'est pour te tromper.

Elle pensa: "Mon père a raison. Le "daro" m'a déjà menti."

—Laïla, continua gravement Ladjé, écoute-moi. Toute petite, je t'aimais bien, mais plus tu as grandi, plus je t'ai aimée. C'est que je suis orgueilleux de toi, mon enfant! En toi j'ai mis mes espérances. Pour toi j'espère en l'avenir de ma race et de mes frères lapons. Ah! j'ai fait de beaux rêves pour ton avenir! Je suis riche, si riche que Lind, l'orgueilleux "daro", ne serait qu'un pauvre gueux s'il voulait opposer ses écus blancs au tas de mes écus blancs. Qu'il me prenne fantaisie et j'achète Garnas et j'achète aussi les métairies du jord d'Alten! Quand tu seras l'épouse de Mellet, ma chérie, vous habiterez une grande ferme, dans vos étables meugleront des centaines de vaches. Tu seras vêtue comme une "daro"; tes enfants, aussi riches que les enfants des vieilles maisons de marchands, deviendront des pasteurs et des juges. Ils s'appelleront Ladjé, ils auront du sang lapon dans les veines, ils seront justes. Notre pauvre cause opprimée trouvera en eux des défenseurs et ils empêcheront les étrangers de nous prendre nos pâturages. Alors, si Dieu ne nous a pas rappelés à

lui quand ces choses arriveront, môr Ladjé, ton vieux Ya et moi, nous viendrons nous asseoir devant ta porte, selon la mode laponne nous te contemplerons, nous contemplerons nos tentes, tout heureux.

—Maintenant que je t'ai dit mon rêve, Laïla, laisseras-tu le méchant "daro" détruire mes espérances et compromettre l'avenir des pauvres Lapons? Le "daro" n'est-il pas notre ennemi, Laïla?

Laïla pleurait silencieusement.

Quand le fermier quitta la tente, elle songea qu'elle aussi avait fait un beau rêve où le "daro" uniquement tenait la première place.

Ladjé et sa femme avaient autrefois convenu que le mariage de Laïala serait célébré à la foire de Karasjok. Tous les amis du fermier et les plus riches pasteurs de rennes pourraient, de la sorte, assister à la cérémonie. Mais en l'état d'esprit dont souffrait leur fille d'adoption, les nomades jugèrent prudent de hâter les choses. Il fut donc décidé que le pasteur de Koutokaeino bénirait l'union des jeunes gens après les fêtes de Noël. Quand le "daro" retrouverait à Karasjok la jeune fille qu'il avait voulu séduire, Ladjé n'aurait plus à craindre pour le rêve caressé.

Mellet eut la mauvaise inspiration d'annoncer à Fleur-de-Neige que leur union serait plus promptement réalisée que ne la croyait la pauvre amoureuse.

—Tu ne m'aimes plus comme autrefois, chère Laïla, ajouta le jeune Lapon. En quoi ai-je pu te déplaire?

—Je n'ai rien à te reprocher, Mellet.

—Oui, mais tu as quelque chose.

—Tu te trompes.

—Alors, pourquoi tant de tristesse? Quand une jeune fille doit se marier, elle est joyeuse du lever au coucher du soleil. Et nous nous marions dans quinze jours,

chère Laïla, dans quinze jours!

—Je veux te faire une prière, Mellet, dit la jeune fille essayant de sourire. Demande à mon père de retarder notre mariage jusqu'au jour où je serai gaie et bien portante.

—Retarder notre mariage! ton coeur m'est bien sévère depuis quelque temps, Laïla. Et je suis bien à plaindre, car plus tu me montres de froideur, plus je te veux pour femme.

—Il y a pourtant de belles filles à Karasjok, Mellet. Tu n'as donc pas remarqué la belle Magga, la fille d'Ibena, et Kate, dont le père est aussi riche que ton oncle Ladjé? Celles-là t'aimeraient bien mieux!

—Qu'importe! Elles ne sont pas toi. C'est toi que je veux et je me moque de Magga et de Kate.

—Si je te dis cela, Mellet, c'est que je ne veux pas me marier encore!

—J'ai ta promesse, Laïla, et tu as accepté mon cadeau d'amoureux. Tu portes encore au doigt le petit cadeau que je t'offris l'an passé.

—Tu peux le reprendre et en faire présent à une autre jeune fille.

Mellet, furieux, s'approcha de Fleur-de-Neige et lui souffla au visage:

—Tu veux donc te parjurer? Tu veux donc me tromper comme t'a trompée le beau "daro"?

Elle recula, la bouche dédaigneuse:

—Comment le sais-tu? Tu m'as espionnée?

—Oui, je t'ai vue assise sur la pierre, attendant. J'étais caché tout près. Tu ne t'en doutais pas? Et j'ai entendu les mots d'amour que tu lui disais. Et j'ai vu couler les larmes qui depuis ont voilé tes yeux de tristesse. Il a bien fait de ne pas venir, le "daro". Il a bien fait. J'avais

mon couteau...

—Et tu aurais tué celui qui m'a sauvée?

—Beau mérite! Si j'avais su...

—Il fallait descendre dans le gouffre sans savoir, simplement pour sauver une inconnue, pour se dévouer, enfin. Tu ne l'as pas fait, Mellet... Et c'est lui qui m'a sauvée.

—C'est pour cela que je le hais!

—Tu es un méchant homme, Mellet! et je te méprise, cria la jeune fille hors d'elle-même, exaspérée.

—Méchanceté ou amour, appelle cela comme tu voudras, répliqua Mellet en la suivant jusqu'à la porte de la tente neuve, mais je hais tous les "daros", tous. Je hais surtout André Lind! Tu es traître à ta race, Laïla, en aimant un daro! Malgré tout, malgré tes larmes, tes tristesses, tu seras ma femme, et il ne te verra plus. Tu n'iras plus l'attendre quand brillera le soleil de minuit! J'en fais le serment!...

XVII

LE VIEIL AMI

La veille de son départ pour Koutokaeino, où elle devait unir son sort au sort de l'homme détesté, Laïla chaussa ses skiss pour se rendre auprès de son vieil ami Ya qui dressait de jeunes rennes sur la glace, recouverte de neige, d'un étang.

Dès qu'il la vit venir à lui, le Français cessa d'injurier ses élèves indociles pour sourire à la jeune fille. Les longs hivers du pôle commençaient à blanchir pas mal de poils dans le fourré inextricable de sa barbe, mais le seul aspect de Laïla lui faisait redresser sa grande taille un peu voûtée, et il mettait une certaine coquetterie à rester pour son enfant un grand

ami souriant et fort.

La longueur de la course avait donné aux joues de l'amoureuse un peu de la saine couleur d'antan.

—Te voilà toute rosette, ma petite Fleur-de-Neige. Et c'est gentil de traverser le fjeld pour cette bête de Ya.

Sans répondre par un sourire aux avenantes paroles de son vieil ami, la jeune fille demanda:

—M'aimes-tu un peu, Ya?

Surpris, le colosse dit railleur:

—Je t'aime un petit peu, je crois!

—Ah! mon pauvre Ya! Je suis si malheureuse!

—Je le vois bien, mon enfant! Et je regrette d'être impuissant à te rendre le bon rire d'autrefois.

—Ah! si tu voulais me rendre un dernier service!

—Un dernier service?

Quand j'étais petite, dit Laïla, tu faisais tout ce que je voulais, mon bon Ya.

—C'est entendu! c'est entendu! Tu veux donc me demander quelque chose de bien extraordinaire, que tu ne me dis pas tout de suite ce que je dois faire?

—Je n'ose pas!

Le Français sourit mystérieusement, pendant que la jeune fille continua, rougissante:

—Tu sais que nous partons pour Koutokaeino?

—Parbleu! puisque je suis de noce, puisque je veux chanter une chanson de mon pays en l'honneur de la belle mariée! Mais j'y songe! Tu vas peut-être me recommander de ne boire qu'un tout petit verre d'eau-de-vie? là, vois-tu, je ne peux pas te l'accorder! Tout ce que tu voudras, mais pas ça.

—La belle mariée sera bien triste, là-bas!

—Triste! Et pourquoi donc?

—Je ne veux pas épouser Mellet.

—Je m'en doutais! Tu as toujours eu un faible pour ton grand ami Ya... Et c'est moi que tu veux épouser, avoue-le!

—Cher Ya, demanda la jeune fille impatientée, veux-tu faire ce que je vais te demander?

Devenu grave, le colosse répondit résolument:

—Parle; j'obéirai!

—Tu vas aller à Garnas!

—A Garnas, chez le "daro"?

—Chez André Lind!

—Veux-tu que je me glisse dans sa maison pendant la nuit, que je le prenne au lasso et que je te l'amène pour qu'il te demande pardon? Car, je sais tout, Laïla. Je sais tout. Mellet m'a dit pourquoi tu souffres et je hais l'étranger. Il y a dans le monde bien des injustices commises sous le couvert des lois, des injustices contre lesquelles les hommes droits ne peuvent rien. Mais ici, dans ton pays, mon enfant, l'homme offensé peut se défendre avec ses poings, avec son couteau, avec son fusil, et gagner la montagne quand les juges veulent mettre leur nez dans ses affaires. Voilà pourquoi j'aime ton peuple, Laïla. Tu veux venger ta santé, ta gaieté perdues depuis qu'un vaniteux gamin des villes s'est joué de ton cœur aimant? Je te l'amènerais sur un traîneau, attaché par des lanières, et du pied tu pourras faire jaillir l'eau de ses yeux perfides? Ne me le défends pas, Laïla!

—Ah! le vilain homme! protesta Fleur-de-Neige, émue, malgré elle, par ce brutal dévouement.

—Alors que veux-tu?

—Tu te présenteras devant lui.

—Sans l'étrangler?

—Tu lui demanderas ce qu'il pense...

—Ce qu'il pense!... je ne saurais pas lui demander ça.

—Eh bien! tu lui annonceras que je dois épouser Mellet dimanche prochain! Tu verras à son visage, à son maintien, à ses paroles, s'il m'a réellement oubliée?

—T'oublier! Il n'a jamais songé à toi, ma pauvre petite Fleur-de-Neige. Je ne voudrais pas te faire de peine, mon enfant, mais je sais bien qu'André Lind n'a d'yeux que pour les filles daros. Il est digne d'elles va, et elles sont assez bonnes pour lui. Et laisse-moi te dire que tu es trop naïve de t'inquiéter de ce marchand aussi faux que ses balances.

—Ah! je vois bien que tu ne m'aimes pas, soupira la jeune fille dont les yeux devinrent gros de larmes!

—Ne pleure pas! Je ne veux pas que tu pleures, mon enfant. J'irai. Je ne peux pas te désobéir, tu le sais bien, et si tu me demandais d'aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la vie, je sauterais le fossé, pour te faire plaisir.

Quand, le lendemain, Ladjé chargea sur ses traîneaux tous les objets nécessaires à l'installation de sa famille à Koutokaeino, le Français annonça qu'il ne partirait pas avant d'avoir coupé les oreilles à certain loup aussi gros que feu le "Coquin-Gris", qui en voulait à tous les rennes portant la marque de Fleur-de-Neige. Comme d'habitude, le fermier se rendit de bonne grâce à la fantaisie de son vieil ami, ce qui amena un franc sourire sur les lèvres de la future mariée.

La petite caravane n'était pas une demi-lieue du campement que déjà le colosse filait sur ses skiss vers une forêt de sapins où il savait trouver un "njirro" c'est-à-dire un renne qui n'aimait pas paître en compagnie de ses congénères.

S'il sont de sauvage humeur, les "njirro" sont aussi de meilleurs coureurs que les bêtes domestiques.

Saisir au lasso le "solitaire", attacher des guides à ses bois, et lancer l'animal dans la direction d'Alten, en se laissant traîner sur ses patins à neige, ce fut chose facile pour le vieux dompteur de rennes.

Les Lapons n'usent que rarement de cet ingénieux mode de locomotion qui fatigue autant l'homme que le coursier, mais ils vont de la sorte beaucoup plus vite qu'en traîneau.

Epuisé, le "njirro" tomba sur le sol après une course folle et faillit causer la chute du brave Ya qui se réjouissait déjà d'atteindre les montagnes qui dominent le lac Roadvjo.

Il dévala la pente qui conduisait à Gar-nas et, grâce au clair de lune, fut assez heureux pour pénétrer dans la cour de la ferme sans éveiller les domestiques. Mais, au moment où il allait ouvrir le porte d'un pavillon qu'habitait André Lind, il fut assailli par un chien de garde qu'il assomma d'un coup de skitor.

Ya n'eut qu'à pousser la porte du pavillon qu'André Lind habitait près de la maison principale, et il pénétra dans la chambre du jeune homme. Les serrures sont inconnues en Laponie, pour cause d'absence de cambrioleurs.

Le vieil ami de Laïla put contempler, à la clarté de la lune, le paisible visage du Norvégien endormi. Songeant aux souffrances de l'amoureuse délaissée, il cria brusquement :

—Allons, daro ! lève-toi !

André, surpris d'apercevoir le colosse debout près de son lit, crut d'abord sa vie en danger et demanda, inquiet :

—Qu'est-ce que tu veux ?

—Je ne veux pas te tuer, "daro"...

assez de sang versé aujourd'hui. Tu trouveras dans la cour le cadavre de ton chien qui a voulu me barrer le passage.

—Alors, pourquoi pénétrer chez moi la nuit ?

—Je t'apporte un bonjour, simplement.

—De qui ?

—Tu le sais bien !

—Tu viens de la part de Laïla ? Elle est donc malade ?

—Elle a de la peine !

—Parce que je ne suis pas allé au rendez-vous.

—Je l'ignore, mais je sais bien que demain elle sera vêtue en mariée devant le pasteur de Koutokaeino.

—Tu mens ! cria le beau "daro". Le mariage doit avoir lieu pendant la foire de Karasjok !

—Demain, à midi, elle sera la femme de Mellet, assura paisiblement le Français.

—Pauvre Laïla ! gémit André en se renversant sur ses oreillers.

Le colosse pensait que sa petite Fleur-de-Neige avait bien mal placé son amour, quand le jeune Norvégien se jeta d'un bond hors de sa couche, en criant :

—Je ne veux pas !

—Cela se fera, que tu veuilles ou non. Tu n'y peux rien ! Et puis, pourquoi l'as-tu trompée ?

—Moi, la tromper !... Je serais allé au rendez-vous sans ce maudit événement...

—Quel événement ?

—Mon père allait mourir, je le croyais du moins, j'ai dû ne pas abandonner son chevet.

—Est-ce vrai, daro ?

—Vrai ! il me demande si c'est vrai ! Mais je veux que Laïla devienne ma femme, ma femme honorée, respectée de tous...

Le colosse sourit, heureux de cette ré-

ponse faite d'une voix vibrante de sincérité.

Il demanda :

—Qu'as-tu fait d'Ouragan et de Tempête que te donna, l'an dernier, ma petite maîtresse ?

—Ils sont à l'étable.

—A l'étable ! Et attachés, sans doute ? Comme ils doivent être tristes, mes pauvres favoris ! Enfin, habille-toi vite et chaudement. Tu vas faire une partie de traîneau comme jamais on n'en fit.

Quand le jeune homme descendit dans la cour, il trouva attelés à de légers véhicules le renne blanc et son sauvage compagnon.

Lind demanda :

—Espères-tu donc arriver demain matin à Koutokaeino ?

—Je ne sais, mais je pense que nous nous inviterons à la noce. Monte dans le traîneau de Tempête, plus facile à conduire qu'Ouragan.

Guidé par le traîneau de Ya, le jeune Norvégien n'eut pas à s'occuper des accidents de la route qui longeait l'Elv, endormie, à présent, sous son manteau de glace. D'ailleurs, les tristes pensées endeuillaient le cœur de l'amoureux, lui ôtaient toute présence d'esprit.

Dans la nuit grise, marchant à la remorque des ombres fantastiques dessinées sur la neige par l'équipage de son compagnon, il lui semblait vivre un mauvais rêve.

Cette course à travers les lieux où il avait pu connaître et aimer Laila lui rendait plus sensible la perte qu'il allait faire si la petite Laponne devenait l'épouse de Mellet. A sa droite, au fond du ravin, il pouvait apercevoir, sous le clarté vague tombant de la lune, la cascade où avait sombré la petite amoureuse, cascade silencieuse, maintenant que le froid avait im-

mobilisé, solidifié le torrent bondissant. A sa gauche, la silhouette aiguë de la Dent lui rappelait le rendez-vous où l'aimée avait dû pleurer son absence. Puis vinrent les pâturages où Laila lui avait fait les honneurs de sa hutte, où elle s'était révélée à lui, en sa grâce simple de pastoureur.

Il frissonnait sous l'amas de fourrures et criait :

—Plus vite, Ya, plus vite !

Après quatre heures de marche, à l'allure vive des rennes, heureux de courir aux flancs des monts et sur les bords des lacs qui leur étaient familiers, nos voyageurs firent halte.

Ya disposa sans mot dire quelques brindilles de pin entre deux pierres, pour préparer le déjeuner, pendant que le "daro" lui chantait la grâce de Fleur-de-Neige.

Quand le pot à cuire fut solidement installé sur le foyer, le vieux colosse debout, appuyé sur son skistor, demanda au Norvégien d'une voix solennelle :

—Ne mens pas, daro ! Veux-tu épouser Laila ?

—Je le jure ! Que Dieu m'abandonne si ma langue dit des paroles trompeuses.

—Ce n'est pas un jeu, daro ?

—Tue-moi si je deviens parjure, répliqua le jeune homme, couché dans ses fourrures près de la flambée.

—Te tuer ! sourit Ya, méprisant. Tu ne m'intéresses pas. Mort ou vivant, tu ne me gênes pas. Mais si Fleur-de-Neige me disait de t'étendre dans la neige comme le chien de garde de la métairie, justice serait vite faite. C'est que, vois-tu bien, je suis l'esclave de Laila, et ce qu'elle veut, je le veux. Toute petite, quand elle sautait sur mes genoux, j'avais déjà trouvé mon maître.

—Je l'aime aussi, moi ! Ne l'ai-je pas

sauvée au risque de me rompre le cou?

—Tu ne savais pas qui tu allais sauver. Il est vrai qu'en la circonstance tu n'as pas trop mal agi. Tu ne la connaissais pas, alors! Maintenant même, tu ne sais pas qui elle est.

—Qui elle est? s'écria le jeune homme en se levant. C'est la plus belle, la plus parfaite! c'est...

—C'est bon! c'est bon! tu parles comme un amoureux, interrompit Ya, dépité malgré lui. Mais tu ne sais pas quel est le père de Laïla?

—Te moques-tu? c'est Ladjé!

—Non.

—Comment! comment!... Tu es fatigué, Ya! Ta longue course dans la nuit te fait déraisonner.

—Fatigué! Nous verrons qui de nous deux sera le plus dispos en arrivant à Koutokaeino... Tu n'es qu'un enfant, d'aro, qu'un enfant!

Le vieux domestique se pencha sur le foyer pour surveiller la cuisson du quartier de renne; puis poussant de nouvelles brindilles pour augmenter la flambée:

—Ecoute, Lind, je te crois un honnête jeune homme. Il est nécessaire que je te confie le secret, le grand secret! Aussi bien, quand tu sauras quel fut le père de celle que nous aimons, ton sang norvégien courra dans tes veines comme nos torrents, empêchés par les roches, se précipitent du haut des montagnes. Tu iras de l'avant sans faiblesse, sans lassitude, et tu arriveras à temps pour empêcher le pasteur de prononcer les paroles qui lient.

—Laïla n'est pas la fille de Ladjé!

—Non, mille fois non! Laïla est la fille d'un marchand norvégien qui vint autrefois s'établir à Karasjok. Il s'appelait Lind!

—Ma cousine! Laïla, ma cousine! Ah!

si je l'avais su!

—Qu'importe! Le passé est le passé! Mais souffriras-tu, maintenant, qu'elle épouse ce pauvre Mellet?

André saisit entre ses mains les gros poings rudes de Ya:

—Oh! merci, Ya, merci!... En traîneau! Et si nous arrivons assez tôt pour sauver ma cousine du désespoir, tout ce que j'ai t'appartient, Ya, tout!...

—Patience, jeune homme, patience!... Laisse paître nos rennes, et souffre que je mange un morceau de viande. Eux et moi nous ne sommes pas des amoureux. Nous aurons besoin de toutes nos forces; la journée va être rude!

—Quoi qu'il advienne, compte sur ma reconnaissance.

—Peuh! tu ne me dois rien. Et je suis assez riche pour acheter ta métairie si tu la mettais en vente. Puis, à vrai dire, je ne tiens pas le moins du monde à te rendre service. Je voudrait, au contraire, que ma petite Fleur-de-Neige devienne la femme de Mellet et vive une vie simple sous nos tentes nomades. Mais ce n'est pas un lapon qu'elle aime, c'est toi! Alors, pour ne plus voir ses grands yeux toujours attristés, j'ai cru devoir t'annoncer qu'elle est ta cousine. Quand elle te verra, je serai récompensé de ma peine, puisque le sourire fleurira ses lèvres. Songe donc! Elle me dira peut-être: "Merci, mon vieux Ya!"

—Mais, il est déjà dix heures, remarqua Lind; si nous tardons à nous mettre en route, nous arriverons trop tard.

Ya semble prendre un malin plaisir à prolonger son repas. Lind avait grande envie de lui fausser compagnie, mais il ne connaissait pas le chemin de Koutokaeino.

Quand le vieux dresseur de rennes donna le signal du départ en sautant dans son

traîneau, André lança son équipage à une telle vitesse que Ya dut encore réprimer son impatience.

—Que Tempête tombe sur la neige, et tu ne verras pas ta belle mariée, daro, en te réglant sur l'allure d'Ouragan, tu as, au contraire, grande chance d'arriver à l'église avant la fin de la cérémonie. Maintenant, agis à ta guise. ,

Pendant toute la matinée, les deux traîneaux rayèrent de leurs patins l'immense plaine blanche.

XIX

LA MARIEE RECALCITRANTE

Arrivé à Koutokaeino, Ladjé n'avait pas eu de peine à trouver l'hospitalité chez un marchand de fourrures qui avait mis sa maison à sa disposition.

Entourée de ses demoiselles d'honneur, toutes filles des plus riches pasteurs de rennes, Laïla se désole dans la chambrette où elle doit revêtir son costume de mariée; la tunique de soie bleue, serrée à la taille par une ceinture de fils d'argent tressés.

Ses amies papillonnent autour d'elle, l'ornant de parures qu'elles repousse désespérément.

Quand elle les supplie de cesser son martyre, les jeunes filles rient aux éclats,

—Mais je ne veux pas me marier! C'est affreux d'épouser celui qu'on méprise... Je déteste et je hais Mellet!

—Oh! la jolie tente neuve que tu vas habiter avec ton mari! tu es bien à plaindre, vraiment! sourit la toute petite Unah.

—Sans compter, ajoute une autre des bavardes, que, le festin fini, il nous restera encore assez de quartiers de rennes pour attendre vos premiers cheveux blancs.

—Laissez-moi! laissez-moi! Vous n'êtes pas mes amies!

—Quand tu reviendras de l'église, tu nous embrasseras, parce que nous t'aurons faite bien belle.

—Je n'aime pas Mellet, vous dis-je. Celui que mon coeur a choisi est un brave "daro" aux grands yeux qui ne mentent pas. Pourquoi n'est-il pas là pour me délivrer de vos rires, de votre joie insultante?

—Vraiment, fit remarquer Unah, si tu trépignes de la sorte, tu ne seras jamais prête à l'heure fixée pour la cérémonie.

—Ah! je voudrais que cette heure n'arrivât pas! Vous croyez sans doute que, par obéissance à notre vieille coutume, je feins l'indignation, le mépris du mariage, pour que vous vantiez bien haut mon innocence de jeune fille? Voyez mes larmes! Elles sont sincères. Les sanglots qui nous font rire me déchirent la poitrine. Et je le crie bien haut, et en protestant de tout mon être: Je ne veux pas être la femme de Mellet!

Les petites sauvages aux ceintures ornées de métaux éblouissants dansent autour de leur victime, espérant que la fête va être belle, la jolie fiancée se défendant avec une telle énergie.

Alors Fleur-de-Neige désolée, implore Unah, "sa chère petite amie Unah", et Unah ne se laisse pas attendrir.

Au dehors, sur la petite place de Koutokaeino, les jeunes gars lapons s'impatientent et veulent voir la belle mariée. Aux premiers tintements de la cloche annonçant la cérémonie, ils se précipitent dans la chambrette et, précédés de Mellet, grimaçant de joie en sa tunique rouge, entraînant Laïla qui les bourre de coups de poing. Quand elle eut pris place à l'église près du neveu de Ladjé, la jeune fille, loin de se calmer, montra des preuves si évi-

dentes de désespoir que le pasteur lui-même, accoutumé cependant aux petites comédies que jouent les jeunes mariées laponnes, ne put s'empêcher de le remarquer.

Soudain, Laïla se leva et, tournée vers l'assistance :

—Où est Ya? où est mon vieil ami Ya?

Personne ne l'avait vu.

—Il viendra trop tard! trop tard! murmura-t-elle, pendant que ses amies la poussaient vers l'autel.

A genoux, près de Mellet, sous la grande draperie blanche que deux jeunes gens et deux jeunes filles tenaient étendue au-dessus de sa tête, comme un dais, elle se résigna enfin. Debout, le pasteur ouvrit le vieux livre liturgique, et il allait prononcer les formules qui lient, quand la porte de l'église s'ouvrit violemment. Bousculant les curieux, le nouveau venu, un homme de haute taille, aux fourrures alourdies par la neige, cria au pasteur :

—Attendez! par le saint nom de Dieu!

—Qui te rend si hardi de troubler le saint lieu? Qui es-tu? demanda le pasteur.

—Qui je suis? André Lind!

D'un bond, le jeune homme écartait les porteurs de la draperie, renversait Mellet sur les marches de l'autel et étreignait Fleur-de-Neige défaillante mais bien heureuse.

—Tu n'es pas mariée, Laïla?

Elle dit faiblement en un sourire, entr'ouvrant à peine ses lèvres pâlies :

—Non.

—Dieu soit loué, tu seras ma femme! Et, déjà, d'un baiser il prit possession de celle qu'il aimait.

Le neveu de Ladjé se releva furieux et se précipita sur Lind. Mais le beau daro le saisit à la gorge, et, d'une étreinte robuste, lui ploya les reins sur les marches de

l'autel. Laïla, tout en pleurs, demandait grâce pour son compagnon d'enfance, quand le sauveur jeune homme arracha le couteau fixé à sa ceinture et se rejeta en arrière, les yeux injectés de sang.

Armé de sa Bible,—le livre saint, le livre de paix,—le pasteur se précipita au milieu des combattants.

Mellet recula, puis brandissant ses deux poings, ivre de colère, il cria aux Lapons :

—A moi, mes frères! Justice! Laïla doit être ma femme! Cet étranger, ce daro ose venir me l'arracher aux pieds mêmes du pasteur! Souffrirons-nous que les daros, les daros voleurs, nous enlèvent nos femmes après nous avoir dépouillés de nos champs, après avoir traqué nos troupeaux sur les terres qui furent à nos aïeux? Vengeance! vengeance!

Les porteurs de la draperie, du "pellet" allaient se jeter sur l'étranger, quand l'homme de Dieu intervint de nouveau.

Il dit :

—Le Dieu que je sers, le Dieu que nous servons est un Dieu de justice. Laissez Laïla parler en toute liberté et nous dire quel est l'élu de son cœur.

Trop émue par ces violences, ou craignant d'attirer la vengeance de ses proches sur celui qu'elle aimait, la jeune Laponne ne fit que sangloter.

Cependant, revenant de leur surprise, et malgré l'intervention du pasteur, les Lapons, Ladjé en tête, se précipitaient vers l'autel pour prêter main-forte à Mellet, quand Ya, armé de son skistar, vint se jeter dans la mêlée.

—Misérable! tu nous a trahis! lui cria Ladjé.

—Oui, j'ai tout avoué, dit d'une voix forte le colosse. Quand j'ai vu que tu allais marier Fleur-de-Neige à l'homme qu'elle déteste, j'ai compris enfin quel

était mon devoir.

Et, bravement, les poings fermés, il se campa près de Laïla, ce qui fit reculer les Lapons.

—Que signifient ces vociférations impies dans la maison de Dieu? Que veulent ces deux fous? interrogea le pasteur.

—Ces deux fous savent ce qu'ils font, répliqua le daro. Ecoute ce que j'ai à te dire, pasteur. "Moi, André Lind, marchand d'Alten, j'ai le droit de venir ici prendre ce qui est à moi, Laïla m'aime et j'aime Laïla. Elle ne sera pas la femme d'un Lapon!"

—Voilà une étrange prétention, orgueilleux jeune homme!

— Apprends, pasteur, continua Lind, que Laïla n'est pas venue au monde sous la tente de Ladjé. Son sang est mon sang. Elle est la fille de mon oncle qui mourut à Karasjok, l'année de la peste. Fort de mon droit, fort de mon amour, je te jure qu'elle sera ma femme.

—Le marchand dit-il la vérité? demanda le ministre à Ladjé.

—Hélas! il a raison! soupira le conducteur de rennes.

Puis il conta les événements que nous connaissons, il dit aux nomades, plus attentifs qu'ils ne l'avaient jamais été aux prêches de l'homme de Dieu, comment il avait trouvé sa fille d'adoption. Et pleurant, il ajouta:

—Me voilà sans enfant comme le pauvre Job!

Laïla embrassait les vieilles joues de son ami Ya. Quand elle eut remercié celui à qui elle devait son bonheur, elle se dégagea des bras de son cousin, puis vint s'agenouiller aux pieds du fermier.

—Pardonne-moi, papa Ladjé! pardonne-moi! Tu fus mon bon père et toujours, je te chérirai comme mon bon père. Pardon-

ne-moi si je te cause de la peine aujourd'hui, mais je l'aime tant!

—Je n'ai rien à te pardonner, mon enfant, répondit le vieillard en caressant la tête blonde penchée sur ses genoux. Tu m'as donné bien des joies! Ton bonheur me rendra encore heureux, mais laisse-moi pleurer sur mes beaux projets, mes illusions perdues. J'espérais que tu serais mère de nobles enfants protecteurs et consolateurs des pauvres Lapons volés et asservis. Dieu ne l'a pas voulu!... Relève-toi, mon enfant, et viens m'embrasser.

Emue de la douleur du vieillard, la jeune fille entourant de ses bras le cou du père Ladjé l'embrassa, sanglotant. Puis, tournant vers l'assistance bouleversée par les incidents imprévus de la cérémonie, elle dit d'une voix grave:

—Vos rêves seront réalisés, mon père, j'en prends à témoin tous mes amis réunis en ce saint lieu. Mon compagnon de vie a le cœur trop noble et trop amoureux de justice pour ne pas épouser la querelle de mon peuple. Et mon peuple est celui qui m'a adoptée, qui m'a fait forte, qui m'a donné les exemples de droiture et de simplicité. Aussi longtemps que je vivrai, j'apprendrai à mes enfants à défendre le bon droit des pasteurs de rennes.

Après cette scène de réconciliation et de reconnaissance, le pasteur paraphrasa longuement le verset de la Bible: "Les voies de Dieu sont impénétrables!"

L'année suivante eurent lieu les noces de Laïla et d'André Lind.

Par déférence pour "son père" Ladjé, Laïla avait revêtu son plus beau costume lapon.

Inutile de dire que Ya assistait à la cérémonie.

Le lendemain, Inga et Fleur-de-Neige rendirent visite à tous leurs invités, vou-

lant, selon la coutume laponne, leur servir au lit l'eau-de-vie et le café.

Ya n'était pas à la métairie.

La petite mariée chaussa ses skiss et explora la plaine couverte de neige, espérant retrouver le colosse endormi.

Sous un petit monticule blanc, il dormait, en effet, mais pour toujours, son vieil ami! Enfermé la veille dans une

chambre de la maison, il s'était esquivé par la fenêtre voulant se reposer en plein air des nombreuses rasades absorbées en l'honneur de la belle mariée. Et lentement, lentement, la neige caressante, rafraîchissante, avait tissé son linceul léger...

Qui était ce volontaire et sauvage exilé? Qu'importe! Il fut bon.





Au Pays de Lilliput

— 0 —

LES anciens livres nous parlent d'une petite race d'hommes appelés "pygmées".

On pourrait croire que ce n'est là qu'une légende. Il n'en est rien, car ces petites races existent encore aujourd'hui, mais beaucoup moins disséminées qu'autrefois. Aux Philippines, on rencontre des tribus appelées Aëtas dont la taille moyenne n'est que de 4 pieds $\frac{1}{4}$. Leur peau est noire, leurs cheveux laineux, leur tête volumineuse par rapport au corps.

Traqués presque partout, ils sont devenus très sauvages d'apparence, mais le fond de leur caractère est par certains côtés assez civilisé.

On rencontre d'autres "Pygmées" au Golfe du Bengale, où ils ont été refoulés dans les montagnes situées à l'intérieur des terres : aux îles Andaman, ces Mineopies, comme on les appelle, sont particulièrement nombreux. La moyenne de leur taille est de 4 pieds, inférieure par conséquent à celle des Aëtas.

Quant aux Pygmées africains appelés aussi Négrilles on les a retrouvés exactement où Aristote les plaçait, c'est-à-dire aux sources du Nil.

Ce ne sont pas des êtres extraordinaires, comme les anciens le supposaient, mais simplement de petits nègres dont la

taille oscille entre 4 et 5 pieds.

Leur peau n'est pas absolument noire, mais plutôt brune et tirant parfois sur le jaune. Leur histoire est mal connue, tout ce que nous en savons, c'est qu'ils sont très craintifs, ce qui s'explique aisément par leur existence au milieu d'anthropophages. Le premier que l'on put se procurer dut être rapporté au camp sur les épaules d'un porteur. A force de caresses, cependant, on finit par l'apprivoiser, et on put obtenir de lui qu'il exécutât la danse guerrière. Cette danse remplit d'étonnement, mais l'effet produit est une hilarité irrésistible. En dépit de son gros ventre, de ses jambes courtes et arquées; en dépit de son âge, car il paraissait vieux, Adimokou (c'était son nom) fit preuve d'une agilité qui surpassait tout ce qu'on peut dire.

Les bonds du petit chef et sa pantomime, d'une vivacité inouïe, étaient à la fois si variés et si burlesques que tous les spectateurs s'en tenaient les côtes.

Ces petits hommes savent s'emparer des éléphants en creusant de vastes trous dans la terre et en les recouvrant d'un tapis de branchages : l'énorme bête, en passant dessus, s'enfonce dans la cavité d'où il lui est impossible de se tirer. Les nains accourent et la tuent à coups de lances et de

flèches. Cette lutte de si petits êtres contre un animal si volumineux n'est pas un spectacle banal.

Ils sont très friands de la chair du serpent python qu'en été ils chassent beaucoup; ils mettent pour cela le feu aux herbes, entourent l'espace qui brûle, et tuent à coups de sagaie les serpents qui cherchent à franchir le cercle. Leurs femmes en font la soupe, et en tirent un bouillon huileux à l'apparence peu ragoûtante. Ils cultivent le tabac que l'on trouve partout. Cette culture paraît être fort commune en Afrique. Le chef du village Okoa possède un puissant fétiche pour empêcher les enfants en bas âge de mourir et les élever. Aussi de tous les villages environnants lui envoie-t-on en pension mères et enfants, ce qui lui constitue un assez joli revenu, car il se fait payer fort cher.

×

Les Pygmées d'Afrique ont un ventre exagéré, qui fait ressembler les adultes à des enfants nègres ou arabes. Cette bosse de polichinelle est due aux dimensions inusitées que présentent le foie et la rate, ainsi qu'à la forte proportion de graisse accumulée dans les intestins.

Cette exagération du contenu de l'abdomen entraîne des conséquences anatomiques qui ont aussi attiré l'attention de tous les observateurs. La poitrine relativement étroite et aplatie dans le haut, se dilate en bas pour enfermer cette énorme panse.

D'autre part, la saillie de l'abdomen exige, pour le maintien de l'équilibre, que le bas de l'épine dorsale se porte égale-

ment en avant. De là résulte chez les Akkas l'ensellure remarquable qui a fait comparer à un S la courbe décrite par l'épine dorsale.

Cet abdomen ne les empêche pas d'être d'une agilité extraordinaire: ils bondissent dans les hautes herbes à la façon des sauterelles. L'un d'eux, ramené en Euro-



pe, avait conservé cette allure sautillante et ne pouvait porter un plat sans en renverser plus ou moins le contenu.

Les femmes Akkas, comme on peut le voir par notre gravure, ne sont pas préci-

sément très jolies. Elles n'ont cependant pas conscience de leur laideur et se parent avec des colliers faits de fruits secs et des robes confectionnées avec des plumes grossières.

×

Voilà tout ce que l'on sait des races de petite taille. Pour trouver leurs opposées, les races de la plus grande taille, il faut rentrer dans les pays civilisés et remonter au nord.

Ce sont en effet les Ecossais de Galloway qui battent le record de la taille moyenne par 6 pieds suivis de près d'ailleurs par les Ecossais du nord (5 pieds 11 pouces).

D'autres grandes tailles se rencontrent encore, parmi les Américains, chez les Cheyennes, parmi les Africains, chez les peuples du Soudan français et les Zoulous; parmi les Asiatiques, chez les Tziganes du Turkestan russe et parmi les Océaniens, chez les Polynésiens des îles Marquises.

TOURMENT CELESTE

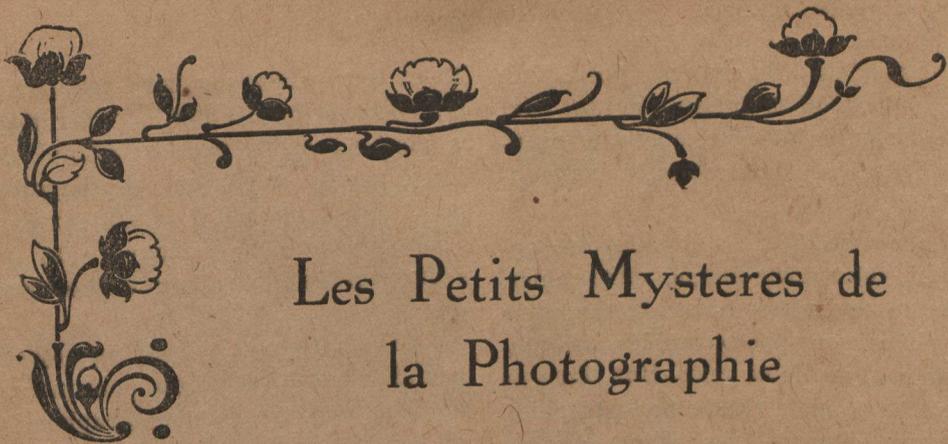
Tu me dis:—La beauté se fane sans retour,
Ainsi que la glycine au toit de ta demeure,
Et l'or du soir, avant que la lumière meure,
Ne reste qu'un instant au sommet de la tour.

N'aime donc pas en moi ce qui ne vit qu'un jour,
Mes lèvres, mes cheveux dont le charme te leurre:
Pour savourer sans fin l'extase la meilleure,
Aime-moi seulement par l'amour de l'amour.

Comme un soleil levant au fond d'un paysage,
Contemple mon esprit à travers mon visage:
N'arrête pas ton rêve au contour qui te plaît.

Moins épris de mon corps que séduit par mon âme,
Dédaignant ce qui se passe en ma grâce de femme,
Va jusqu'à la Beauté dont je suis le reflet.

A. DROIN.



C'EST à tous ceux de nos lecteurs qui font de la photographie que je m'adresse, et ils sont certainement légion, puisqu'il existe en moyenne un photographe sur dix jeunes gens.

Si je leur demande ce que c'est que l'objectif de leur appareil, je sais d'avance la réponse :

—L'objectif, mais c'est une lentille, ou deux lentilles, montées dans une lunette.

Je répondrai à mes interrupteurs, en applaudissant d'abord à leur propre réponse : juste au point de vue technique, mais mauvaise à mon sens, parce qu'elle n'est pas assez pittoresque.

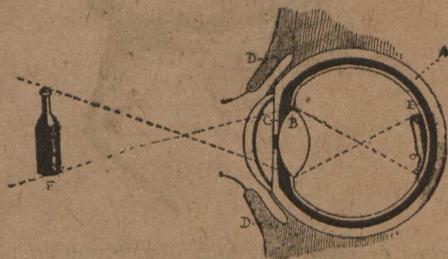
Que mes lecteurs me posent la même question et je leur répondrai à mon tour : "l'objectif, c'est un oeil". Et s'ils semblent douter de la véracité de mes dires, je la leur prouverai sans tarder.

—Et comment ? direz-vous.

—Bien simplement. D'abord, en vous montrant, exposés côte à côte, l'image d'un oeil et l'image d'un objectif, puis, passant par conséquent de la théorie à la pratique, en vous exposant la manière, originale vous l'avouerez, de photographier non plus avec un objectif de verre mais avec un oeil, un oeil véritable.

L'oeil, a écrit le grand naturaliste Buffon, est un organe merveilleux puisqu'il

nous permet de toucher les objets à distance, de les apercevoir à des dizaines de lieues et d'en connaître la forme et la couleur. Les animaux ont presque tous des yeux seuls, quelques invertébrés sont dépourvus de ces organes, et les mammifères, les poissons, les oiseaux, les mollusques mêmes, sont pourvus de deux yeux : des yeux simples, formés d'une seule lentille, ou des yeux composés de mille facettes.



L'oeil objectif

- A. Sclérotique (chambre noire).
- B. Cristallin objectif.
- C. Iris. (diaphragme).
- D. Paupières (obturateur).
- E. Rétine (plaque sensible).
- F. Objet regardé.
- G. L'objet renversé sur la rétine.

Qu'ils marchent, qu'ils volent, qu'ils nagent ou qu'ils rampent, les animaux peuvent donc photographier, avec leur

oeil et sur le fond de cet oeil appelé "rétine", tout ce qui se présente devant eux. Inutile d'ajouter que cette opération naturelle s'opère avec une complète instantanéité.

Lorsque vous décrivez vos devoirs, votre main, votre porte-plume, votre cahier, et chacune des lettres qui se tracent sous votre plume, sont photographiés instantanément par vos deux yeux. Une ligne de trente lettres égale trente photographies, comptez vos pages et vos cahiers et voyez



Les yeux de mouche donneraient 8,000 clichés d'un obturateur.

combien vos jeunes yeux ont déjà travaillé, sans compter les leçons à apprendre et tout ce que vous regardez pendant la journée, de votre lever à votre coucher.

Vous comprenez donc que l'homme ne pouvait pas chercher de meilleur modèle que son oeil, lorsqu'il voulut créer des appareils rapides de reproductions d'images; et de fait, regardez ces deux gravu-

res et vous verrez que, sur l'oeil, la chambre noire est formée par la "scélérotyque", la plaque sensible par la "rétine", l'objectif par le "cristallin", le diaphragme par l'"iris," et enfin l'obturateur par les "paupières." Vous retrouvez ces différents organes sur l'appareil photographique.

—Mais puisque l'oeil est un objectif si parfait, me dit quelqu'un, pourquoi n'a-t-on jamais essayé de photographier avec un oeil? On n'aurait plus besoin de verre, ni de chambre noire, ni de plaques.

C'est aller un peu vite en besogne, et les savants, qui se sont posés la même question, ne l'ont pas encore résolue entièrement. Ils ont commencé par mettre un oeil à la place de l'objectif devant une chambre noire garnie d'une plaque et, ma foi, cet oeil a fort bien travaillé, tout oeil de boeuf qu'il fût.

C'est en effet à cet animal que l'expérimentateur s'était adressé tout d'abord: laissant de côté la chambre noire, la plaque sensible, le diaphragme et l'obturateur, il n'avait pris au boeuf que son objectif, c'est-à-dire son "cristallin". Ce cristallin, enfermé entre deux verres, permit de reproduire des paysages tout comme un objectif ordinaire.

Mais vous avouerez que ce n'est pas banal, et ce procédé permettra des répliques amusantes à ceux qui l'emploieront, puisqu'ils pourront répondre à ceux qui leur demanderont:

—Qui t'a photographié?

—C'est un boeuf.

Mais leur réponse serait encore moins banale s'ils pouvaient affirmer, sans rire, que le photographe est un scarabée, une abeille ou une mouche vulgaire. Et la chose est aussi possible, puisque le même savant a obtenu des épreuves tirées à l'ai-

de d'un oeil de scarabée en posant une minute et demie. L'oeil de l'insecte étant composée de mille facettes, des milliers d'images semblables apparurent au développement. (Il est bien entendu que l'opérateur a dû interposer, entre l'oeil de l'insecte et la plaque sensible, un puissant microscope.)

Et mieux que la presse à imprimer, un tel procédé permettrait la multiplication

rapide des vues ou des portraits, puisqu'il suffirait d'employer des yeux d'abeille pour avoir 5,000 images, des yeux de mouche pour en avoir 8,000 et que les yeux de scarabée fourniraient 25,000 clichés d'un seul coup d'obturateur à l'opérateur qui, après avoir eu la curiosité de les tirer, serait assez patient pour les compter.

CANTILENE D'HIVER

Il était un Vieillard à blanche chevelure
Qui venait dans la nuit comme un fantôme errant,
A ses lèvres mourait comme un dolent murmure,
Et la Légende dit qu'il passait en pleurant,
Car c'était un Vieillard à blanche chevelure.

O Légende dorée aux endormants récits,
Bercez, bercez nos coeurs de vos chansons discrètes...
La neige poudre de fleurs blanches les récifs:
Faites neiger les fleurs de vos douceurs secrètes,
Chantez, Légende d'or aux endormants récits.

Par la nuit glaciale où la bise s'éplore
Comme une Ame angoissée, il est—frileux—venu
Ce Vieillard que l'on voit en rêve et qu'on implora,
Ce vieux Noël dont l'on s'est toujours souvenu
Par la nuit glaciale où la bise s'éplore.

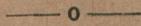
Tandis que—saintement—l'Orgue sacré jouait
De mystiques rondels, ses mains parcheminées
Faisaient pleuvoir—du haut des toits—plus d'un jouet
Dans les souliers bâillant au bord des cheminées,
Tandis que—saintement—l'Orgue sacré jouait.

Parlez de ce Vieillard à blanche chevelure:
Légende, est-il bien vrai qu'il passait en pleurant,
Qu'à ses lèvres mourait comme un dolent murmure?
Légende d'or, parlez de ce fantôme errant:
Il était un Vieillard à blanche chevelure...

Gabriel DUCOS.



Le Chasseur Malchanceux



Il avait beau essayer successivement tous les systèmes de fusils les plus perfectionnés, employer les cartouches des qualités les plus supérieures, il avait eu beau faire l'acquisition d'un splendide chien qui lui avait bel et bien coûté 200 piastres, Philibert Nemrod, depuis l'ouverture de la chasse, était toujours revenu les mains vides.

S'appeler Nemrod et rentrer bredouille ! O ironie des noms de famille !

Cette persistance dans la "bredouillerie," jointe aux sarcasmes qu'elle lui attirait, avait fini par exaspérer Philibert.

Aussi ce matin-là, en sortant, dès cinq heures, du petit manoir qu'il avait loué pour la saison au coeur d'un pays sauvage mais giboyeux, avait-il pris une résolution qu'on devinait irrévocable, rien qu'à voir la barre farouche de ses sourcils froncés.

Sa physionomie habituellement si débonnaire respirait le carnage.

—Coûte que coûte, je tuerai quelque chose aujourd'hui, avait-il décrété en grinçant des dents. Allons Phamor!... en route!...

Phamor leva sur son maître un oeil sans enthousiasme.

—Encore une journe de fichue! semblait se dire cet intelligent animal.

Néanmoins, comme c'était un chien très consciencieux dès qu'il fut en plaine,

Phamor, n'écoutant que la voix du devoir, se mit en quête.

Au bout d'une demi-heure, il tombait en arrêt.

Nemrod s'approche, le doigt sur la détente. Une compagnie de perdreaux s'envole. Nemrod épaula... Pan! pan!

Manqués!

—Mille millions de milliasses de carabines! tempêta Nemrod.

Phamor regarda son maître d'un air navré et se remit en chasse.



Il avait tiré sur le garde

Au bout d'un quart d'heure, nouvel arrêt, nouvelle compagnie de perdreaux... Pan! pan!

Ah! ouiche!

Et toute la journée ee fut la même comédie. Le chien ne discontinuait pas de

lever le gibier et le maître de le manquer.

Sur le soir, Phanor en eut assez de cette existence de chien. Et comme Nemrod venait encore de rater un coup superbe — un lièvre magnifique qui lui était parti presque sous les pieds — Phanor profita de l'occasion pour exprimer à son maître sa façon de penser.

Il le toisa d'abord d'un oeil méprisant, s'approcha, flaira les guêtres du chasseur et... leva la patte. Puis, l'opération terminée, ainsi soulagé du trop-plein de sa rancune, il détala au petit trot, sans se presser.

—Saligand de cabot! hur!a Nemrod.

Ivre de colère et d'humiliation, il déchargea sur l'impertinent animal les deux coups de son fusil.

Naturellement, il le rata.

Phanor ne daigna même pas se retourner.

—Tant mieux, après tout! grommela Nemrod en arrachant une touffe d'herbe pour éponger ses guêtres, je préfère ça!... Ce sale quadrupède effarouchait le gibier... Je chasserai mieux sans lui!...

Au même instant, comme pour lui don-

ner raison, quelque chose se met à remuer derrière une haie.

Philibert, ravi, ne perd pas de temps. Il met en joue... Pan! pan! — Un cri retentit.

—Fichtre! se dit Nemrod enthousiasmé, ce doit être un gros!

Et il se précipite...

Horreur! il avait tiré sur un garde en tournée!...

Immédiatement appréhendé au collet par des paysans qui travaillaient aux alentours, il est traîné au village voisin, jeté sur la paille humide des cachots.

Au bout d'une demi-heure d'incarcération il vit entrer le maire de l'endroit.

—Sapristi! lui dit ce dernier, vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance!

—Je n'en ai jamais eu, gémit Nemrod.

—Ce sera donc pour la première fois... Vous savez, le garde...

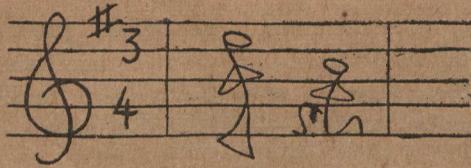
—Eh bien! le garde...

—Il en sera quitte pour la peur!... Vous l'avez manqué!...

C'est alors que du coeur ulcéré de Philibert Nemrod jaillit ce cri amer :

—Encore bredouille!!!...





LA MUSIQUE DES NEGRES

Il est assez curieux de constater que la musique soit l'art certainement le plus répandu parmi les races humaines.

Il n'y a guère que les Fuégiens, certains Micronésiens et les Veddahs—c'est-à-dire une quantité infime de l'humanité—qui ne possèdent aucun instrument de musique.

La musique des peuples incultes est le plus souvent réduite à un seul de ses éléments, le rythme; et cela se comprend quand on pense que, la plupart du temps, elle n'est que l'accompagnement de la danse.

La mélodie et l'harmonie, quand elles existent, sont très rudimentaires. Néanmoins, de l'avis même des spécialistes, il est très difficile de noter les airs "sauvages"; et les trois quarts des notations que l'on a publiées dans différents ouvrages sont inexactes.

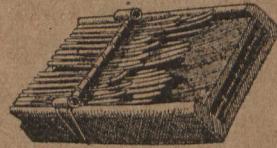


La difficulté de noter les airs sauvages provient de ce que l'on a toujours essayé de les rendre d'après notre gamme à sept tons; or cette gamme, quoique existant chez beaucoup de peuples incultes, n'est pas la seule dont ils se servent.

On trouve chez eux l'usage exclusif de

certaines suites de sons à intervalles fixes, c'est-à-dire de véritables gammes à 2, 3 et jusqu'à 6 tons. Le plus souvent, ce sont les "tons naturels" (tonique, tierce quinte) qui constituent la gamme.

Les airs des peuples incultes sont le plus souvent en ton mineur; en somme, la gamme n'étant qu'une convention basée sur la construction des instruments, dont les plus perfectionnés, comme notre violon, ne peuvent donner que les demitons ou exceptionnellement les quarts, les tiers de ton, il ne peut être question d'une "gamme naturelle"



Boîte à musique (Sansa) des Nègres. On la place sur unealebasse (qui renforce le son) et on joue avec les doigts.

Ce sont les instruments musicaux d'un peuple qui déterminent la gamme dont il se sert; aussi l'étude de ces instruments devrait-elle précéder celle du chant.

Comme la musique primitive se réduit presque au rythme seul, les premiers instruments de musique ont dû être des objets servant à battre la mesure: morceaux de bois que l'on claqué l'un contre l'au-

tre, comme cela se voit encore aujourd'hui chez les Annamites, tambours primitifs en bois ou comme ceux dont se servent les Australiennes, un manteau de peau d'opossum tendu entre les jambes et sur lequel on frappe en cadence avec un bâton.

Mais, comme les castagnettes, le triangle, etc., ce ne sont pas à proprement parler des instruments de musique. Ces derniers doivent produire une gamme ou une série de sons. On en distingue trois sortes : les instruments à vent, à corde, et de percussion. L'instrument à vent le plus ancien est probablement la flûte ou le chalumeau en jonc, en bambou, en os d'animaux ou d'homme, etc., comme on en voit chez les Botocudos et les Ypurinas du Xingu (Brésil.) L'arc fut le premier instrument à corde; les Cafres et les Nègres d'Angola "jouent de l'arc" en y attachant une gourde et en raccourcissant à volonté, à l'aide d'un anneau mobile, la corde qu'ils pincient. Les instruments à percussion les plus répandus parmi les Nègres sont les "sansa" sorte de boîte à musique et le xylophone ou claquébois.

Les peuples les plus incultes ont cependant des instruments composites; telle la "gora" des Boschimans dont voici la description: un tuyau de plume fendu et découpé en forme de feuille est attaché à l'extrémité d'un arc; on le porte à la bouche et on le fait vibrer: c'est donc un instrument à manche et à corde à la fois. Mais il émet des sons si faibles que l'artiste est souvent obligé de mettre un de ses doigts dans le nez et un autre dans l'oreille pour mieux entendre sa musique: il se sert ainsi d'une sorte de microphone.

En fait d'instruments de musique, les indigènes de l'Australie sont mal pourvus: ils ne possèdent que des bâtons en

bois dur, assez épais, en forme de massues et extraordinairement sonores.

Quelquefois ils se contentent de frapper une de ces massues avec le boomerang, arme dont nous parlerons dans un des prochains numéros de la "Revue Populaire".



Dans les îles de la mer du Sud, on rencontre très fréquemment un instrument de musique assez singulier: c'est une grosse coquille narine, un "murex", percée d'un trou à son extrémité.



Un concert au milieu de l'Afrique. Boschiman jouant de la gora; sa femme l'accompagne en chantant.

Quelques Nègres ont une manière peu ordinaire de jouer de la musique. Au lieu de souffler dans leur flûte par la bouche, ce qui est le plus naturel, ils envoient l'air par les narines. C'est ce que montre notre gravure. Et le fait n'est pas isolé; ainsi les Guaranis, Indiens du Brésil, soufflent par les narines dans un flageolet en

roseau, fixé dans un fruit sec ou dans un petit vase en terre percé de trous.

Les Bougos, passionnés de musique, possèdent divers instruments sonores. Le plus employé est un arc de bambou dont ils placent les extrémités entre les lèvres, de manière que la bouche remplisse l'office de caisse sonore.

Ils utilisent aussi unealebasse ou, ce qui est plus simple encore, un trou, creusé dans le sol et recouvert d'écorce, qui sert de caisse. Ils font aussi un tintamarre infernal avec d'énormes trompes en forme de tubes ou de bouteilles, creusées dans un tronc d'arbre, des cornets en corne d'antilope, des tambours, des flûtes et même des gourdes remplies de cailloux. Quant aux tambours, ce sont des bûches creuses sur lesquelles on tend une peau de chèvre.

Les Mittous, voisins des Bongos, sont plus raffinés: ils savent jouer habilement d'une sorte de lyre à cinq cordes, dont la caisse sonore est recouverte de peau.

Les Niams-Niams utilisent aussi une sorte de harpe munie d'une caisse sonore et de quelques clochettes. Pour convoquer leurs camarades à la guerre, ils se servent de tams-tams et de trompes en bois. Certains musiciens ambulants s'habillent d'une manière grotesque, en portant aux bras des grelots et sur la tête des amas de plumes. On se demande pourquoi ils chantent, car ils chuchotent leurs airs d'une voix si faible qu'il faut être à côté d'eux pour les entendre.

Tous les instruments de musique que nous venons de décrire ne donnent que des sons grossiers; pour nos oreilles délicates c'est tout au plus s'ils ne sont pas désagréables.



Très généralement la musique des sau-

vages n'a pour but que d'accompagner le rythme des danseurs; elle n'a rien de mélodieux.

Figurez-vous un grand cercle formé moitié d'hommes et moitié de femmes, tous debout; au centre, une cinquantaine d'hommes assis par terre composant l'orchestre. Au milieu d'eux se trouve le tamtam, un gros cylindre de bois. C'est un arbre coupé et ouvert d'un seul côté sur lequel est tendue et liée une peau de mouton.

Le côté opposé se termine par quatre pieds courts. Un homme bat avec les mains sur la peau, et, suivant qu'il frappe au centre ou près du bord, il en tire un son plus ou moins profond.

Près de là, cinq ou six musiciens soufflent dans de grandes gourdes d'un pied et demi de haut, qui donnent une note basse de violon. Deux ou trois autres soufflent dans de petites gourdes qu'ils tiennent par le bout et en tirent un son un peu plus haut.

Il y en a d'autres qui sifflent dans une petite gourde à deux trous, de la taille d'une orange, et produisent deux ou trois notes qui ne sont pas trop perçantes. D'autres encore sifflent dans une gourde qui a un trou latéral et donne aussi un son grave.

Puis il y en a un, qui tient un instrument à cordes formé d'une branche de bambou-palmier, dont on a détaché les fibres extérieures; ces fibres forment quatre cordes, une demi-gourde fournit la caisse d'harmonie que l'artiste pose sur son ventre, pendant que ses deux mains touchent les cordes qui rendent un son agréable.

Au milieu de l'arc et aux deux extrémités les Batékés mettent trois spatules de fer, autour desquelles sont des anneaux qui vibrent en même temps que les cordes

de l'instrument. L'arc mesure à peu près 5 pieds, sa forme est régulière. On le trouve en usage chez les Pahouins, les Batékés et les Alifourous.

Ce n'est pas tout l'orchestre encore. Il faut y ajouter un certain nombre d'instrumentistes, jeunes et vieux, armés de morceaux de bois creux composant une boîte qui renferme des graines et qu'ils agitent en cadence. D'autres battent des mains, d'autres encore se frappent le ventre, etc.

Puis il faut ajouter toutes les jeunes filles debout formant la moitié du cercle et qui tiennent chacune une petite gourde remplie de semences.

Le son des gourdes se mêle aux battements des mains, aux hurlements, aux sifflements des hommes, etc. C'est vraiment infernal, et cependant au milieu de toute cette confusion, il y a une espèce de règle, que les joueurs suivent, guidés par un chef d'orchestre placé debout au milieu du cercle, tenant en main la peau d'un chat sauvage, tigré, découpée en longues bandes et se démenant, appelant, battant des mains pour maintenir la mesure."



La musique d'ensemble chez les Nègres occidentaux, n'est pas même soupçonnée, et si l'on réunit quelquefois en orchestre divers instruments, chacun n'en continue pas moins à vibrer pour son compte, les musiciens se préoccupant seulement de faire autant de bruit que possible.

Il faut noter, comme une exception unique, l'extraordinaire émotion que produisit un jour sur un chef, à Kouka (Soudan), une boîte à musique jouant le

“ranz des vaches”: “Il se couvrait la figure de ses mains et écoutait en silence; puis comme un des assistants avait rompu



Nègre de Taïti jouant de la flûte avec son nez.

le charme par une bruyante exclamation, il lui asséna un coup qui fit trembler tous les autres."

Même amour de la danse, du chant et du tam-tam, chez les tribus de race inférieure, dans l'Afrique orientale. A ce sujet, on a remarqué que ces Noirs ont à un haut degré le sentiment chorégraphique de la mesure, à tel point même que des centaines de danseurs frappent la terre d'un seul coup de talon avec un ensemble parfait.

Mais dans ces plaisirs bruyants, l'intelligence a très peu de part. Les paroles, toujours improvisées, se bornent à quelques mots qui n'ont ni rime ni raison, et que l'on répète à satiété pour leur bruit.



LA PETITE FILLE DE LOWELL

Histoire canadienne

Par AUGUSTE FORTIER

I

Même en cherchant dans tous les coins et recoins de l'immense province de Québec, avec le microscope le plus puissant qu'on eut pu emprunter au laboratoire de l'université Laval, il eut été impossible de découvrir un meilleur vieux garçon que l'avocat Alfred Ayotte, de Montréal. Nul n'aimait les enfants autant que lui. Quand, dans les rues de la métropole canadienne, il rencontrait un couple traînant des marmots par la main, il enviait le sort de ces heureux parents. Cela devait être si bon de se faire dorloter par ces tout petits, de les faire sauter sur ses genoux, et de chercher à empêcher ces petits diables de polissons de vous grimper sur le dos!

Pourquoi l'avocat Ayotte ne se mariait-il pas, alors? Pourquoi ne s'était-il pas marié, puisqu'il aimait tant les enfants?

—C'est un égoïste, un mesquin, prétendaient les uns. Avec tout l'argent qu'il gagne à son bureau, il pourrait faire vivre dans l'aisance une nombreuse famille.

—Egoïste? répliquaient les autres. Alfred Ayotte égoïste? Vous faites erreur. Comment expliquez-vous dans ce cas sa grande charité? Jamais il ne refuse de donner. La semaine dernière encore, n'a-

t-il pas souscrit cinquante piastres pour acheter des jouets aux orphelins élevés chez les Soeurs?

—Eh bien, qu'il se marie, et il en aura autant qu'il en voudra, des enfants. Ce n'est pas ce qui manque dans les ménages canadiens.

Un farceur s'exclamait :

—Des enfants? Je lui donnerai tous les miens, s'il veut!...

—Moi, je ferai mieux, renchérisait un autre. Avec mes petits, il pourra prendre ma femme et ma belle-mère! On ne peut pas être plus généreux, dites?...

L'avocat Ayotte adorait en effet les enfants. On racontait qu'il lui arrivait souvent, quand, par les grands froids de l'hiver, il voyait au coin des rues de Montréal, de pauvres petits mal vêtus, offrant en vente leurs journaux, d'acheter tout leur stock, de payer largement, afin que ces enfants pussent s'en aller chez eux, se réchauffer. Si Alfred Ayotte ne se mariait pas, ce n'était donc pas par égoïsme, ni par mesquinerie.

Ceux qui le connaissaient intimement et depuis longtemps savaient fort bien qu'autrefois, à l'époque où il étudiait le droit, à l'université Laval, il avait été en amour avec une jeune fille d'Hochelaga, belle et bonne. Il l'aimait à la folie et s'était

même fiancé. Alfred Ayotte venait "être reçu avocat et le mariage devait être célébré sous peu, quand la jeune fille tomba malade, gravement atteinte d'une inflammation de poumons. Huit jours plus tard, elle expirait. Le fiancé en pleurs avait assisté à ses derniers moments. — "Quand je ne serai plus, avait murmuré la douce jeune fille à son amoureux, aimez-en une autre, oubliez-moi, mariez-vous et soyez heureux..." — Puis elle avait fermé les yeux à jamais.

Malgré ce conseil d'une mourante, Alfred Ayotte ne put oublier la chère défunte. Il avait trop aimé sa fiancée pour aller faire l'amour à une autre jeune fille. Dans l'exercice de sa profession, il chercho des distractions, et eut au barreau de réels succès. — "La chère morte, insinuait-il, me protège du haut du ciel."

Il s'était mis en pension dans le haut de la rue Saint-Denis et sortait très peu. Personne ne faisait battre son cœur. Sa position l'entraînait parfois dans des soirées, dans des bals, où il voyait les aimables, les jolies montréalaises, dans tout leur éclat ; mais cette atmosphère de jeunesse, de gaité, le laissait indifférent froid. Ses amis se créaient un foyer, une famille, et lui restait toujours en pension. Rien ne changeait dans son intérieur ; toujours la même chambre, toujours les mêmes meubles, toujours le même décors. Que tout cela semblait triste et sombre au célibataire quand il rentrait chez lui !...

— Fais comme nous, lui conseillaient ses amis. N'importe qui t'accepterait à bras ouverts. Tu n'es pas un parti ordinaire...

— On n'aime qu'une fois ! soupirait mélancoliquement le malheureux.

Les années s'étaient passées, et sans s'en apercevoir, l'avocat Ayotte était tombé dans la catégorie des vieux garçons. Trente-cinq ans déjà ; autour de lui, il

sentait un vide horrible, navrant ; ce qu'il souffrait de son isolement ! Pourtant il eut fait un si bon mari, un si bon père de famille !

Un soir de décembre, — c'était la veille de Noël, — l'avocat Ayotte se promenait seul, rue Sainte-Catherine, comme une âme en peine. La neige tombait en gros flocons, et il faisait froid. Les rues, illuminées brillamment de lampes électriques multicolores, étaient envahies par la foule des promeneurs, couples joyeux pour la plupart, dont quelques-uns avaient des enfants ; et les petits s'arrêtaient devant les vitrines, regorgeant de poupées, de jouets, de gâteaux et de bonbons. Ils frappaient des mains et exprimaient leur admiration par des : — "Oh ! Oh !"

Ces scènes de bonheur domestique faisaient mal au cœur de l'avocat ; il eut tant aimé lui aussi à avoir un enfant à tenir par la main, quand tout-à-coup, près du boulevard Saint-Laurent, il vit un rassemblement. S'étant approché, il aperçut une petite fille qui pleurait à chaudes larmes, et un notaire de la rue Notre-Dame, qui se trouvait là, cria à Ayotte :

— Tiens ; voici ton affaire, à toi, qui veut un enfant !...

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit l'avocat.

— C'est une petite fille égarée...

Une femme qui s'était arrêtée, elle aussi, intervint en expliquant :

— Son père était ivre-mort, et il a été emmené par la patrouille. La petite a eu peur de la police et s'est cachée ; maintenant la voilà seule...

Alfred Ayotte regarda l'enfant. C'était une jolie petite fille, blonde comme les blés, avec de grands yeux bleus, à demi cachés par des boucles de cheveux indociles qui s'obstinaient à descendre sur son front ; sa peau était très blanche et ses joues étaient rosées, quoiqu'un peu creu-

ses. L'enfant pouvait avoir dans les cinq ou six ans, et en voyant tout ce monde autour d'elle, s'était mise à pleurer. Fréquemment elle mettait son bras devant son visage comme pour se dérober aux regards scrutateurs des passants. Elle était mal vêtue, et sous un manteau brun, rougi par le temps, et tout filandreux, s'apercevait une robe déchirée. Un petit bonnet de laine bleue était posé négligemment au sommet de cette tête de chérubin.

L'avocat Ayotte se pencha vers l'enfant, et la caressa :

— Pourquoi pleures-tu, ma belle? s'informa-t-il d'une voix douce.

La petite fille le regarda avec de grands yeux étonnés, puis, baissant la tête, bredouilla :

— Mon papa est parti ; et d'une voix suppliante : J'ai faim, avoua-t-elle.

Le brave célibataire fut ému.

— Tu as faim, ma chère? répéta-t-il.

— Oui, j'ai faim!...

— Je vais te donner à manger, moi. Comment t'appelles-tu, ma belle?

— La petite "Zeannette," zézaya l'enfant, en montrant deux rangées de minuscules dents blanches et régulières.

— La petite Jeannette, corrigea Alfred Apotte. Alors tu veux venir avec moi, la petite Jeannette?...

— Me donnerez-vous du manger?

— Mais oui, ma belle, autant que tu en voudras.

Un policeman survint; il connaissait l'avocat et ce dernier lui dit :

— J'amène l'enfant ; vous savez où me trouver, n'est-ce pas?

— Elle sera mieux avec vous, allez, monsieur, répondit le constable, car j'allais la conduire à la station.

L'avocat héla un cocher de place, et voulut faire monter la petite dans la voiture. L'enfant se récria :

— Non! Non! Pas ça! Je veux manger!...

Et avec ses petites mains nues, rougies par ce froid de décembre, elle montrait un magasin de confiseur. De l'autre côté de la rue Sainte-Catherine étincelaient les vitrines d'une confiserie à la mode, qui en cette veille de Noël, s'était plu à étaler aux regards des passants, des pyramides de gâteaux, de tartes, de pains de Savoie, de choux à la crème de croquignoles et de bonbons mélangés, des chocolats, des jujubes, des caramels bruns, jaunes, etc.

Alfred Ayotte entra, tenant l'enfant par la main. Au hasard, sans choisir, il prit des gâteaux et autres pâtisseries, et les fit mettre dans un sac. La petite Jeannette, dans son impatience, arracha presque le sac des mains de son protecteur, et se mit à dévorer à belles dents, une tarte. Sans rien dire, occupée à ne pas perdre ses provisions, elle se laissa mettre dans la voiture. Son généreux compagnon la regardait manger avec émotion. C'était donc vrai, pensait-il, qu'il y avait des enfants qui pâtissaient de la faim."

— C'est bon? fit-il.

— Oui, répondit la petite, puis se reprenant : Oui monsieur, ajouta-t-elle c'est bon...

L'avocat voulait bien savoir qui était cette enfant, ainsi abandonnée toute seule dans ce grand Montréal.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton papa? questionna-t-il.

— Il est "weaveur"...

— "Weaveur"? Où ça, ma belle?...

— Il travaille au moulin à la Flint...

"La Flint," ce nom rappela à l'avocat, un quartier de la ville de Lowell, dans le Massachusetts. Souvent il avait entendu les Canadiens des Etats-Unis parler de la Flint.

— Tu restes à Lowell? précisa-t-il.

— Oui, monsieur, à Lowell.

—Et ta maman?

—Elle est au Canada ; je vais la voir demain.

Alfred Ayotte savait maintenant que sa protégée était une petite fille de Lowell, qui allait passer les fêtes à la campagne. De passage à Montréal, son père s'était enivré, et avait été ramassé par la patrouille. Par un heureux hasard, lui s'était trouvé là juste à temps pour recueillir l'enfant, et lui éviter le désagrément d'aller passer le jour de Noël dans une institution de bienfaisance.

Le fiacre dans lequel avaient pris place l'avocat et la petite Jeannette, s'arrêta dans le haut de la rue Saint-Denis, devant la maison où pensionnait le célibataire. Ce dernier entra chez lui avec l'enfant. En le voyant arriver avec cette petite étrangère, Mme Hamelin, la maîtresse de pension, ne put cacher son étonnement :

—Mon Dieu! mima-t-elle. Où avez-vous pris cela?

D'autres pensionnaires, attirés par les exclamations de Mme Hamelin, arrivèrent aussitôt, et ce fut un déluge de cris et de questions :

—Que voulez-vous en faire, M. Ayotte? demandait l'un.

—Vous n'allez pas la garder, je suppose; faisait un autre.

—Ah! vous voilà père adoptif, maintenant, observait une dame. C'est très noble, cela! Qu'elle est gentille!..

—Cette enfant est à vous, sans doute? prétendait une autre personne.

Et e'était des éclats de rire.

—Comment t'appelles-tu, ma belle? voulait-on savoir.

A tous l'enfant répondait.

—“Ze” vous dit que “ze” m'appelle la petite “Zeannette”.

—As-tu encore faim? tenait à s'assurer l'avocat. Veux-tu manger autre chose?

—Non, “ze” veux dormir...

Petite Jeannette tombait de fatigue. Alfred Ayotte, qui était resté seul avec elle dans sa chambre, fut très embarrassé quand il s'agit de la déshabiller. Il fit de son mieux mais bientôt l'enfant se mit à crier qu'on l'étouffait. Les voisins accoururent.

—Comment? Etes-vous après l'assassiner? interrogea-t-on.

—Pas du tout. Je cherche simplement à la déshabiller pour la mettre au lit.

Mme Hamelin fit monter sa grande fille, Louisa, et toutes deux s'occupèrent de petite Jeannette.

—Vous faites bien de ne jamais vous marier, badina la maîtresse de pension.

—Vous croyez? ricana Alfred Ayotte.

—Oui; car vous êtes fait pour faire un père de famille, comme moi je suis faite pour faire un capitaine à bord d'un des bateaux de la compagnie “Richelieu.”

L'avocat admit qu'en effet, il préférerait plaider deux causes en Cour Supérieure, devant un juge anglais, ou même en Cour Suprême, plutôt que d'entreprendre de déshabiller une autre petite fille.

Mme Hamelin examinait les vêtements de l'enfant :

—Mon Dieu! suggéra-t-elle, elle aurait besoin d'un petit trousseau, “votre” enfant...

Comme le mot “votre” excitait le rire de son pensionnaire, la femme se corrigea :

—Pardon! “cette” enfant, je veux dire. Regardez, ses vêtements tombent en lambeaux... Attendez, je vais lui chercher une chemise de nuit...

Quand Mme Hamelin revint et qu'elle eut enlevé les bas de la petite, celle-ci les reprit, et comme Alfred Ayotte remarquait qu'elle ne voulait pas s'en dessaisir, et qu'elle regardait partout, elle lui demanda :

—Qu'est-ce que tu veux, ma belle?

L'enfant hésita, puis devant les caresses de son ami, elle bredouilla, avec toute l'ingénuité de son âge :

—Je veux mettre mes bas pour que le petit Jésus les voit...

On était loin de s'attendre à cette réponse.

—Chère mignonne, fit l'avocat ; puis, après un moment, pour cacher son émotion : Tu fais ta prière, chez vous ?

—Oui... Oui... monsieur...

D'elle-même l'enfant se mit à genoux sur le pied du lit de son hôte, et joignant ses deux mains, marmotta une prière. Petite Jeannete s'assoupissait malgré elle, aussi Mme Hamelin lui dit en l'embrasant :

—Assez pour ce soir, ma fillette. Tiens, mets tes bas ici...

La femme approcha une chaise et Jeannete y plaça ses deux bas sur le dos, bien en évidence.

—Hélas ! observa l'avocat, les yeux fixés sur les bas ; si le petit Jésus y dépose des objets quelque peu minces, ils risquent de passer à travers, car ces bas sont joliment troués.

—Quels haillons ! renchérit la fille de Mme Hamelin, Louisa, qui jusqu'alors avait gardé le silence. Voyez donc cette robe, ce jupon en coton, en cette saison. Elle doit geler, cette enfant.

—Et le petit Jésus, pensa tout haut le célibataire, ne viendra probablement pas lui apporter ni mérinos, ni flanelle...

—Car il est loin de se douter qu'il y a une petite fille dans la chambre d'un vieux garçon, acheva en souriant Louisa Hamelin.

Une idée généreuse, noble, admirable, une idée de bon vieux garçon, germa dans le carreau d'Alfred Ayotte :

—C'est moi qui ferai le petit Jésus, dé-

clara-t-il ; j'en profiterai pour renouveler le trousseau de petite "Zeannette." Qu'en pensez-vous, Mme Hamelin ?

—Oh ! Je vous ai déjà vu dépenser de l'argent plus mal à propos...

—C'est ça ! Il n'est que neuf heures ; les magasins ne sont pas encore fermés. Nous allons lui acheter un trousseau et quelques jouets, décida l'avocat. Je veux faire plaisir à cette enfant. Une pareille occasion se présente si rarement. Vous venez avec moi, Mme Hamelin ; vous aussi, mademoiselle Louise ? Vous me guiderez dans ces achats.

Les deux femmes consentirent volontiers. L'enfant ronflait déjà à poings fermés. Mme Hamelin prit la robe de la petite, un de ses souliers, et les trois personnes se rendent dans un magasin de la rue Sainte-Catherine-Est où elles achetèrent une robe toute faite, un manteau, un chapeau en feutre coquettement garni, des souliers, des bas et même des gants. Dans un autre magasin on fit l'acquisition d'une grande poupée, en toilette de soie bleue pâle, et qui fermait et ouvrait les yeux, ainsi qu'une boîte à musique. un ourson brun, d'une grosseur respectable, un petit service à thé pour poupées, et d'autres jouets encore. On se garda bien d'oublier les oranges, les gâteaux et les bonbons...

Quand le célibataire retourna à sa chambre avec ses achats, Jeannete ronflait toujours, et, dans ses petites mains, elle tenait le bout de ses bas, qu'elle semblait présenter à un être invisible qu'elle apercevait dans ses rêves. L'avocat les remplît de gâteaux et de bonbons, ayant soin que pas un ne s'échappât par les trous. Il coucha la poupée à côté de Jeannete, et éparpilla les autres jouets sur le lit. L'ourson cependant fut placé un peu à l'écart, au cas où l'enfant en aurait peur.

Longtemps l'avocat resta près du lit à contempler ce tableau, et surtout cette blonde tête de chérubin.

—Si cette enfant était à moi, songeait-il ; si on ne la réclamait point, je la garderais, la mettrais à l'école, en ferais une demoiselle. Elle est si gentille, a de si beaux yeux!...

Il la regardait dormir, prêtait l'oreille pour mieux l'entendre respirer, pour mieux entendre ses faibles ronflements.

—Si ma fiancée de jadis, rêvassait-il, n'était pas morte à la veille de devenir mon épouse, nous aurions, nous aussi, sans doute, un enfant de cet âge.

Dans la sereine tranquillité de cette chambre, dans le calme de cette nuit de Noël, l'infortuné célibataire évoqua avec une légitime émotion les heureux incidents de ses chastes amours d'autrefois. Douze ans auparavant, il s'étoit rendu à la messe de Minuit au Gesù, avec sa fiancée, et trois semaines après, il marchait derrière son cadavre qu'on allait déposer au cimetière de la Côte-des-Neiges. Que de projets de bonheur à jamais détruits!...

Alfred Ayotte se jeta sur un canapé, non loin du lit de l'enfant, et bientôt, il fut, lui aussi, plongé dans un profond sommeil.

II

Le jour commença à poindre à travers les rideaux de sa chambre, quand l'avocat se sentit réveillé par quelqu'un qui lui tirait le bras. Ayant ouvert les yeux, il aperçut petite Jeannette près du canapé.

—Monsieur! Monsieur! jasait-elle, voyez tout ce que le petit Jésus m'a apporté. Celui de Lowell n'en donne pas autant...

Prenant l'avocat par le cou, elle l'embrassa à plusieurs reprises, puis lui de-

mande à l'oreille :

—Est-ce que c'est tout pour moi? ..

—Mais oui, ma belle.

—Il n'y a pas d'autre petite fille dans la maison?

—Non, petite "Zeannette" est la seule...

Levant les mains au ciel, l'enfant jette ces cris de l'âme :

—Bon petit Jésus, merci! Merci pour la poupée! Merci pour les bonbons! Merci pour tout!... z

A son excellent ami, elle confie tout bas;

—Je viendrai toujours ici le jour de Noël ; vous me laisserez entrer?

—Oh, oui, ma belle.

Les uns après les autres, elle prenait les jouets et les montrait à l'avocat, exigeait qu'il les prit dans ses mains. La poupée surtout excitait son admiration.

—Pourquoi qu'elle ne parle pas? tenait-elle à savoir. Le petit Jésus ne vous a pas dit son nom?

—Oui, c'est Ninine, je crois, insinua le bon ami...

Sans plus de discussion, ce nom fut accepté comme celui de la poupée si admirable.

Mme Hamelin avait entendu marcher, et montait pour faire la toilette de l'enfant. L'étonnement et la joie de la petite furent encore plus manifestes, plus exubérantes quand la maîtresse de pension étala à ses yeux ravis une robe en drap bleu marin, un petit jupon sang-de-boeuf, un manteau noir, et des souliers reluisants. Petite Jeannette riait comme une petite folle, se frappait dans les mains et ne pouvait tenir en place.

—Veux-tu ne pas bouger que je t'habille, avait beau lui crier Mme Hamelin. C'est du vif-argent que cette enfant...

Enfin la femme patiente parvint à lui mettre ses vêtements neufs, puis quand elle l'eut coquettement peignée, avec un

ruban rose dans ses cheveux blonds, elle la poussa vers l'avocat en disant :

—Voici votre petite amie ; vous pouvez sans crainte la sortir dans la rue. Jamais son père ne la reconnaîtra.

D'elle-même, Jeannette alla se jeter dans les bras de son bienfaiteur en criant :

—Papa! Papa! Bon papa!...

“Papa! Papa!” Ces mots frappent l'avocat au coeur. On l'appelle “Papa”; est-ce bien vrai? Quelle drôle d'impression cela lui fait! Il en éprouve une sensation de bien-être extrême. Jamais on ne lui a donné ce nom si doux à entendre. La joie qu'il ressent est plus vive que celle qu'il ressentit quand pour la première fois, il s'entendit appeler “avocat.”

Alfred Ayotte s'est tu, et la tête basse, il prodigue ses caresses à l'enfant qui s'est installée sur ses genoux.

—Qu'avez-vous? fait soudainement Mme Hamelin. Vous pleurez, monsieur Ayotte.

Le visage à demi-voilé par les longs cheveux de Jeannette, le célibataire verse des larmes.

—Elle m'a appelé “Papa”; ah! que cela produit une sensation étrange! Cela est si bon. Et dire qu'il y a des gens mariés qui prient pour ne pas savoir d'enfants!...

Petite Jeannette redoublait la dose :

—Papa! Bon papa! Pourquoi tu pleures? Tiens...

Et elle lui mettait du chocolat dans la bouche.

—Elle m'appelle “papa,” ne cessait de dire l'avocat. Que ce nom résonne drôlement aux oreilles d'un vieux garçon. Ah! ma chère “Zeannette,” que je voudrais te garder pendant toute ma vie! Quelle existence brisée que la mienne!...

Suffoqué par les larmes, le vieux garçon ne put en dire davantage.

—Mon Dieu! vous allez étouffer, le prévint Mme Hamelin. Prenez un verre d'eau, ou plutôt, non, attendez, c'est aujourd'hui Noël; je vais vous offrir un verre de vin.

Cette crise de larmes s'en alla comme elle était venue, subitement; et bientôt Alfred Ayotte reprit son air des beaux jours.

Dans l'après-midi, il fit mettre à l'enfant son manteau neuf, la fit bien coiffer, bien chausser, et l'amena visiter ses amis à lui. Petite Jeannette fit la moue, quand elle vit qu'il lui fallait se séparer de ses jouets; elle redoutait un piège; mais l'avocat la rassura en prenant avec lui dans la voiture Ninine, l'ourson, la boîte à musique et le service à thé, et il ferma à clef la porte de sa chambre, afin que l'enfant n'entretint nulle crainte au sujet des autres jouets et des bonbons. Pour plus de sûreté, Jeannette voulut garder la clef elle-même.

—Voyez, fit l'avocat, elle doute déjà de la parole des hommes. Ah! tu es bien une petite femme, vas!..

Trois heures durant, Alfred Ayotte la promena par la ville, de la rue Saint-Denis à Maisonneuve, de Maisonneuve à Westmount, entra chez quelques intimes et présentant mademoiselle “Zeannette.” A chaque maison, il fallait faire entrer Ninine, l'ourson, la boîte à musique et le service à thé. Sans cela, pas d'affaires; la petite ne voulait pas marcher.

Partout l'on chantait à l'avocat :

—Cette enfant vous sera réclamée...

—Je le sais, répondait le célibataire, mais j'aurai au moins connu les joies de la paternité...

Le lendemain était un dimanche, tout était fermé; on ne réclamerait donc pas encore l'enfant ce jour-là. Depuis plusieurs années, Alfred Ayotte assistait, chaque dimanche à la grand'messe à l'église

du Gésu. Lui-même, ancien élève des Jésuites, il tenait à revoir souvent son Alma Mater où il s'était tant de fois bercé d'illusions, entrevoyant de longues années d'un bonheur domestique sans mélange, idéal. Or, ce dimanche-là, les habitués du temple fashionable de la rue Bleury ne purent réprimer un geste d'étonnement, en voyant l'avocat célibataire s'avancer dans la nef, et entrer dans son banc, en tenant par la main, une petite fille, blonde, jolie, souriante et bien vêtue, portant dans ses bras une élégante poupée, presque aussi grande qu'elle-même, tandis qu'Alfred Ayotte s'efforçait de dérober à la vue des fidèles quelque chose qui ressemblait beaucoup à un ourson en bas âge.

—Comment, M. Ayotte est donc marié, chuchotait-on.

—C'en a tout l'air, il a sorti sa petite pour les fêtes. Une gentille enfant, qui, cependant, ne lui ressemble pas beaucoup.

L'avocat avait mis entre les mains de la gamine un chic et mignon livre de prières, et la petite coquette s'en servait comme si elle eut su lire. M. Ayotte constata qu'elle le tenait la tête en bas, mais il n'en laissa rien voir.

Après la messe, quelques élégantes s'approchèrent de l'avocat.

—C'est votre fillette? lui demanda-t-on.

Le célibataire riait et ne répondait pas. On s'adressait alors à l'enfant.

—Monsieur est ton papa, ma belle? questionnait-on en embrassant petite Jeannette.

Celle-ci se cramponnait à son ami et affirmait :

—Oui, c'est mon bon papa.

—Vous voilà découvert, ricanait-on ; et nous qu vous prenions pour un célibataire

Dans l'après-midi, Alfred Ayotte devint triste. Le lendemain, lundi, il lui faudrait, selon toute probabilité, se séparer

de Jeannette. Le "weaveur" de Lowell devait être dégrisé maintenant. Mais qui savait? Ce père était peut-être une brute qui cherchait à se débarrasser de son enfant ; tant mieux alors, il la garderait, lui.

Hélas! en ce bas monde, les joies même les plus pures, sont de courte durée. Le lundi arriva. Presque malgré lui, l'avocat s'en fut au bureau du Chef de Police et lui raconta l'affaire. On appela l'officier de service, et celui-ci, ayant consulté les livres, vit qu'un nommé Zéphyrin Caltaux, venant de Lowell, avait été amené ivre-mort la veille de Noël, au poste de la rue Ontario, et qu'il s'était plaint de la disparition de sa fillette.

Alfred Ayotte alla visiter Caltaux dans la cellule où il attendait le moment de comparaître devant le Recorder. Ce "weaveur" n'avait pas l'air d'un mauvais type. Quand il sut que son visiteur avait pris soin de Jeannette, il le remercia avec sincérité et ajouta :

—Peut-être vous serez obligé de la garder plus longtemps...

—Comment ça? questionna le vieux garçon, dont le cœur battait d'espérance.

—J'irai sans doute faire huit jours de prison ; je n'ai pas un sou pour payer mon amende. On m'a tout volé?

—Vous aviez beaucoup?...

—Non ; une dizaine de piastres. Je me connais, moi, vous savez, monsieur, je suis un ancien homme de chantier ; en voyage je bois toujours, et quand même je le pourrais, je ne porterais jamais de grosses sommes...

—Ne vous tracassez pas, fit Alfred Ayotte, je suis avocat et je connais le Recorder. En lui disant un mot, peut-être que... Enfin, je verrai à votre amende.

Le Recorder fut clément ; il acquitta Caltaux ; et deux heures après, le célibataire amena Jeannette à son père.

—Bigre! s'exclama le "weaveur" en apercevant son enfant dans tous ses atours ; te voilà donc devenue princesse!...

Dire que la petite fut débordante de joie, en retrouvant son père, serait exagérer.

—Ah, papa? balbutia-t-elle, avec un sourire timide, et d'un air embarrassé. Puis montrant ses vêtements neufs et sa collection de jouets : — "C'est le petit Jésus qui m'a donné tout ça." Présentant sa poupée : Son nom est Ninine, ajouta-t-elle.

—Eh bien, promet Zéphyrin Caltaux, en riant, l'année prochaine, je vous l'amènerai encore.

—Elle sera la bienvenue, monsieur.

L'avocat a le cœur gros.

—Petite Jeannette, annonce-t-il à l'enfant nous allons nous quitter.

—Non! Non! s'inquiète la petite, en se rapprochant de son ami.

—Oui, petite Jeannette, il le faut; embrasse-moi bien fort et va avec ton papa, insiste Alfred Ayotte.

Soulevant avec émotion l'enfant dans ses bras, il la couvre de baisers et de ca-

resses, et la porte avec ses jouets à la voiture qu'il a fait venir pour conduire à la gare le père et sa fillette. L'avocat est devenu pâle, très pâle.

—Bonjour, petite "Zeannette," bonjour, dit-il, une dernière fois pendant que distraitement il serre la main au "weaveur," en lui remettant en même temps quelques piastres pour le voyage. L'enfant comprend ce qui se passe. Elle est triste ; on dirait qu'elle va pleurer ; et de ses deux mains, elle invite son bon ami à prendre place dans la voiture. Pour mettre fin à cette scène poignante l'avocat fait signe au cocher de partir.

Le soir, quand le célibataire rentra à sa chambre, elle lui parut plus déserte que jamais. Sur le lit, sur les meubles, gisaient des morceaux de gâteaux, des bonbons. Il appelle Mme Hamelin.

—De grâce, lui pria-t-il, enlevez tout cela ; ces souvenirs me déchirent le cœur. Que ma chambre est donc triste ce soir!...

—Que voulez-vous, monsieur, répliqua la maîtresse de pension, un intérieur de vieux garçon ne peut jamais être bien fait.





L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE

Par PAULETTE

A une vente de pièces rares et de reliques des Lords, récemment tenue à Philadelphie, un nommé Henry Chapman fit l'achat d'un Insigne de l'Ordre de la Jarretière et n'hésita pas à donner pour le fameux Insigne la jolie somme de \$500.

On rapporte que cette transaction fut la cause de nombreuses et vives discussions entre les autorités sur le sujet des Ordres Etrangers, et l'opinion est unanime que bien que l'acheteur et le vendeur étant de bonne foi erurent à l'authenticité de l'Insigne vendu, il n'en est pas moins vrai que ce ne pouvait être qu'une simple copie et non pas un original.

D'après ces mêmes autorités, un statut vieux de plusieurs siècles exigeait que, à la mort d'un chevalier de l'Ordre, son Insigne fut remis au Souverain régnant.

Cet Ordre de la Jarretière, le plus fameux comme le plus illustre des Ordres historiques de la Chevalerie, fut institué en Angleterre vers l'an 1348, par Edouard III.

Un petit incident arrivé à la comtesse de Salisbury suggéra au roi l'idée de créer cet Ordre.

Se trouvant à un bal donné à la cour, la comtesse de Salisbury laissa tomber (par mégarde assurément) la jarretière

bleue de sa jambe gauche ; le roi s'empressa de la ramasser et de la lui rendre gracieusement.

Cependant la comtesse fut blessée des sourires quelque peu moqueurs des courtisans. Le roi s'en aperçut ; il reprit alors la jarretière, la plaça à son propre genou et s'écria : "Honni soit qui mal y pense," ajoutant de plus que bientôt les railleurs seraient certainement très heureux d'obtenir pareil ruban.

Telle fut l'origine de l'Ordre de la Jarretière qu'Edouard III plaça sous la protection de saint Georges, et dont Henri VIII reforma les statuts par ordonnance du 23 avril 1522.

Voici comment est organisé cet ordre et quels sont le costumes et les insignes portés par chaque Chevalier de la Jarretière.

L'Ordre de la Jarretière se compose de vingt-cinq chevaliers appartenant à la haute noblesse britannique ; le souverain, grand-maître de l'Ordre, le Prince de Galles, ainsi que les princes régnants étrangers, appelés à en faire partie ne sont pas compris dans ce nombre.

Les dignitaires nommés à vie sont le prélat, le chancelier, le secrétaire, qui sont toujours les évêques de Winchester et d'Oxford, le doyen de Windsor. L'Ordre a pour fonctionnaire un roi d'armes et un

hérald appelé "huissier de la verge noire."

Chaque chevalier a sa stalle dans la chapelle de Saint-Georges, à Windsor, et porte un costume spécial ainsi que divers insignes.

Le costume de cérémonie comporte un manteau de velours bleu doublé de blanc avec une croix brodée sur le côté gauche; un capuchon en velours cramoisi, un surtout semblable doublé de blanc, et un chapeau rond de velours vert, avec aigrette de plumes d'autruches et de héron fixée au chapeau par une agrafe garnie de diamants.

La jarretière est en velours bleu foncé avec bordures d'or et la devise : "Honi soit qui mal y pense," en lettre d'or; elle s'attache au-dessous du genou gauche avec une boucle et des pendants d'or richement ciselés.

La reine, comme jadis les dames qui en furent investies jusqu'au XVI^e siècle, en paraît son bras gauche.

Les chevaliers portent sur le côté gauche de la poitrine une plaque d'argent ou étoile à huit points représentant la croix de Saint Georges, et la jarretière. Ils ont aussi un collier en or formé de vingt-six pièces en forme de jarretière émaillées d'azur, chacun des vingt-six médaillons porte la devise "Honi soit qui mal y pense." A l'intérieur est une rose, blanche

et rouge, alternativement. L'image de saint Georges terrassant le dragon est suspendue au collier.

Ils portent enfin un ruban bleu foncé en écharpe, passant sur l'épaule droite, au bas duquel est appendu un bijou d'or aussi



Insigne de l'ordre de la Jarretière

en forme de jarretière entourant l'image de saint Georges et portant la devise de l'Ordre.

Notre gravure représente la fameuse jarretière avec la devise, le collier d'or, et l'étoile d'argent à huit points.



Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



FAITS ET ANECDOTES

Quelques sceptres.

Lors du couronnement d'un roi d'Angleterre, tous les bijoux de la Couronne, les "Regalia," qui d'ordinaire sont conservés à la Tour de Londres, sont transportés à l'abbaye de Westminster pour figurer à la cérémonie.

Ce sont des objets d'une richesse inouïe, à savoir: la Couronne de Saint Edouard; la Couronne impériale; l'ampoule et la cuiller; l'éperon de Saint George; l'épée de Miséricorde; l'épée de gala; l'épée de Justice temporelle; l'épée de Justice spirituelle; les bracelets; le calice de Saint Edouard; la Bible; l'anneau du roi; les masses des hérauts d'armes et enfin les sceptres.

Ceux-ci sont au nombre de trois: le sceptre de la reine, le sceptre "à la colombe" et le sceptre dit "Cullinan."

Ce dernier est, sans doute le plus ancien et le plus magnifique qui soit au monde. A la tour de Londres, il est un des objets que l'on regarde avec le plus de curiosité et d'admiration, car il symbolise le pouvoir royal.

Récemment, sa valeur inestimable a été encore accrue du fait que l'on a fixé à son extrémité, une des deux portions — la plus grosse — obtenue après la taille de la fameuse "Etoile d'Afrique" ou diamant "Cullinan."

L'autre portion orne le globe qui surmonte la couronne impériale.

On se rappellera, peut-être, que le Cul-

linan dépasse, en dimensions, tous les diamants connus. Il fut trouvé le 26 janvier 1905, sur un talus de la mine Premier, aux alentours de Pretoria, au Transvaal.

A l'état brut, il pesait 3,027 carats. On affirme qu'il est seulement un morceau d'une pierre plus volumineuse, qui fut rompue pendant les travaux de la mine.

Le nom qui lui est attribué est celui de M. Cullinan, le président de la Société qui exploite la mine Premier.

Nous n'avons point à donner ici des détails sur sa taille; nous n'avons point à dire, non plus, dans quelles circonstances le général Botha proposa au gouverneur du Transvaal d'offrir cette pierre unique à Edouard VII.

Nous retiendrons seulement un détail assez curieux: le Cullinan, adressé de l'Afrique du Sud à Amsterdam, a voyagé comme un simple colis postal recommandé au tarif ordinaire. Il est bon d'ajouter qu'on l'avait assuré pour une forte somme.

Les deux morceaux obtenus furent appelés Cullinan I et Cullinan II. Ce dernier pèse mille carats; le Cullinan I, qui pèse 1700 carats, est celui qui figure sur le sceptre dont il est la plus somptueuse ornementation.

Avant l'adjonction du Cullinan au sceptre de la couronne d'Angleterre, le sceptre de l'Empereur d'Autriche passait pour le plus somptueux. C'est une copie de l'ancien sceptre d'ivoire de la dynastie des Habsbourg. Il rappelle aussi le sceptre

L'Almanach du Samedi pour 1913

SERA EN VENTE DANS LES PREMIERS JOURS DE
DECEMBRE

Contenant une quantité de renseignements utiles, il forme une véritable encyclopédie pratique dont la place est dans toutes les maisons.

Joignant l'agréable à l'utile, il comprend de plus un oracle pour 1913 dont les amusantes réponses feront la joie des lecteurs.

Nous conseillons à nos lecteurs de retenir, dès maintenant, leur exemplaire chez leur dépositaire, car le tirage est limité et il ne sera pas tiré de seconde édition.

Malgré la variété et la valeur de la matière à lire, l'ALMANACH DU SAMEDI a été maintenu au prix populaire de 10 cts.

☞ Retenez d'avance votre exemplaire chez votre dépositaire ou chez les Edit.-prop., ☜

POIRIER, BESSETTE & CIE,
200, Bld St-Laurent,
Montréal.

COUPON POUR L'ALMANACH DU SAMEDI DE 1913

Ci-inclus veuillez trouver..... cents pour
exemplaires de l'Almanach du Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.



d'ivoire du grand Auguste. Cependant, il est tout entier en or uni ; sa poignée seule est ciselée. Il est terminé par un gros globe aux armes des Halsbourg. Ce globe est couronné par l'aigle et par la croix qui proviennent d'Othon II et d'Othon IV.

Le sceptre de l'Empereur Guillaume est un lourd bâton surmonté d'un globe et de l'aigle de Prusse à deux têtes. Les ailes déployées de l'oiseau sont enchâssées de pierres précieuses. L'animal tient dans sa serre droite le trident de Neptune, dans la gauche une épée de combat : cela signifie : "domination sur terre et sur mer."

Nicolas II possède le plus élégant et aussi le plus simple des sceptres. Longue tige d'or cannelé, surmontée d'un globe que terminent deux aigles de Russie, ce sceptre porte, en pierreries de grande valeur, les armes de la dynastie des Romanoffs.

La France, bien entendu, n'a pas de sceptre : seulement le souvenir assez lointain du coq gaulois des d'Orléans que panachait une fleur de lis double.

Christophe Colomb était-il Espagnol?

Homère n'a peut-être jamais existé, bien que sept villes se soient disputé la gloire de lui avoir donné le jour. Le personnage de Colomb n'a rien de bien mystique, mais plus contesté encore est le lieu de naissance de illustre navigateur, qui, croyant gagner l'Asie par l'ouest, découvrit l'Amérique et ne s'en douta jamais.

On le croit communément Génois : Savone et d'autres petites cités italiennes le réclament pour leur enfant ; en 1892, Calvi célébra à grand bruit le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, et proclama que Colomb était né dans cette sous-préfecture corse.

Autre son de cloche : M. Constantino de Horta y Pardo, dans une brochure publiée à New-York, prétend faire reconnaître "urbi et orbi" que le plus célèbre des

explorateurs est originaire de Pontvedra, en Galicie, voisine de la frontière nord du Portugal, dont elle est séparée par la baie de Vigo, d'opulente renommée.

Un certain nombre de documents patiemment relevés par M. Garcia de la Riega dans les archives de Pontevedra, prouvent en effet l'existence dans cette ville pendant tout le quinzième siècle, d'une famille Colon, et les noms mentionnés dans ces pièces se rapportent à ceux des parents connus du navigateur. D'autres présomptions plus ou moins probantes sont invoquées ; lorsque Colomb exposa ses vues devant une assemblée de théologiens à Salamanque, il ne rencontra qu'une seule approbation, celle d'un Galicien, le frère Diego de Deza, dont l'appui ne lui fit jamais défaut par la suite.

La caravelle que montait Colomb lorsqu'il prit contact, le 12 octobre 1492, avec les terres nouvelles, s'appelait la "Santa-Maria" ou la "Gallega" ; elle avait été construite à Pontevedra. Plusieurs des points reconnus furent baptisés de noms qui paraissent empruntés au pays de Galice.

L'étroite affinité de la Galice et du Portugal expliquerait pourquoi Colomb chercha d'abord à Lisbonne les

Mais s'il s'appelait en effet Christobal Colon y Fonterosa, né à Pontevedra, de modestes commerçants, comment expliquer qu'il se soit lui-même donné comme Génois lorsqu'un majorat fut constitué en sa faveur en 1498 ? C'est qu'il descendait par sa mère Sizanna Fonterosa, d'une famille israélite, et qu'il voulait dissimuler sa qualité de nouveau chrétien. Le titre de Galicien n'eût pas été non plus pour lui faciliter le succès, la Galice, pays de rudes marins, passant alors pour la Béotie de l'Espagne. Mais les relations étaient fréquentes entre les ports de Galice et Gênes, où vivait une famille de marins du nom de Colomb ; le Colon espagnol avait tout intérêt à profiter de l'équivoque.

La thèse galicienne mérite l'attention :

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

elle gagnait à être présentée avec plus de sérénité. Autant au moins que de la vérité historique, ses promoteurs pourraient avoir souci de la gloire de la Galice.

1. Pour la Langue Française

Le Russe Novicow, polyglotte et grand voyageur, dans un ouvrage intitulé : "Le français, langue internationale", (page 123), a dit les paroles suivantes qui méritent d'être soulignées ;

" On peut être un homme du monde accompli au XXe siècle sans savoir l'anglais ou l'allemand ; on ne peut pas l'être sans savoir le français."

Ce n'est pas un Français qui affirme cela, c'est un Russe, et un savant polyglotte.

Si on n'est pas homme du monde accompli, c'est-à-dire gentilhomme parfait, sans la connaissance du français, que dire de ceux qui combattent cette belle langue et prennent les moyens de l'éteindre, ici en Canada. Ce sont des barbares tout simplement qui ne méritent nullement le titre de gentilhomme.

Le Cardinal Eudes de Chateauroux disait :

"La Gaule est le four où l'on cuit le pain intellectuel du monde entier."

Ces paroles sont citées par Alfred Mézières dans une étude sur Aldebrandin et Brunetto Latini qui dès le XIIIe siècle se servaient du français de préférence à leur dialecte toscan.

Ieador Joran, dans son étude sur le français (1912) publiée par la "Revue du Monde Ancien et Nouveau," écrit :

" La langue anglaise, à l'étranger, est presque exclusivement mise au service des besoins commerciaux. C'est une langue d'affaires et un instrument de conquêtes économiques.

" Il en est de même de l'allemand ; l'étranger ne demande à ces langues aucune jouissance intellectuelle."

Ces simples citations font voir l'étroite

tesse d'esprit de ceux qui combattent la langue française en Amérique.

JULES ROMAIN.

LA FIN D'UNE PUNITION

A la fin de l'année présente, le 12e régiment de lanciers anglais donnera une fête pour saluer la fin d'une punition, qui lui fut infligée par le duc de Wellington, il y a cent ans.

En 1812, pendant la guerre d'Espagne, les hommes de ce régiment avaient attaqué et pillé un couvent. Les religieuses furent même maltraitées.

Dès que le duc de Wellington, qui commandait les forces anglaises en fut informé, il entra dans une violente colère et, dans son impatience de punir ses soldats, il enfourcha lestement un cheval et se rendit au camp du 12e lanciers. Là, il fit assembler le régiment en uniforme de parade et la voix tremblante d'indignation, il prononça la punition suivante :

"Pendant cent ans, chaque soir, la musique du 12e régiment de lanciers convoquera les troupes à la parade et jouera successivement les hymnes nationaux espagnol et russe, un psaume des vêpres, l'hymne du prince de Galles et le "God save the King."

"Pendant que la musique jouera, le régiment, dans la position du "garde à vous", écoutera silencieusement."

Depuis lors, tous les soirs, dans toutes les parties du monde où les hasards de la guerre les envoyaient, nous apprend le "Times", les soldats du 12e lanciers ont pris la position militaire pour subir la punition infligée par le duc de Wellington, en écoutant sans broncher l'exécution des cinq hymnes prescrits.



Le Petit Chien Crotté

— 0 —

Le vent soufflait du sud-ouest ce jour-là et la neige, qui pendant une semaine avait couvert la ville, s'était mise à fondre depuis le matin. Sur la pente inclinée des toits, de larges flaquas blanches glissaient tout à coup et venaient d'un seul bloc s'écraser lourdement à terre. Quelques-unes, arrêtées dans leur chute par la saillie d'un balcon, s'émiettaient contre l'obstacle et retombaient sur les trottoirs en poussière de grésil. De grosses gouttes pendaient, comme après une pluie d'orage, aux branches des arbres du boulevard, tandis qu'une humidité froide découlait le long de leurs troncs noirâtres et luisants. Des vapeurs informes, d'un gris sale, rampaient dans le ciel, si bas qu'elles semblaient s'accrocher aux toitures des maisons et se grossir au passage de toute la fumée vomie par les cheminées. La boue des jours de dégel, une sorte de sorbet fangeux, couvrait les chaussées et, projetée au loin par le piaffement des chevaux, mouchetait les glaces des voitures. C'était l'heure indécise et triste où la clarté du jour finissant lutte encore contre la lueur jaunâtre des becs de gaz, qui commencent à s'allumer çà et là.

Je m'engageai sur la place transformée en borbier... Une sorte de soupir, que je perçus distinctement derrière moi, m'eût donné à penser, si j'avais été superstitieux, que l'obélisque lui-même s'associait au vœu exprimé en son nom par le poète. Je me retournai et je vis, assis près de

moi, le derrière dans la crotte, un petit chien qui me regardait de la même façon que je regardais moi-même l'obélisque. Sa couleur, s'il en avait une, était un jaune honteux, un jaune ptissé, déteint, lessivé, comme si les gargouilles de Notre-Dame avaient versé sur le dos de cette bête les pluies de tout un hiver. Sa poitrine, son ventre étaient couverts d'une carapace de boue durcie, formant des écailles, et fendillée çà et là par les mouvements du corps. Aux pattes, il avait de véritables bottes de fange, comme un égoutier.

De combien de races diverses pouvait-il être mâtiné, quelle série de croisements aventureux avait eu pour résultante ce lamentable roquet, je l'ignore. Il n'était pas seulement sale et laid, mais grotesque. Je me souviens encore de ses oreilles, longues, larges, qu'il dressait, puis déployait brusquement comme des ailes de chauve-souris : la tête ronde qu'elles encadraient leur devait son expression comique de perpétuel effarement. Sa queue même était ridicule, à cause du pli qu'elle avait puis de se dresser et de s'enrouler en cor de chasse quand il marchait, ce qui donnait à son train de derrière je ne sais quel air belliqueux, formant une bizarre antithèse avec l'aspect humble et malingre du reste de son corps.

Quand il vit que je le regardais il s'approche d'un pas ou deux, en remuant l'échine, la tête basse, puis s'assit de nouveau et leva les yeux vers moi d'un air

si contrit qu'il semblait me demander pardon de la liberté grande qu'il prenait en osant me contempler.

Il y avait dans son regard une douceur telle, que je me demandai si jamais yeux humains de ma connaissance avaient, mieux que les yeux ronds de ce déshérité, exprimé la tendresse et le dévouement.

D'où venait-il? La place de la Concorde était à peu près déserte; seuls les dieux marins, assis en rond sous la vasque de bronze des deux fontaines, nous observaient, tandis que les stalactites de glace suspendues à leur barbe suintaient lentement sur leur poitrine. Depuis quand me suivait-il, ce petit chien crotté? Pourquoi m'avait-il choisi, de préférence à tout autre passant? Qu'avais-je fait pour mériter cette sympathie mystérieuse qui l'avait attaché à mes pas? Quelle soudaine éclosion d'amour, de dévouement, de docilité, s'était donc produite dans cette âme obscure?... Disgracieux composé de caniche, de bouledogue et de barbet, être hybride, chien composite d'où sors-tu? Quel recoin des fortifications, quelle bâtisse inachevée des boulevards extérieurs, quel hangar branlant au vent, quelle baraque de saltimbanques, quel taudis de chiffonnier abrite ta laideur et ta misère? Où as-tu couché cette nuit? Sur un banc des Champs-Élysées, dans un massif, ou bien sous un pont au bord de l'eau froide et verte, dont les remous passent en tournoyant? Où manges-tu? Quelle boîte à ordures t'a fourni ton dernier repas, pauvre maraudeur aussi décharné que les os dont tu fais ta pâture, et depuis combien de jours la faim crie-t-elle dans ton corps hâve? Chien perdu, chien bohème, chien noctambule, toi qui ne dors ni ne manges, que penses-tu quand tu vois passer la levrette élégante et propre qui craint de salir dans la boue ses petites fines comme des fuseaux? Suis-tu d'un regard d'envie et de colère le caniche peigné frisé, enrubanné, qui fait sonner superbement le grelot de son bracelet d'argent? Le désir

ne t'est-il jamais venu de planter sournoisement tes crocs dans la chair du molosse qui se promène sur les boulevards, gras, luisant, faraud comme un suisse dans son église? Et le crotin ventru, qui trotte enveloppé d'un paletot, ne t'es-tu jamais dit qu'il ferait bon le voir courir à son tour sous la pluie et la bise, quêtant pour son dîner un morceau de charogne? Misérable souffre-douleur, chien paria, es-tu socialiste, comme tes confrères en blouse, les rôdeurs du pavé de Paris, dont la détresse arpente les rues, cherchant sans cesse ce que tu cherches toi-même, un coin pour dormir, un morceau de pain pour manger?

Le petit chien crotté ne me répondit pas; seulement, comme je m'étais penché pour le caresser sur le dos, à une place où son poil rude semblait un peu moins sale, il me lécha timidement le bout des doigts, quand je me remis en marche, il me suivit à distance respectueuse, clopin-clopant, car sa laideur se compliquait d'une infirmité: il boitait d'une jambe de devant, ce qui donnait à son allure quelque chose de sautillant, d'oblique et de déhanché. Je m'arrêtai: il s'arrêta aussitôt, reprit sa position de chien las, le derrière à terre, et de nouveau ses yeux se fixèrent sur les miens, avec cette même expression de tendresse et d'humilité que j'avais déjà remarquée.

«Décidément, pensai-je, j'ai fait la conquête de ce chien.»

Je continuai ma route et traversai le pont de la Concorde. Sur le boulevard Saint-Germain, à la hauteur du ministère de la guerre, j'entendis quelque chose qui clapotait dans une grande flaque auprès de laquelle je venais de passer, et, m'étant retourné, j'aperçus le petit chien trotinant au milieu de cette mare, dont sans doute il salissait l'eau plus qu'il n'était sali par elle. Il resta là immobile, hésitant craintif, l'échine humble et l'oreille pendante. Il était si laid, si dégoûtant, que je m'impatiai d'être poursuivi par

lui : d'un geste, je le chassai. Docile, le petit chien s'éloigna, avec ce je ne sais quel air triste et résigné que donne à certains pauvres honteux l'habitude de se voir rudoyer par les passants.

Cinq minutes après j'arrivai chez moi.

Au moment de mettre le pied sur le palier de mon étage, je jetai par hasard un coup d'oeil dans la cage de l'escalier. Sur les premières marches de l'étage que je venais de gravir, je vis le petit chien crotté, qui montait en boitant. Comment avait-il pu tromper la vigilance du concierge? je ne l'ai jamais su. La conscience qu'il avait sans doute du caractère subversif de son équipée, l'éclat du gaz, la chaleur du calorifère, l'aspect nouveau pour ce nomade, d'une maison propre et riche ajoutaient à son effarement. J' imagine que parmi les gens de Belleville qui, le 4 septembre, entrèrent dans la salle du trône, aux Tuileries, quelques-uns devaient avoir cette mine-là. Il se faisait petit, rasait le mur comme un mendiant; je jurais presque qu'il prenait des précautions pour ne pas salir le tapis. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de moi, il s'arrêta, les deux pattes sur le rebord d'une marche, sans oser d'abord me regarder en face. Peu à peu, ses yeux s'enhardirent à fixer les miens et son regard suppliant me disait :

“J'ai faim, j'ai froid, je suis las!... Par grâce, un petit coin dans ta cuisine jusqu'à demain!...”

J'allais peut-être me laisser fléchir par l'éloquence muette, de cette prière, car il avait des yeux, ce diable de chien des yeux qui vous mettaient le coeur à l'envers! Mais ne voilà-t-il pas que j'aperçus un filet d'eau noirâtre qui, de ses jambes, avait coulé sur le beau masbre blanc de mon escalier. Alors ce prolétaire n'eut plus devant lui qu'un conservateur irrité. “Allez coucher, sale bête!” d's-je en frappant du pied. Je le vis dégringoler du haut en bas de l'étage, la queue entre les jambes. J'ouvris ma porte. Une agréable

odeur de rôti s'était glissée de la cuisine dans l'antichambre. Au plaisir avec lequel je la humai, je m'aperçus que j'avais faim. Les amis qui dinaient chez moi ce soir-là étaient arrivés. Un instant après nous nous mîmes à table. La pluie, car il pleuvait maintenant à torrents, ruisselait contre les vitres de la salle à manger, le vent faisait rage dans la cheminée.

“Quam dulce immites centos audire eubantem!”

dit mon oncle le conseiller, qui sait du latin (on n'en sait plus que dans la magistrature).

“Et tenero dominam detinuisse sinu,”

répondis-je, pour flatter sa manie. Le dîner fut exquis, assaisonné d'esprit et de gaieté. Plus d'une fois pourtant je songeai au petit chien crotté, qui, sous l'averse et l'ouragan, devait, le ventre vide, trembler de froid au coin de quelque borne.

Au dessert, je ne pus me tenir de conter son histoire; j'expliquai, en termes qui faisaient honneur à ma sensibilité, que j'avais été presque ému de la subite tendresse de ce roquet.

“Vous l'avez caressé?... Une si sale bête!... Fi donc!” dit de sa voix douce une toute jeune femme qui passe pour très charitable.

—C'était imprudence, opina une mère de famille, il aurait pu être enragé!

—Moi, dit un médecin qui se pique de n'être point sentimental, je ne vois qu'une chose dans tout cela : c'est que ce chien vous a suivi, parce que — j'en demande pardon à ces dames — vous avez une odeur qui lui plaît.”

On se récria, je protestai... Mais ces paroles n'en avaient pas moins été pour moi un trait de lumière : n'étais-je pas entré chez Weber rue Royale, pour y acheter deux livres de cet excellent jambon

d'York, coupé en tranches si minces et si roses, que ma cuisinière m'avait recommandé, le matin même, de prendre en passant et de rapporter tout frais pour le dîner ?

Je l'avais rapporté, en effet, ce jambon savoureux et fondant, en un petit paquet que je tenais à la main quand cette ignoble bête... O l'éternelle duperie de la sensibilité ! Vanité des espérances qu'on fonde sur le désintéressement des chiens ou des hommes ! Vos prunelles, ô roquets, savent-elles donc, comme celles des femmes, feindre l'amour ? Je me couchai ce soir-là de fort mauvaise humeur, car on ne renonce pas sans dépit à la satisfaction d'être aimé pour soi-même, fût-ce par un toutou, et je traitai mentalement de créature perfide comme l'oncle mon petit chien crotté.

Quelques jours après, j'allais pour une affaire dans le quartier de la Halle-aux-Vins, lorsqu'en passant le long du mur de la Fourrière, l'idée me vint de visiter cet établissement. Qui sait ? Le chien errant qui avait mis une si étrange obstination à me suivre, l'inoffensif vagabond à qui j'avais durement refusé l'hospitalité qu'il implorait était là, peut-être...

Or, en dépit de cet affreux docteur, un regret m'était venu de l'avoir chassé, et je me sentais, ma foi, bien capable, si je le trouvais, de l'emmener avec moi.

Au signalement que je donnai de lui, le gardien fit :

« Parfaitement... Il y a trois jours qu'on nous l'a amené... »

Croyez-moi si vous voulez, j'eus une grosse émotion. L'homme ajouta d'un ton indifférent :

« Et nous l'avons pendu ce matin... Nous l'avions mis de côté, d'abord, pour les vivisections, pensant bien que personne

ne viendrait le réclamer... Mais il était trop sale... On n'a pas voulu de lui. »

Je demandai à le voir, et je fus conduit dans une cour où pendait, au bout d'une corde, mon pauvre humble ami, trop sale pour être « vivisecté. » Il avait la langue un peu tirée ; ses grandes oreilles flasques retombaient sur son cou ; une cuirasse de boue figée couvrait toujours son ventre ; comme s'il eût été condamné à paraître grotesque jusqu'après la mort, ses pattes de devant, dans une convulsion, s'étaient repliées en se contractant sur elles-mêmes, et raidies maintenant, gardaient la position que prend un chien qui fait le beau.

« Figurez-vous qu'il ne voulait pas crever, ce boueux-là ! » dit l'homme, et il toucha la corde, qui tourna. Alors je vis que le pendu avait les yeux ouverts, et il me sembla que ses yeux sans regard se fixaient sur moi, comme ils l'avaient fait quelque temps auparavant, avec une expression de reproche très doux.

Depuis ce jour-là, j'ai des remords. Il me semble parfois que je suis un peu complice du lâche assassinat commis sur ce pauvre être si humble et si aimant. J'en ai dit deux mots au docteur, qui m'a ri au nez. Que dois-je penser de cette aventure ? Qui sait si Pythagore n'avait pas raison ? La métempsychose, après tout est encore ce qu'on a trouvé de plus moral et de moins niais... L'âme qui habitait ce corps disgracieux, ne l'ai-je pas reconnue déjà, chérie peut-être sous une autre enveloppe ? N'est-ce pas elle qui se souvenait et qui, toujours fidèle, me reconnaissait tandis que moi ingrat, j'avais oublié et ne comprenais pas ? Pourquoi s'est-il obstiné à me suivre, ce petit chien crotté ? O mystère insondable, était-ce moi qu'il aimait, ou bien le jambon ?



Symphonie de Noël.



LES OISEAUX DU PETIT JESUS

C'était à Nazareth. Cette ville prédestinée, aujourd'hui pauvre bourgade, était, à l'époque romaine, une des cités les plus riantes de la vallée du Jourdain.

Les maisons blanches avaient l'éclat des beaux lys et les crêtes dentées, au milieu desquelles elle était assise, se rejoignant au-dessus d'elle comme d'immenses pétales de fleurs, l'enfouissaient dans une corolle de granit.

En toute saison, la poésie planait sur ce coin de terre bénie. Dès l'aube, quand les Nazaréens levaient vers Dieu leurs regards reconnaissants, ils étaient émus et éblouis.

L'orient rougeoyait; les nuages s'enflammaient de tons pourpres qui faisaient penser aux gigantesques braises d'un incendie ou à la chaleur d'une forge.

Le silence ajoutait au mystère et à l'impression de grave et religieuse poésie qui se levait, avec l'aurore, sur la terre. D'instinct, ils songeaient à ce recommencement infini et toujours jeune des forces vitales du monde.

Combien de printemps et d'hivers; pendant combien de milliers de jours pareils, le soleil avait-il éclairé déjà le labeur des paysans, les travaux des ouvriers dans les villes, la naissance, l'amour, la mort? tant de joies et de douleurs des êtres.

Ils offraient leur âme au Seigneur et lui demandaient, comme chaque matin, depuis quatre mille ans, la venue du Messie.

Dans cette ville, un petit enfant grandissait, nous dit l'Évangile, en toute soumission à ses humbles parents.

L'enfant devenait chaque jour plus beau et plus gracieux, ses yeux étaient vifs, mais n'avaient rien d'ardent ni de farouche; sa voix était douce, insinuante et persuasive, sa physionomie était agréable, son air simple, mais noble et hardi, il commençait à montrer dans un âge tendre, de la force, de l'adresse, du courage et de la bonté.

S'"Il" n'avait point les défauts de son âge, "Il" en montrait toutes les tendances permises, car, pour nous servir de modèle à toute époque de notre vie, "Il" voulut suivre toutes les phases du développement humain.

Un jour donc qu'il avait sagement ramassé les copeaux de l'atelier paternel et docilement aidé sa mère à retirer du four l'humble pain quotidien, on lui permit d'aller jouer.

Tandis que les moeurs vont s'usant et se renouvelant à travers les âges, les jeux enfantins restent fidèles à leur naïve physionomie. Comme l'aube est pareille depuis la naissance du monde, l'enfance reste semblable à elle-même d'un bout à l'autre des générations humaines.

Avec un peu de terre prise à la fontaine voisine et de sable emprunté au sentier, les petits Nazaréens construisaient des pâtés, des tours et des forteresses. Ils y faisaient même des soldats qui se battaient, car, de tout temps, les

garçons ont aimé les jeux guerriers, et leurs armées marchaient "au figuré" les unes contre les autres.

Les enfants se prêtaient de bonne foi à cette comédie que tous les gamins ont improvisée, improvisent et improviseront, pour la grande joie de leur fantaisie.

A l'écart, l'un d'eux pétrissait soigneusement des ébauches grossières qu'il rangeait ensuite au bord du chemin.

—Que fais-tu donc là, Jésus? demandèrent les enfants.

—Comment, dit le petit Jésus, scandalisé d'une telle ignoance artistique, vous ne voyez pas que ce sont des oiseaux.

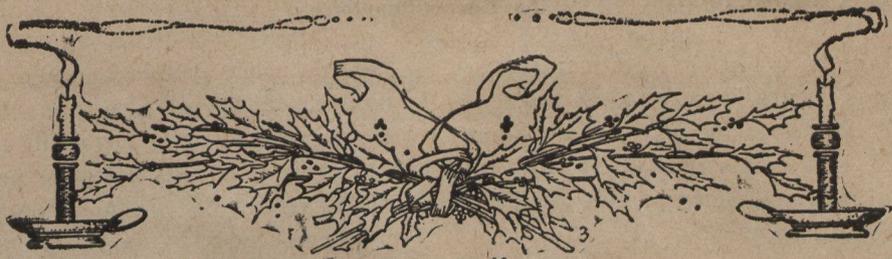
—Des oiseaux en terre! Jamais ils ne pourront chanter, ni voler, puisqu'ils n'ont ni plumes ni ailes. Défaites-les et prêtez-nous ton sable pour achever cette tour.

Mais Celui-là seul qui peut créer répugne à détruire.

Le petit Jésus qui savait que son père avait pris de l'argile pour loger l'âme, eut pitié des ébauches que ses camarades voulaient briser.

A leur grand ébahissement, il étendit sa petite main, d'où s'échappa soudain le fluide créateur...

Un bruissement d'ailes fit palpiter l'air, et les oiseaux du petit Jésus, de jolis rossignols, montèrent vers l'azur, comme des flèches, en chantant à leur créateur des trilles reconnaissants.



Comment on signe le divorce en Chine

— o —
Par Jos Talker



Depuis quelques années l'usage se généralise de s'assurer de l'identité des personnes — dans certains cas du moins — au moyen de l'impression des lignes des doigts, principalement du pouce.

Il est à remarquer, en effet, qu'il n'existe pas deux personnes au monde ayant exactement les mêmes lignes et cette constatation a permis d'établir un système efficace d'identification des personnes recherchées par la police.

Cette particularité ne sert pas que dans ce but; aujourd'hui les banques tendent à l'adopter et il est à prévoir que, dans un avenir rapproché, la seule signature acceptée dans une importante affaire d'ar-

gent, sera l'impression du pouce préalablement enduit d'une encre grasse spéciale.

Pour la raison citée plus haut, cette signature sera absolument inimitable et les contrefacteurs de chèques en seront pour leurs frais.

Maintenant, il ne faut pas croire que cette idée est bien moderne; un proverbe sensé dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et c'est très vrai.

La Chine dont la civilisation actuelle était la même il y a bien des siècles connaissait déjà le papier alors qu'ailleurs on ignorait encore le papyrus, elle fabriqua même, dit on, de la poudre quand on ne se servait chez les autres peuples que d'armes de pierre, aujourd'hui nous apprenons qu'elle connaissait le signalement par l'empreinte des mains des deux personnes qui se séparaient.

L'usage en a toujours été maintenu, et pour plus de précision, ce n'est pas seulement l'impression du pouce et des doigts que l'on exige mais celle de la main tout entière; il arrive même parfois que l'on y joint celle d'un pied.



La signature d'un divorce en Chine

Les Chinois sont gens méticuleux!

C'est un décret qui prononce le divorce et à titre de curiosité documentaire, nous donnons la rédaction d'une demande d'après laquelle on rend ce décret:

"Le signataire de la présente demande "en divorce, Hing Hing Wang, a épousé

"jadis la soeur de Lio Lao Wei. Mainte-
nant ma famille est aussi pauvre et nette
d'argent que si elle sortait de la lessive
(!) et je n'ai plus assez de nourriture
ni de vêtements. Je ne puis pas plus
longtemps nourrir ma femme, en consé-
quence, en sa présence, j'affirme que je
consens au divorce. elle pourra donc en-
trer dans une autre famille qui pourra
lui fournir son entretien. Qu'elle aie le
droit d'épouser tout autre homme qui
lui conviendra, je n'y mettrai aucune
objection".

A cette pétition, l'on ajoute le décret libérateur et l'ex-époux y appose ensuite sa patte jaune, enduite de noir, comme gravure.

C'est original et sûr; l'ancien mari ne pourra jamais renier cette signature là, mais véritablement ceci me fait penser que l'on doit avoir bien peu confiance dans la loyauté des Fils du Ciel si l'on exige d'eux de telles précautions.

Habituellement, dans les autres pays, lorsqu'on épouse une jeune fille, on dit que celle ci vous accorde sa main; les Célestes eux font le contraire, c'est le mari qui donne la photographie de la sienne quand il divorce.

Tout bien réfléchi, je préfère encore notre méthode à nous.



ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse
.....
.....



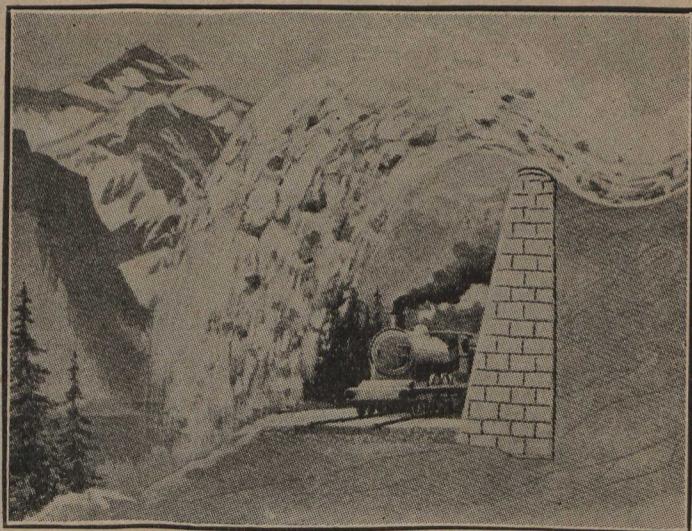
Les Avalanches

Sur le flanc des hautes montagnes, on voit parfois se précipiter avec une impétuosité effrayante des masses énormes de neige qui culbutent tout sur leur passage, ne laissant derrière elles que la dévastation et comblant parfois des villages entiers sous leur masse glacée.

Ce sont les avalanches auxquelles nul être humain ne peut résister mais que le génie de l'homme commence à savoir combattre aujourd'hui. Il ne peut pas les supprimer certainement, mais du moins, il atténue leurs fatals effets dans une large mesure.

Souvent les avalanches suivent le même chemin sur le flanc des montagnes, elles y creusent de vastes érosions que l'on désigne sous le nom de "couloirs d'avalanches"; on comprend qu'à ces endroits il n'y a guère de sécurité et cependant il faut y passer quand même, dans le cas par exemple de lignes de chemin de fer.

Il y a des montagnes où ces couloirs



d'avalanches sont nombreux; le massif du St-Gothard, dans les Alpes françaises, n'en compte pas moins de 350, paraît-il. Autant d'endroits où la mort faisait chaque année de nombreuses victimes.

Pour protéger la voie dans ces passages dangereux, on a construit aujourd'hui de solides murs d'environ 30 pieds de hauteur sur une largeur de 7 à 8 à la base. Lorsque l'avalanche arrive sur ces murs, elle n'en continue pas moins sa course, mais comme on le voit sur notre gravure, c'est sans danger pour la ligne du chemin de fer par-dessus laquelle elle saute pour aller se perdre dans les profondeurs des abîmes voisins.



Je Suis Prêt à Prouver Que Je Peux Vous Guérir

Dans Ce But Je Fais Cadeau de \$10,000 De Remèdes

Afin de montrer que, sans aucun doute possible, je suis en possession d'un remède qui guérira les maux de reins, les maladies de la vessie ou le rhumatisme, cette année, je ferai cadeau d'une valeur de \$10,000 de ce remède et chaque personne souffrante d'une de ces maladies peut en obtenir une boîte absolument gratuite. Tout ce qui est nécessaire est de m'envoyer votre adresse.

Je ne veux pas dire que vous devez en employer une partie ou le tout et me payer si vous êtes guéri. Je veux dire que je vous enverrai une boîte de ce remède absolument sans rien à payer pour vous, un cadeau de ma part aux malades du monde entier, qui souffrent de l'acide urique, afin de leur montrer où et comment ils peuvent être guéris. Je ne compterais pas sur un paiement pour ce traitement gratuit, ni ne voudrais en accepter un à présent ou plus tard si vous l'envoyez. Il est gratuit dans le sens réel du mot.

Durant vingt-cinq ans (un quart de siècle) j'ai essayé de convaincre le public que j'ai quelque chose de meilleur que les autres n'ont pour la guérison de l'obstiné rhumatisme chronique, pour les maux de reins torturants, pour les ennuyeux besoins d'uriner trop fréquents. Mais c'est difficile de convaincre les gens, ils essayent sans succès quelques remèdes, puis abandonnent tout espoir et refusent absolument d'écouter, n'importe qui après cela. Heureusement je suis à présent en position de démontrer à mes frais, aux malades, que j'ai un remède qui guérit ces maladies. Je ne leur demande pas de dépenser de l'argent pour se rendre compte, je ne leur demande pas de me croire, ni même d'accepter la parole de gens respectables, non tout ce que je leur demande est de me permettre de leur envoyer le remède à mes frais. C'est certainement une honnête proposition.

Dans ce but j'ai mis de côté dix mille dollars, qui seront dépensés pour composer mon remède. Une grande partie, absolument fraîche et correcte en est déjà prête à être envoyée. Il y en aura assez pour tous les malades bien qu'ils soient des milliers. N'importe qui en a besoin peut en avoir un peu gratis. Mais afin que je sache si vous souffrez réellement d'une des maladies pour lesquelles ce remède a été composé je vous demande de me faire connaître quel ques-uns de vos principaux symptômes. Si vous observez quelques-uns des symptômes imprimés sur la liste ci-contre, vous avez besoin de mon remède et si vous voulez m'écrire je serai très heureux de vous en envoyer gratuitement une boîte avec les instructions complètes pour en faire usage. Lisez la liste des symptômes, voyez lesquels vous observez et écrivez-moi dans ce sens: "Cher Dr. Je remarque les symptômes No." (ici indiquez les nombres), donnez votre âge, votre adresse et adressez-moi votre lettre. Mon adresse est: Dr. T. Frank Lynott, 1073 Franklin Building, Toronto, Can.

Les dix mille dollars que je donne, sont dépensés seulement pour la composition de mon remède et ne représentent qu'une partie de l'argent que je sacrifie à cette cause, car le paquet de médecine que je vous enverrai le sera à mes frais. De n'importe quel côté vous regardez ma proposition vous n'encourez aucune dépense ni obligation. Vous aurez simplement à faire part aux autres malades que vous connaîtrez du nom de celui qui vous a envoyé le remède qui vous a guéri.

Je promets de faire cadeau de Dix Mille Dollars de remèdes, et je le ferai. Je promets d'envoyer à tout malade qui m'écrira une boîte de ce remède, avec les instructions complètes, le tout gratuitement, et je le ferai. Je peux dire de plus



DR. T. FRANK LYNOTT

qui fait cadeau de \$10,000 de remèdes.

que cette médecine a été certifiée devant le Gouvernement comme s'adaptant dans chaque détail aux conditions requises. Ce remède arrêtera le rhumatisme, il arrêtera les douleurs dans le dos, il arrêtera les désirs d'uriner trop fréquents. Il guérira, calmera et renforcera, vous serez mieux sous tous les rapports quand vous l'aurez employé. Il n'y a pas un ingrédient qui puisse vous nuire, mais tous vous profiteront. Tout ce que je vous demande est de l'employer vous-même afin que vous puissiez être personnellement convaincu.

En raison du grand nombre de demandes, j'ai fait imprimer dix mille exemplaires de plus de mon livre médical. Ce livre est nouveau et scientifiquement moderne et contient les descriptions complètes, symptômes, causes, effets et guérisons des maladies des reins, de la vessie et rhumatismales. Tous ceux qui écriront pour le remède gratuit recevront un exemplaire de ce Grand Livre Médical Illustré—le plus grand qui ait jamais été écrit pour distribution générale et gratuite, sur ces maladies.

Si vous avez besoin d'un remède comme le mien, si vous êtes anxieux d'être guéri et ne désirez pas dépenser de l'argent à CHERCHER une guérison, écrivez-moi. Lisez la liste de symptômes et écrivez-moi aujourd'hui.

Les Symptômes sont:

- 1—Douleurs dans le dos.
- 2—Besoin fréquent d'uriner.
- 3—Brûlure ou obstruction de l'urine.
- 4—Douleur ou sensibilité dans la vessie
- 5—Douleur de la prostate.
- 6—Douleur ou gaz dans l'estomac.
- 7—Débilité générale, faiblesse, étourdissement.
- 8—Douleurs ou sensibilité sous les côtes droites.
- 9—Enflure sur une partie du corps.
- 10—Constipation ou troubles du foie.
- 11—Palpitation ou douleur sous le cœur
- 12—Douleur dans la hanche.
- 13—Douleur dans le cou ou la tête.
- 14—Douleur ou sensibilité dans les reins.
- 15—Douleur ou enflure des articulations.
- 16—Douleur ou enflure des muscles.
- 17—Douleur ou sensibilité des nerfs.
- 18—Rhumatisme aigu ou chronique.

Formules de Politesse

La politesse française est proverbiale mais elle n'a pu se libérer encore de certaines formules ridicules dont l'origine remonte à l'ancienne monarchie. Ainsi, qu'est-ce qu'une considération distinguée? Toutes les considérations ne sont donc pas distinguées? Et les salutations "empresées" arrivent-elles plus vite que les autres?

Les plus conciliants vous répondront : "C'est l'usage", comme c'était l'usage, sous la Révolution, de terminer une lettre par "salut et fraternité".

Dans le monde officiel, en France, ces formules ont une importance que d'aucuns ne soupçonnent même pas. A tel fonctionnaire est destinée telle formule, et c'est toujours chose grave de se tromper. Il y a la simple "considération", la "considération distinguée", la "parfaite considération", la "haute considération", la "respectueuse considération"; les "sentiments distingués", les "sentiments très distingués", les "hommages respectueux" et les "profonds respects".

C'est surtout au ministère des Affaires étrangères que ces formules sont réglées suivant un véritable protocole. Et gare au commis-rédacteur qui serait aussi poli avec un consul de deuxième classe qu'avec un ambassadeur!

Sous Louis XIV, c'était une affaire de la plus haute importance que la suscription et le fin d'une lettre diplomatique. Alors, il convenait de choisir d'abord le papier qui était long et large, à moins qu'on ne se servit de parchemin.

Il était quelquefois prescrit d'y joindre un ruban. La reine enveloppait de soie sa lettre du nouvel an au Pape.

Le roi traitait de "frères" les souverains et de "cousins" un très grand nombre de personnages.

Il lui arrivait parfois de se tromper, et on ne peut pas lui en vouloir.

Pour un adjectif oublié, un ambassadeur claquait les portes et s'en retournait dans ses pénates.

Quelquefois, l'énumération des titres remplissait toute une page.

Telle la lettre écrite par le Roi-Soleil au czar Pierre le Grand.

"Très haut, très excellent, très puissant et très magnanime prince, notre très cher et parfait ami, czar et grand-duc de toute la grande, petite et blanche Russie, Moscovie, Kjovie, Woladimir, Novogorod, czar de Kazan, czar d'Astrakan, czar de Sibérie, seigneur de Pleskew, grand-duc de Smolenko, Twere, Jugot, Permie, Westquie, Bulgar et autres, seigneur et grand-duc de Novogorod inférieur, de Tzerngovie, Rezon, Rostof, Jeroflos, Bevzère, Obdor, Camdenaes et de tous les quartiers du Nord, seigneur d'Ibérie, czar de Cartalnie, Livonie, duc de Cabardin et duc des ducs de Circassie et Géorgie et de plusieurs autres seigneuries et Etats orientaux, occidentaux et septentrionaux, Paternel, Grand Paternel, Héritier Successeur et Dominateur." Ouf!

Il a beau s'agir d'une contrée froide, cette énumération n'en donne pas moins chaud!

REMEDE GRATIS POUR LES CHEVEUX

LAISSEZ-MOI VOUS ENVOYER GRATIS UN
PAQUET DE \$1.00



Foso fait pousser les cheveux, rend les sourcils plus épais, allonge les cils, ramène les cheveux gris ou fanés, la démangeaison, enlève les pellicules, et rend les cheveux de l'homme, de la femme ou de l'enfant abondants et lustrés. Envoyez ce coupon aujourd'hui.

Coupon pour un paquet de \$1.00 gratis

Inscrivez vos nom et adresse sur les lignes ci-dessous, découpez le coupon et envoyez-le à la Foso Company, 3127 Foso Bldg., Cincinnati, Ohio. Incluez 10 cents en timbres ou argent comme témoignage de votre bonne foi et pour aider à payer l'emballage, le port, etc., et vous recevrez aussitôt, gratuitement, frais de poste et de douane payés, un véritable paquet de \$1.00.

Nom

Ville

Rue

Etat ou province R. F. D.....



PEDIGURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des ongles et ongles incarnés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

PAS DE TRAITEMENT PAR LA MALLE



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

**GRAND
TRUNK
RAILWAY
SYSTEM**

Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par
"l'Internationale Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.
Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés
à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a.8.45 a.m. b.3.00 p.m., a.7.25 p.m., a.8.10
p.m.

MONTREAL—BOSTON —SPRINGFIELD
via C.V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

**MONTREAL —OTTAWA — a.8.16 a.m.,
b.9.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.**

**MONTREAL—SHERBROOKE—LENNOX-
VILLE.**—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.
a) Tous les jours. b) Tous les jours excepté le
dimanche.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou

chez les éditeurs-propr., Poirier, Bes-

sette & Cie., 200, Blvd. St-

Laurent, Montréal.

Les Pompiers Japonais

Le métier de pompier est un de ceux qui requièrent assurément le plus de qualités tant morales que physiques.

Il faut du courage, de l'endurance et par dessus tout une constitution robuste pour l'exercer avec efficacité ; le pompier est un vrai soldat qui va même bien plus souvent "au feu" que son confrère de l'armée. Souvent aussi, comme lui, il succombe au devoir et tous les éloges que l'on peut leur décerner sont certainement mérités plutôt dix fois qu'une.

Certains croient, à tort, que l'organisation de corps de pompiers est une chose moderne ; dès l'antiquité classique on les signale.

La Grèce en eût dans toutes ses principales villes et les Romains, principalement sous l'empereur Auguste eurent un service public de pompiers réellement fort bien constitué.

C'était une légion de 2000 hommes partagés en sept cohortes correspondant à chacune des grandes divisions de la ville ; c'est absolument ce que l'on fait aujourd'hui.

Naturellement on n'emploie plus aujourd'hui les méthodes primitives d'extinction de jadis, mais, ainsi que je le dis plus haut, il faut toujours comme dans l'ancien temps faire preuve de force, d'agilité et de souplesse.

Sous ce rapport, les pompiers japonais sont curieux à étudier. On connaît l'adresse proverbiale des petits hommes jaunes du pays du Soleil Levant ; c'est surtout chez leurs pompiers que cette adresse se manifeste.

Les manoeuvres quotidiennes auxquelles ils se livrent leur donnent une agilité et une souplesse merveilleuses ; ils se transforment en véritables équilibristes, en acrobates ignorant le vertige et dédai-

gnant les chutes possibles du haut de leurs grandes échelles droites.

En raison même de la nature des constructions au Japon, ces échelles, en cas d'incendie, doivent être tenues ou droites ou penchées par certains pompiers, tandis que leurs camarades en gravissent les échelons, avec une agilité et une adresse vraiment félines, armés qu'ils sont de haches dont ils se servent pour abattre le bois des maisons



Ce sont de vrais acrobates

Les accidents sont relativement rares, car le Japonais a une souplesse excessive et que, tel le chat, dans sa chute, il sait retomber sur ses quatre pattes, sans danger.

Néanmoins, quoi qu'on puisse dire et quelles que soient la légèreté et l'adresse des pompiers japonais, pour l'héroïsme, l'activité et le courage, nos braves pompiers canadiens ne le leur cèdent en rien.